

The background features a white page with a large, light blue triangle pointing downwards from the top right. Inside this triangle are three overlapping circles of varying sizes, each composed of concentric rings in shades of blue. The largest circle is at the top right, a smaller one is in the middle, and another large one is at the bottom right, partially cut off by the edge of the page.

LE BAL DES POURRIS

Un roman de

Christian Moriat

LE BAL DES POURRIS

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou des ayants-cause constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Une demeure de caractère

Il est des maîtres qui ne méritent pas les maisons qu'ils habitent. Tant elles dégagent d'esthétisme et de force d'âme. Contrairement à leurs propriétaires. On les appelle des demeures de caractère. Leur élégance et leur noblesse les faisant entrer tout droit dans la prestigieuse catégorie du patrimoine national.

C'est justement le cas de celle qui se dresse à l'angle de la rue Jean-Baptiste Say et Claude Bernard, dans notre bonne ville de Balmont-sur-Giron.

Superbe propriété en effet !

Mais, combien de pots de vin pour ce corps de logis, fin 19^{ème}, dû au génie d'un Adrien Dubos, au sommet de son art ?

Cette imposante bâtisse flanquée de deux tours, où le rose tendre de la brique vient harmonieusement couper en façade le blanc verbiage de la pierre, a un cachet tel que celui qui l'a vu pour la première fois, n'est pas prêt de la chasser de sa mémoire.

Mais combien de compromissions pour cet élégant escalier, dont les marches se disputent l'honneur d'essuyer les souliers vernis des couples de bourgeois, venus s'encanailler, le temps d'un samedi soir... ?

Tiens ! Y aurait-il encore bal, cette nuit ? Comme il y en eut autrefois ? Sous le bienheureux régime de Vichy ? Epoque faste pour tous ces opportunistes avides d'argent, d'honneur et de gloire... mal placée. Ces bousiers insatiables qui fleurirent sur les tas de fumier de l'Occupation, à l'ombre des kommandanturs. En toute impunité. Malgré le peu d'indulgence qu'ils manifestaient envers leurs concitoyens. Et qui, le moment venu, surent réintégrer la vénérable confrérie des bien pensants et des culs bénis, celle qui tenta de faire oublier à un monde soudain frappé d'amnésie, qu'il y a peu, elle ne fut ni un peuple d'enfants de cœur ni une armée de petits Jésus.

Et combien de menées sourdes, d'intrigues et de manigances pour ce joli toit d'ardoise de Trélazé ? Et sa forêt de cheminées, qui donne une idée du nombre de pièces à feu qui sont, à l'intérieur, autant de confortables alvéoles aux rayons de ce gigantesque rucher pour abeilles de luxe ? Même si l'on y rencontre davantage de poules et de poulets que de mouches à miel !

Puis, combien de machinations pour ces vastes baies vitrées à lamelles de verre ambré, où, dès la tombée du jour, l'on peut voir tituber les ombres, à la lumière vive des lustres de cristal de Bohème finement taillé à la main, selon une tradition chère aux maîtres verriers du 16^{ème} ?

Combien de manœuvres et de micmacs pour ces plafonds de cinq à six mètres de haut, en stuc d'époque ? Plafonds peints ou sculptés, dotés d'une savante recherche de la perspective ; le tout enrichi de moulures en relief ou de dessins en damiers, de style souvent baroque et jouant habilement avec la lumière. L'ensemble ayant été cependant réalisé avec tact, avec mesure et sans faute de goût.

Combien de tortures infligées, combien de larmes et de sang versé pour s'offrir aujourd'hui les services de tous ces vassaux qui, de la cave au grenier, en passant par les cuisines, les salons, les chambres, les boudoirs, les alcôves, veillent à l'entretien de la propriété ?

Sans oublier le grand parc arboré qu'il faut entretenir, avec ses vastes bassins, ses serres, sa piscine, et son court de tennis - Il ne s'agirait pas, qu'au cours d'un set, la balle de Monsieur Albert Fauconnier, c'est le nom du propriétaire, connaisse un faux-rebond. Lui, qui, tout au long de sa vie a connu des trajectoires plus tordues que celles d'une balle de tennis.

Mais Monsieur Albert, comme l'appellent les gens du village, a des exigences qui doivent correspondre à son statut social. Et ce, même dans ses loisirs les plus anodins !

Cependant, et comme je viens de l'indiquer, la conduite d'Albert Fauconnier, n'a pas toujours été aussi lisse qu'un court de terre battue. Peu s'en faut !

Certes, comme tous les enfants de son âge, il a pourtant recopié, autrefois, dans son cahier du jour, avec sa plume sergent-major toute neuve, les belles sentences moralisatrices que son maître écrivait à la craie blanche sur le noir tableau de la communale : « *Qui mal veut, mal lui arrive* » ou bien d'autres foutaises comme « *Qui vole un œuf, vole un bœuf* », ou mieux encore « *Bien mal acquis ne profite jamais !* »

Mais ces belles maximes, qu'il a scrupuleusement consignées, en tirant la langue, tant il y mettait d'attention, n'ont malheureusement pas été suivies d'effet. Car, entre l'enfant qu'il a été, bien avant la guerre et le triste personnage qu'il est devenu pendant, il y eut un fossé qu'il s'est vite empressé de franchir. Et dans les deux sens. Puisqu'on le retrouva à la Libération blanc comme neige - Des « opportunités » lui ayant permis de se racheter une conduite, qui avait été momentanément écornée - Car tout s'achète. Même la conduite... Tout du moins pour ceux qui ont de l'argent. Et lui, en avait. Tout du moins davantage à la fin

des hostilités qu'au début.

Quoi qu'il en soit et je peux vous l'assurer : ce qu'on peut enseigner à l'école est faux. Le mal se retourne rarement contre son auteur et, par voie de conséquence, « *bien mal acquis* » profite inéluctablement au truand ! Pour peu qu'il soit rusé. Pour peu qu'il ait des appuis... Mais, comme je l'ai déjà signalé, avec un portefeuille bien rempli, on en a toujours des appuis et sans les chercher. L'argent appelant l'argent. Et les mouches avec.

C'est ainsi que se rassemblent les riches, qui forment le clan des notables, dans les petites villes de province. Où ils peuvent paradoxalement parader, ayant partout leurs entrées, après toute une vie consacrée à la débauche et à la crapulerie !

On les voit à la messe le dimanche ou autour d'un monument aux morts les jours de 11 Novembre ou bien encore derrière une paire de ciseaux, pour couper le ruban, à l'occasion de je ne sais quelle inauguration, qui n'engage que le porte-monnaie du contribuable. Rarement le leur !

Finalement, depuis la nuit du 4 Août, les Privilèges n'ont pas été abolis pour tout le monde. Ils n'ont fait que de changer de mains. C'est tout.

Or, l'argent peut tout. Et notamment absoudre les pires délits et blanchir les pires atrocités. Tout en attirant le respect du menu peuple. Car, on ne sait jamais, Monsieur Albert a le bras long. Aussi s'agirait-il de ne pas se le mettre à dos. Il pourrait à tout le moins être utile. Sait-on jamais ?

Quand je vous disais qu'il y a sur terre des gens qui sont au-dessus des lois !

Tel était Monsieur Albert Fauconnier, devenu, par on ne sait quelle opération du Saint-Esprit « Président de la Chambre du Commerce et de l'Industrie » et résidant à Balmont-sur-Giron. Puis, par la même occasion, au nom du cumul autorisé, Député de notre circonscription !

ET POURTANT... !

CHAPITRE 2

Nuit d'horreur à la ferme des Coulons

Devant moi : un mur entièrement couvert de miroirs et trois ouvertures à guillotine. Rigoureusement identiques. Mais, très basses. Si basses qu'il faut se baisser pour s'y faufiler. Or, une seule s'ouvre sur la liberté. Laquelle ?

Personne ne m'a expliqué les règles de ce jeu pervers. Personne. C'est l'instinct qui me les a dictées.

Je sais... ou plutôt, je pressens, que j'ai une chance. Une seule. De m'en sortir... Il s'agit de ne pas se tromper. D'autant plus que, derrière moi, le mur opposé se rapproche inéluctablement de la cloison tout en glace, qui lui fait face. Me poussant malgré moi vers l'avant.

Si je ne prends pas une décision rapide, je vais être pris en sandwich. Broyé entre les deux mors de cet étau improvisé. Comme tous ces martyrs, dont le sang a dessiné l'empreinte, sur les deux murs opposés. Il y a même une forme rouge. Toute petite. Celle d'un enfant. Sans aucun doute...Quelle horreur !

Comme quoi les bourreaux sont dénués de toute humanité.

Et ce qui est étonnant, c'est que les taches immondes, prouvent que les malheureux sont morts debout. Ce qui, après réflexion, obéit à une implacable logique. En effet, après avoir vainement cherché la sortie, ceux-ci, pressés qu'ils étaient par l'inexorable tenaille, se sont dressés. Dans un dernier réflexe. Pour retarder la terrible échéance...

Y a-t-il au monde raffinement plus diabolique que celui de forcer la victime à regarder sa propre mort, de ses propres yeux, par le truchement d'un jeu de miroirs ? Je vous le demande. C'est ce qui s'appelle voir la mort en face. Et le mécanisme de cette abominable torture ne peut avoir été inventé que par un cerveau malade. Or, dans cette époque troublée que constitue l'Occupation, il n'y a rien d'étonnant, tant les malades sont légion.

Derrière moi, le mur peint à la chaux, rouge du sang des suppliciés, lentement, va se plaquer contre la glace, et chaque tache placée en vis-à-vis, va retrouver son double, dans une symétrie géométriquement démoniaque.

Si je connaissais l'enfant de salaud qui m'a enfermé dans cette pièce sordide ! Mais vite ! Il faut que je prenne une décision. Porte 1... Porte 2... Porte 3... ? Oui... Mais laquelle choisir ? Si je me dépêche, peut-être aurai-je le temps d'en ouvrir une ou deux... ? Trois... ce sera trop juste.

Puis, qu'est-ce qui m'attend derrière ? De toute façon, mourir pour mourir, je ne veux pas périr écrasé ! Et je sais que j'ai une chance... Une seule...

Allez ! Le temps d'une hésitation et je me jette à l'eau... Porte 3... Je m'accroupis. Soulève le rideau déroulant. Et je m'engouffre à travers l'étroit passage... Un boyau... Un long boyau. Pas très haut mais très étroit... Et qui m'oblige à ramper... Un mètre, puis deux... Sur les coudes...

Ce qui m'intrigue, c'est cette lumière que j'aperçois et qui m'attire comme un aimant...

Je progresse... Cinq mètres... dix mètres... Un virage... Vite... ! Plus vite... ! Mes coudes sont en sang... Le couloir n'en finit pas... La lumière se fait plus vive... Tiens ! C'est plus haut ici... Je peux marcher cette fois... Mais le dos courbé... Quinze mètres... Vingt mètres... Le tunnel se redresse. Cette fois je suis debout... Cela va mieux. Vite... ! Vite... ! Encore plus vite... ! Un virage, de nouveau ... Et là, qu'est-ce que je vois... ? Devant moi... ? A une quinzaine de mètres... ? Sur fond de lumière crue... ? La gueule béante d'une mitrailleuse... Montée sur un trépied... Et pas moyen de s'échapper ! Même en rebroussant chemin. Puisque le canon est dirigé vers la sortie du boyau. Du temps que je regagne un virage. Pour être hors de portée...

La clarté est telle que je ne vois pas les soldats... Même si je parviens à deviner deux ombres... - Qui me dit d'ailleurs que ce sont des soldats ? - Je l'ignore. Mais je le suppose. Sans doute le tireur et son comparse, celui qui guide le passage de la bande de munitions dans la chambre. Demi-tour ! Vite !

Tacata catac... !!! Au secours... ! Tacata catac... !!!

Comme c'est bizarre, aucun son ne sort de ma bouche... ? Au secours ! Au secours... !

Qu'est-ce que c'est que ce bruit... ? On dirait qu'on frappe à la porte de la maison des maîtres ? Et les chiens qui poussent des hurlements... ? Leur habitation est loin pourtant. Preuve qu'on doit frapper drôlement fort !

« Qu'est-ce qu'il se passe donc ? »

C'est mon frère Jérôme qui vient de se réveiller en sursaut. Nous dormons tous les deux, dans la soupente, au-dessus des vaches. Et, tout comme moi, il vient d'être tiré de son sommeil. Je le vois, dressé sur un coude. L'oreille aux aguets. Après s'être brutalement débarrassé du foin qui le recouvrait.

Ouf ! Les murs qui se referment, les ouvertures à guillotine, le couloir- qui -n'en- finit-pas, la mitrailleuse... tout cela n'existe pas. Il ne s'agissait que d'un horrible cauchemar... ?

Finalement, je risque de quitter un cauchemar pour entrer dans un autre, qui ne vaut guère mieux. Et celui-ci est bien réel, cette fois.

J'ai froid. En dessous, les bêtes, dérangées, viennent de remuer. L'une d'elle vient de beugler... Quelle heure peut-il être ? Il fait clair comme en plein jour. A travers le vasistas, scintillent les étoiles, coupantes comme des éclats de verre. Il gèle au-dehors. Je comprends mieux pourquoi la clarté était si vive dans mon rêve.

Trois heures du matin. Qui peut bien faire autant de bruits ? Pour qu'on les entende de l'étable où nous dormons ? Ils vont finir par casser la porte !

Soudain, des cris : « Öffnen Sie die Tür! Ouvrez ! Schweinerei! Bande de cochons ! »
Des Boches ! Ce sont des Boches ! Et ils sont là !

Sans s'être concertés, nous nous levons en quatrième vitesse. Nous précipitant vers le vantail vitré. De là, on peut voir ce qu'il se passe dans la cour de ferme.

Rapidement, je dégage le bras métallique de l'emprise du clou qui empêche la lucarne de s'ouvrir de l'extérieur. Et je le pousse vers le haut. Relevant ainsi la lourde vitre à châssis métallique.

Il gèle. Le rebord du vasistas est blanc. Le zinc luit sous la lune...

Tous les deux grimpés sur un tabouret, en équilibre sur un pied, la tête au dehors, nous inspectons les lieux.

Un camion militaire dans la cour... Un camion bâché et une jeep.

Puis une bande de sauvages en tenue vert de gris, en train de s'acharner sur la porte, à grands coups de crosses de fusils. Derrière eux, plus loin... à une dizaine de mètres... un homme grand... vêtu d'un ciré noir qui lui bat les mollets... et coiffé d'un large chapeau - vert également- est en train d'allumer une cigarette.

« Ouvrez ! Cochons ! Terroristes !

-Voilà ! Voilà ! J'arrive, » entend-on.

C'est Maurice Martin, notre patron, en chemise de nuit et bonnet de coton, qui vient d'ouvrir. Aussitôt, c'est la ruée. Le malheureux est immédiatement refoulé vers l'intérieur. *Manu militari*.

Des coups qui pleuvent. Des cris, encore des cris... - Je reconnais la voix de Muguet, la patronne... - Des cris puis des pleurs... Ceux de Rose et de Camille, leurs deux enfants.

Et c'est la curée. Des vitres qui volent en éclat. Des meubles qui sont jetés par les fenêtres du rez-de-chaussée. Puis du premier. Lesquels explosent en atterrissant sur le sol gelé de la cour...

Là, ce ne sont que sommiers démantelés, matelas de plume éventrés, édredons ouverts, oreillers déchiquetés, traversins percés.

Ici, ce ne sont que tables, chaises et fauteuils aux pieds cassés.

Ailleurs c'est une commode brisée.

Plus loin, c'est une armoire aux portes arrachées.

Puis il y a des tiroirs. Un buffet. Des assiettes. De la vaisselle. Des casseroles. Un pot à lait qui a perdu son couvercle. Et qui roule... roule... roule...En émettant un bruit presque déplacé.

Une glace encore. Une glace et des livres. Beaucoup de livres et des jouets. Un nounours. Une poupée. Un mouton en caoutchouc qui couine en touchant le sol.

Puis encore des cadres, d'où s'échappent des photos déchirées.

Tout s'envole. Tout plane. Tout voltige...

La plume est partout... On dirait qu'il neige !

Sans compter les hurlements des chiens. Nos chiens soudain devenus fous. Et qui tirent sur leurs chaînes. A les briser.

Les représentants de la race supérieure se livrent à un véritable saccage. Donnant ainsi aux primates que nous sommes, une véritable leçon de barbarie. Mais ils savent, ces sauvages, ils savent qu'en éliminant les biens, ils détruisent aussi les hommes. En ce qu'ils ont de plus cher. A savoir, leur passé. Avec leurs meubles et tous les petits objets du quotidien. Certains n'ayant d'ailleurs qu'une valeur affective. Mais ils y tiennent car c'est à eux et ils les ont accompagnés leur vie durant.

Ce sont des souvenirs, un mobilier ancien provenant d'un héritage ou bien de simples achats coups de cœur. Et que les Martin ont acquis pour leur utilité ou simplement parce qu'ils les ont aimés - Encore que nos patrons étaient gens peu dépensiers - Mais ils étaient là. Et bien là. Depuis tant et tant d'années. Objets muets, mais ô combien diserts, que leurs propriétaires, et souvent avant eux, leurs aïeux, parfois même les aïeux de leurs aïeux, avaient touchés. Maniés. Caressés. Et qui portaient encore l'empreinte calleuse de leurs mains. Pour peu qu'on leur prête attention.

Mains faites pour le travail. Mains chaleureuses. Mains faites pour en serrer d'autres. Mains faites pour l'accueil et le partage. Mains trop tôt parties et sur un néant trop tôt refermé... Ce n'était pas seulement un massacre. C'était un viol. Un viol véritable! Prémédité, minuté et minutieusement orchestré.

Vite ! Il ne faut pas moisir ici. Nos pantalons, nos chandails, nos cache-nez, nos bérets, nos canadiennes...

Vite ! Vite ! Nous nous ruons sur nos révolvers, dissimulés sous la paille et sous le foin. Armes qu'on avait cachées pour le « jour-où ». Et ce jour-là était arrivé... C'était le moment, pour nous, de nous en servir.

Vite ! Encore plus vite ! Deux ou trois paquets de cartouches. Histoire de nous rassurer. Ou de nous couvrir en cas de poursuite. Mais armement combien dérisoire, tant nos visiteurs sont nombreux.

Vite ! Toujours plus vite ! Une brassée de foin par ci, une brassée par là, pour éliminer toute trace de l'endroit où l'on a dormi.

Vite ! Vite ! Vite ! D'un coup de pied, je balance le tabouret dans un coin de la soupente. Pour ne pas que les Boches devinent que nous venons de fuir par les toits. Car, après le corps du logis, nul doute que les barbares vont passer au crible, étable, remises, vinée, écurie, poulailler et tout ce qui est susceptible de servir d'abri.

Puis, nous refermons le vasistas derrière nous. En glissant la main sous la vitre, pour guider le bras métallique, de manière à ce que la pointe, plantée dans la poutre, puisse s'insérer dans le trou percé à cet usage. Ce que je ne parviens pas à réaliser du premier coup. Enfin ! Après plusieurs tentatives, ça y est ! J'ai réussi.

« Vas-y Jérôme ! »

Je lui fais la courte échelle. Pour gagner la lucarne... A quatorze ans, pour lui, ce n'est qu'un jeu d'enfant. Une fois sur le toit, il me tend un bras que je saisis au passage, après

avoir pris mon élan. Un petit rétablissement. Et hop ! Grâce à son aide, je parviens à me glisser par l'étroite ouverture.

Nous avons de la chance. La cour est déserte. Pour l'instant. Les Fritz sont trop occupés à détruire. A l'intérieur. Mais nous ne pouvons pas rester là. Nous devons déguerpir rapidement. Nous formons une cible trop idéale pour celui qui s'aviserait de mettre le nez à la fenêtre. Nous avons pris suffisamment de risques jusque là. Et cela tient même du miracle de nous en tirer à si bon compte ! Pour le moment.

Vite ! Encore plus vite ! Il faut absolument nous cacher derrière l'autre pan du toit. Où, bien dissimulés derrière la faîtière, nous pourrions tout observer à notre guise... Et sans être vu !

La pente est raide. C'est haut. J'ai peur pour mon petit frère. Je sais qu'il souffre du vertige... Qu'il ne regarde pas en bas, surtout ! En plus, la progression n'est pas facile, car le gel a poli le grain des tuiles. Et les a rendues glissantes. Or, et nous le savons, une chute serait mortelle. Quasiment. Car nous sommes bien à une bonne dizaine de mètres du sol. Au jugé.

Malgré tout, bien plaqués contre le tuilage, nous ne faisons qu'un avec le toit. Avançant avec d'infinies précautions. Mais pas assez vite à mon gré. Le danger est toujours présent. On peut être vu.

Sans compter nos chiens qui n'arrêtent pas de hurler ! On va finir par se faire repérer.

Allez ! Un peu de courage... Nous n'avons pas le choix. Mais surtout, ne pas se retourner ! J'encourage mon frère à voix basse ...

Zut ! Une tuile qui vient de se déchausser ! La voilà qui descend... Avec le bruit qu'elle fait, on va se faire repérer. C'est inéluctable... Quelques secondes d'angoisse. Des secondes qui durent et qui durent... Une éternité...

Là-haut, Jérôme s'est arrêté... Il a fermé les yeux. Plus mort que vif... Instinctivement, nous retenons notre respiration.

Ouf ! Il était moins une. La voilà stoppée par la gouttière. Je l'aperçois derrière moi, posée en équilibre instable. Mais elle n'est pas tombée. C'est l'essentiel. Même s'il s'en est fallu de peu.

Apparemment, personne n'a rien vu. Personne n'a rien entendu. Aussitôt l'ascension reprend...

Encore un dernier effort... Ca y est. Nous y sommes. Une fois à califourchon sur la faîtière, nous basculons derrière l'autre versant.

Ouf ! Sauvés... Du moins, momentanément. Par contre, pour descendre, j'espère que Monsieur Martin n'a pas retiré la charrette à foin. Nous pourrions peut-être sauter à l'intérieur et nous enfuir... ? S'il le faut... Même si c'est un peu haut ?

Avec précaution, mais détermination et à quatre pattes, je traverse le toit à deux pans, parallèlement au faîte, en prenant garde de ne pas glisser et là, qu'est-ce que je vois ? Au pied de l'étable ? A la place de la charrette ?

Une traction avant noire. En plein dans l'angle. A main gauche.

Il y a un homme à l'intérieur. Un homme qui se cache. Mais qui ne perd pas une

miette de ce qu'il se passe à la ferme des Coulons. Un homme qui, visiblement, ne tient pas à être reconnu. Un civil. Arborant une petite moustache grise. Et qui fume. J'aperçois le bout incandescent de sa cigarette.... Une cigarette qu'il tient entre les doigts de sa main gauche. Et il porte des gants noirs.

Par bonheur, de l'endroit où il est, il ne peut pas nous voir sur le toit. Il est trop près. Juste en dessous. Et, comme il fait froid, il n'a pas ouvert les vitres de sa voiture. C'est la raison pour laquelle, il n'a pas entendu la tuile, tout à l'heure.

Sitôt de retour, j'annonce la mauvaise nouvelle à Jérôme :

« La retraite est coupée. On ne pourra pas descendre. Il y a un gars dans une traction.

-Un gars dans une traction ?

-Oui. Un civil. C'est le Chef. Et il ne tient pas à se montrer.

-Qu'est-ce qu'on fait ?

-On attend.

-Ca risque de durer longtemps. »

Dans la maison des maîtres, le saccage continue. Dans la cour, les meubles et les objets les plus divers forment à présent, un tas impressionnant. Et ça continue encore de tomber. Au grand dam de nos chiens, pris de folie furieuse.

On les voit, dressés sur leurs pattes postérieures. Gueules ouvertes. Crocs en avant. Prêts à foncer. Empêchés qu'ils sont par des chaînes proches de la rupture.

Pan ! Pan ! De la fenêtre, on a tiré...

Le premier, Achille, est tué sur le coup. La décharge, très puissante, vient de l'envoyer en l'air, d'une manière magistrale, puis le malheureux Achille est retombé... sans plus pouvoir se relever. On a entendu, très distinctement, le bruit du corps touchant le sol. Suivi de près par la chute métallique de la chaîne. Lesquels forment à présent un tas dérisoire. Aux maillons singulièrement enchevêtrés.

Quant à Médor, par contre, le second, il se tord de douleur. On l'entend gémir. Mais, le tireur sanguinaire, qui n'en a cure, ne l'achève pas. Trop content de le voir souffrir.

D'où nous sommes, nous l'entendons rire...

Après s'être délecté un moment du spectacle, il finit par quitter la fenêtre, pour aider ses acolytes, dans leur activité de destruction.

Je tirerais bien pour abréger les souffrances de la pauvre bête. Que nous aimons tant. Hélas ! je ne peux pas. De peur de finir comme elle. Aussi, assistons-nous à son agonie. Impuissants.

Pourtant, qu'est-ce qui différencie cette nuit par rapport aux autres ?

Au-dessus de nos têtes, le ciel est un vaste jardin d'étoiles. Tout en bas, la lune se mire

dans la mare gelée. Autour de nous, la lumière est bleue. Un peu surréaliste. Et l'air a une transparence de cristal.

C'est cela justement, qui est singulier. C'est le contraste entre cette belle nuit de janvier et cet enfer, qu'un Occupant, venu de nulle part, vient nous imposer. Chez nous. Et à nous... Qui ne demandions rien à personne. Et le pire de tout, c'est que cette horde de sauvages rit de nos malheurs. Alors, qu'à l'entour, la nature insensible, se prête au jeu des assassins. En revêtant ses plus séduisants atours.

Puis, l'Allemagne... Certes, nous en avons entendu parler de l'Allemagne et des Pruscos. Et pas seulement à l'école, où l'instituteur nous avait parlé de l'Alsace et de la Lorraine, qu'il nous fallait à tout prix reprendre. Mais les Anciens nous avaient dressé un portrait tellement redoutable de ces Teutons - eux qui les avaient « pratiqués » à Verdun ou à Douaumont - qu'on en avait très peur !

C'est que les seuls noms des « Eparges », du « Chemin des Dames », du « Mort-Homme », ou de « La cote 304 »... nous faisaient, à eux seuls, dresser les cheveux sur la tête ! Le soir. Aux veillées.

Et Maurice Martin, le patron, lui, qui avait connu l'horreur des tranchées, n'était pas le dernier à raconter... La faim, les shrapnels, la boue et les poux. Les combats au corps à corps. Les baïonnettes. Les pilonnages de jour en jour plus violents. Les marmites remplies d'eau dans lesquelles on enfonçait jusqu'à la ceinture. Pour se cacher. Selon un principe très contestable selon lequel un obus ne tombe jamais deux fois au même endroit ! - Ceux qui ont disparu ne sont plus là pour nous dire le contraire - Puis les attaques aux lance-flammes. Les gazages. Les assauts aux couteaux. Ou avec tout ce qui tombait sous la main. Car il fallait faire mal. Il fallait que ça tue... que ça tue... Jusqu'au dernier. Tuer le premier pour ne pas être tué ! Avec, partout. De la peur... De la peur, de la sueur et du sang. Beaucoup de sang. Des litres et des litres de sang. Des fleuves de sang humain qui s'échappaient des ventres ouverts comme des garde-manger pour les rats. Des milliers et des milliers de vermines soudain sorties des entrailles de la terre. Et qui s'enfuyaient, des morceaux de chair arrachés plein la gueule !

Ici un bras. Là une jambe. Ailleurs une tête. Une main. Un pied. Des entrailles. De la charogne - Où grouille déjà une multitude de petits vers blancs - Et sur laquelle il fallait parfois marcher... ou même s'allonger. Pour échapper aux Boches. Lesquels ne faisant pas de quartier... ! Mais, de là à penser qu'aujourd'hui...

Enfin, comme il nous semblait lointain, ce pays de Verdun ! Puis cette Allemagne ! Ce Fritzland et toute cette Bocherie, où les enfants naissent un couteau entre les dents... ! On n'en avait que faire ! D'autant plus que nous, à la ferme, avec les bêtes et les travaux des champs, on avait d'autres chats à fouetter. Ce ne sont pas les occupations qui manquaient. Et autrement plus sérieuses. Bref, en un mot, Jérôme et moi, on ne se sentait pas concerné.

Puis, on pouvait compter sur ligne Maginot. On nous l'avait assuré. Ah, la ligne Maginot ! De « la belle ouvrage » ! Et qui nous avait coûté bien cher !

Avec elle, on était bien protégé. Nos politiques n'avaient pas cessé de nous répéter qu'on pouvait dormir tranquille. Comment ne pas les croire. S'ils avaient été élus et s'ils

avaient été choisis pour ces postes-là – des postes à responsabilité - c'est qu'ils avaient de l'instruction. La France n'était tout de même pas gouvernée par une bande d'incapables ! Enfin tout de même !

Ce n'était pas comme mon frère et moi, qui avons perdu nos parents de bonne heure. Nous que l'Assistance avait placés chez Monsieur et Madame Martin. De bien braves gens. Qui nous avaient élevés comme leurs enfants.

Certes, ils étaient nos patrons. Nous étions leurs commis.

Malgré tout, il y avait entre nous des liens d'affection réciproques. Sans consanguinité aucune. Mais sans discrimination non plus. Certes, il m'arrive d'appeler Maurice Martin, « Patron » ou « Maître ». Cependant c'est très rare. C'est juste histoire de bien situer les gens. De les mettre à leur vraie place. Pour une meilleure compréhension, auprès des étrangers en général. Et auprès du lecteur en particulier. Car, nous faisons partie de la famille. De leur famille...

Ces derniers s'étant même fait un point d'honneur à nous pousser jusqu'au certificat d'étude ! Mais pas plus loin. Mon frère pourrait vous en parler, lui qui l'a obtenu l'an dernier. A l'âge de treize ans. Notre maître d'école était pourtant venu convaincre Maurice :

« Comprenez, lui avait-il dit. Premier prix de canton. A cet âge-là... Jérôme est un élève à précocité. Il doit continuer. »

Ce à quoi, Maurice avait répondu : « Il n'y a pas que lui. La moisson aussi sera précocité cette année. »

Il est vrai que le travail n'attendait pas. De toute façon, la guerre nous était tombée dessus. Un peu comme un cheveu sur la soupe. Et, pour mon frère comme pour moi, les études étaient le cadet de nos soucis. Surtout en ce moment. Sur notre toit.

Le brouhaha redouble à l'intérieur. Une noria vient de s'instaurer pour les objets de valeur, dont une superbe parure de cheminée, avec horloge et chandeliers dorés au mercure et qui a été confiée sans plus attendre à l'homme-au-chapeau-vert. Ce dernier, après avoir soupesé le tout, vient de la ranger, avec d'innombrables précautions, dans le coffre de la traction. Non sans que le civil-aux-cheveux-coupés-en-brosse n'ait jeté dessus un œil connaisseur.

Il en est de même, cinq minutes plus tard pour les bijoux et le gros portefeuille en cuir noir, qui contient les économies de la famille Martin...

Par contre, avant de rapporter le butin à son acolyte, l'homme-au-chapeau, avec une rare dextérité, qui ne nous a pourtant pas échappée, profite de ce qu'il lui tourne le dos pour prélever sa part. Ce qui arrache des murmures de protestation de la part d'un Jérôme scandalisé. Mais, nous n'avons pas encore tout vu. Le pire reste à venir.

Ce sont d'abord des cris. Encore des cris. Toujours des cris. Mais un peu plus fort. On sent que la tension vient de monter d'un cran. De toute façon, ce peuple-là ne peut pas s'exprimer sans brailler !

« Heraus ! Schneller ! Dehors ! Plus vite que ça ! »

Et là, il nous est donné d'assister à un tableau que nous ne sommes pas prêts d'oublier...

Nos patrons, Maurice et Muguette Martin, nus comme des vers, expulsés de leur maison. Avec derrière eux, leurs deux enfants en pleurs ! Et emmenés, tous les quatre, devant le tas de fumier. Par une température polaire. Lamentable spectacle !

« Wo sind die Waffen ? hurle un officier. En fouettant le couple, à l'aide de sa cravache. Was haben Sie daraus gemacht?

- Où sont les armes ? » demande l'Homme-au- chapeau-vert. « Qu'en avez-vous fait ? » Mais plus posément. Et avec une pointe de perversité. Le tout dans un français impeccable. Sans accent... Un collabo de la plus belle eau. Français, sans aucun doute - Si c'est lui faire bien trop d'honneur que de lui donner une nationalité, qu'il ne mérite pas. Ce qui constitue, pour des concitoyens comme nous, une véritable injure.

« Où sont-elles ? reprend-il. Nous avons les moyens de vous faire parler. »

Les armes ! Malheureux ! Elles sont enterrées, à l'entrée de l'étable. Juste en dessous. Il s'agit de deux mitraillettes Sten, de quatre fusils Lebel, d'un revolver de 8mm, d'une mitrailleuse de trente, de grenades, de munitions et de quelques pains de TNT, que ceux des FFI nous avaient confiées.

Une nuit – oh ! il y a bien quinze jours de cela - avec Maurice, nous avons creusé une tranchée de plus d'un mètre de profondeur. A l'entrée de l'étable. Après les avoir enroulées dans des sacs, que nous avons graissés, nous les avons enfermées dans une grande caisse en bois et nous les avons enfouies là. Juste sous l'endroit où nous nous trouvons actuellement.

Parce qu'il était très passager. Nous avons pensé, en effet, que la meilleure cachette était celle qui serait située au vu et au su de tous.

Ensuite, Jérôme et moi, on s'en souvient...

Après avoir égalisé la terre, Muguette avait versé plusieurs arrosoirs pour effacer les dernières traces. Le lendemain, les sabots des vaches avaient fait le reste.

Auparavant, notre Patron avait mis de côté les revolvers, les paquets de cartouches et les quelques grenades, que nous avons actuellement sur nous. « Au cas où il faudrait parer au plus pressé ! » avait-il dit. C'est justement le cas aujourd'hui. *Parer au plus pressé...*

Car, Maurice et Muguette Martin sont hébergeurs. Autrement dit, ils cachent les réfractaires au STO et toutes celles ou tous ceux qui sont en délicatesse avec le régime de Vichy ... Ce qui est d'une extrême imprudence. Parce que, d'habitude, on n'héberge pas des personnes recherchées, au beau milieu d'une cache d'armes.

Ainsi, le risque est-il doublement grand. Toutefois, aujourd'hui, il n'y a personne. Heureusement ! Les deux derniers pensionnaires que nous avons eus étaient deux parachutistes anglais. Et ils sont partis depuis trois semaines. Au moins.

Il est vrai que la ferme des Coulons, située au milieu de nulle part et au cœur du bois des Bolettes, avec son petit chemin blanc pour unique accès, représente une pièce maîtresse, dans le dispositif stratégique de la Résistance.

Mais, pour le moment, et pour une raison qui m'est encore inconnue, ce qui intéresse les Allemands, ce ne sont pas les fugitifs, mais les armes que nous y avons enterrées... Des armes dont nous aurions aimé être débarrassés au plus tôt. Pourtant, le lieutenant Hervé Marquaire, le Chef des FFI, nous avait assuré qu'on ne les garderait pas plus d'une dizaine de jours. Je me souviens même d'avoir dit à Maurice : « Si c'est pour dix jours, cela ne vaut pas le coup de se donner autant de peine. » Et Marquaire, en personne, avait répondu : « On ne prend jamais assez de précautions ». Depuis, ce dernier n'avait plus donné signe de vie. Et, le drame, c'est qu'elles sont encore là.

Cependant, il y a une question et une seule, qui revient, sans cesse à notre esprit, à Jérôme et à et moi, comme un leitmotiv : qui a bien pu nous dénoncer ? Qui ? Nous aurait-on vus enterrer les armes... ? C'est fort peu probable.

L'un de nous aurait-il eu la langue trop longue... ? Nous en doutons. Nous connaissions trop les terribles conséquences auxquelles nous nous serions exposés. La détention d'armes, et surtout d'un arsenal comme le nôtre, constituait à lui seul, notre arrêt de mort. Et je connaissais trop mon frère pour savoir que malgré son jeune âge, il savait garder un secret. En outre, il était peu bavard, de nature.

Alors qui ? Marquaire ? Certainement pas. Mais, un de ses adjoints ? Pourquoi pas... ?

Plus j'y réfléchis et plus je suis persuadé que c'est du côté des Résistants qu'il faut chercher le coupable. Il y a un traître parmi eux. On ne me le retirera pas de l'idée. Un traître infiltré dans le réseau. Et qu'il faut éliminer au plus tôt.

Pourtant quelque chose m'échappe. Les Boches avaient été mis au courant pour les armes. Mais ils semblaient ignorer que la Ferme des Coulons abritait aussi des réfractaires. Et pour quelle raison... ?

Après y avoir réfléchi un tant soit peu, je pense avoir trouvé.

Si l'individu en question avait informé les Fridolins des armes que nous avions en détention et non des maquisards que nous cachions, c'est parce qu'il ne le savait pas. Et pourquoi ne le savait-il pas ? C'est parce que, tout simplement, il était nouveau dans la Résistance. C'est obligatoire. La preuve en est, c'est qu'il n'avait jamais entendu parler des deux parachutistes anglais. Lesquels étaient partis huit jours avant que les armes aient été dissimulées.

Dans le cas contraire, les Fritz n'auraient pas manqué de poser des questions à ce sujet, aux époux Martin. Or, ils ne l'avaient pas fait !

De toute façon, il est inutile de pousser la réflexion plus avant. Puisque l'éventualité d'arrêter des terroristes anglais nous aurait valu une visite beaucoup plus prompte. Ce qui n'avait pas été le cas.

C'est ce que j'explique à Jérôme qui abonde dans mon sens :

« Bien vu, Gabriel, me fait-il. Si on s'en sort, on va s'occuper de ce pourri ! Il faut contacter Hervé Marquaire au plus vite !

-Reste à savoir où il est, en ce moment, objecté-je. Le retrouver ne sera pas une mince affaire. »

Par contre, et pour en revenir à nous, les Boches ont dû être bien étonnés de ne pas nous voir à la ferme. Je ne sais pas ce qu'ont raconté nos patrons pour expliquer notre absence ? Or, nous aurions bien aimé le savoir, au cas où nous pourrions avoir à faire à eux. A

l'avenir. Car, il s'agira de leur donner une explication cohérente. Et qui soit en accord avec celle fournie par nos patrons.

Quoi qu'il en soit, étant dans l'incertitude sur ce sujet-là et d'un commun accord avec mon frère, si nous y étions contraints, nous décidons de leur dire que nous étions allés rendre visite à nos grands-parents, qui habitent, à une centaine de kilomètres de là, à Carouges. Petite ville de 5 000 habitants, où nous nous rendons chaque mois. Alibi qui nous semble le plus crédible. Même si nous n'étions pas à l'abri d'une possible vérification. Malgré tout et selon toute vraisemblance, c'est ce que Maurice a dû prétexter.

Plus loin, devant sa niche, Médor a cessé de souffrir...

« Gehen Sie in den Scheunen nachsehen! hurle l'officier. Fouillez-moi toutes ces granges !

-Et de fond en comble ! » insiste l'Homme au chapeau vert. Mais en allemand, cette fois.

Instinctivement, nous baissions la tête. Une galopade. Des jurons. Des bêtes qui protestent. Des coups de pied dans des seaux. Des tonneaux qu'on déplace. Les voilà arrivés à la soupente.

Je sens mon sang qui se fige. J'ai une barre au milieu du front. Un long frisson me lacère le dos. J'ai peur de la tête aux pieds.

A mes côtés, mon jeune frère ne vaut guère mieux.

Nous les entendons. Ils sont juste en-dessous de nous. Je les imagine remuant le foin et la paille... Un bruit. Certainement le tabouret qu'ils viennent de faire exploser contre le mur.

J'entends le vasistas qui s'ouvre... Le même qui nous a permis de fuir... Instinctivement, nous baissions la tête... Jérôme s'est mis en chien de fusil... Un temps, qui me paraît très long... Puis, sans doute rassuré, le Boche vient de le refermer. Je n'ose toujours pas rassurer mon frère, de peur que mon haleine ne nous trahisse.

Enfin, de guerre lasse, les Barbares sont partis visiter une autre grange... Il était temps. Nous avons des fourmis dans les jambes. Nos mains sont glacées. Comme nous n'avons pas de gants, nous soufflons dessus avant de les glisser sous nos manches. Mais cela ne suffit pas. Il faut absolument bouger. Or, si l'espace est vaste, la position debout nous est interdite. Et pour cause... Diable soient les charpentiers qui ont fait les toits pointus !

Prudemment, nous regardons par dessus la faîtière. Nos patrons n'ont pas bougé. Ils sont toujours là. Debout. Devant le tas de fumier... Ils sont gelés... ! Ils ne vont plus pouvoir tenir bien longtemps ! Ils tremblent tous les deux. De tout leur corps. Quant à Muguet, elle chancèle. On leur a fait mettre les mains au-dessus de la tête. Un soldat les tient en joue. Ah ! Elle a beau jeu, l'armée du Grand Reich ! Un tel déploiement pour un couple et leurs deux enfants ! En d'autres circonstances, on en rirait !

Il fait excessivement froid. Heureusement que les petits, sont bien habillés. Ils ne

pleurent plus maintenant. Il n'empêche que l'horreur de cette nuit restera gravée dans leur mémoire jusqu'à la fin de leurs jours !

Si l'officier est en train de faire les cent pas, pour se réchauffer, l'Homme- au-Chapeau- vert est parti. Où peut-il bien être... ? On ne le voit plus. D'ailleurs, comment est-il venu ? En jeep ? Cela m'étonnerait. Il ne doit pas être bien loin.... Tiens justement! Le voilà, de retour. Il était probablement allé consulter le civil à la traction. Puisque je le vois revenir de cet endroit-là...

Mais avec un seau d'eau ! Probablement tirée du puits ? Car, avec le froid qu'il fait, il y a longtemps que l'eau est transformée en glace. Qu'est-ce qu'il veut en faire ... ? La réponse ne tarde pas... ! Non ! Je rêve ? Jusqu'où ce bourreau va-t-il aller dans l'ignominie ? Nous n'avions pas encore tout vu. Pourtant, il faut bien se rendre à l'évidence, le collabo vient de verser le seau d'eau glacée sur la tête de Muguette ! De saisissement, celle-ci hoquette ! Chancelle. Agite les bras. La respiration brusquement coupée. On dirait une nageuse au bord de la noyade...

A mes côtés, Jérôme n'a pas pu retenir un « oh ! » d'indignation.
« Saloperie ! s'écrie-t-il, révolté. Je lui ferai payer ce qu'il fait. »

Avec un grand courage, la martyre vient de se redresser. Elle ne veut pas montrer des signes de faiblesse. Humiliée, certes. Mais fière et sans un mot, elle toise son tortionnaire...

Comme cette dernière vient de baisser les bras, il lui intime l'ordre de lever les mains. Histoire de l'humilier davantage.

Six heures et demie ! Cela fait plus de trois heures que les Fritz sont en train de procéder au sac de la ferme. Avec méthode.

On en voit revenir de la vinée avec de la nourriture plein les bras : des œufs, du beurre, du pain, du saucisson, des chapelets de boudin et deux tonnelets de cidre et de vin, qu'ils font rouler sur le sol gelé, puis qu'ils jettent à l'intérieur du camion.

D'autres ressortent du poulailler avec des volailles qu'ils viennent d'égorger. Poulets, oies, pintades. Tout leur est bon...Ils sont même allés à la porcherie tuer deux ou trois porcelets. Lesquels sont partis rejoindre les victuailles, qui s'entassent sous la bâche.

Plus loin, Médor, attachée à une chaîne devenue inutile, a cessé de vivre...

A bout de force, notre patronne vient de s'effondrer sur le sol gelé. Les enfants se sont précipités sur elle. L'essuyant et la couvrant de larmes et de baisers. Son mari, qui ne vaut guère mieux, tant il a pris de coups jusque là – il n'y a qu'à voir les zébrures sanguinolentes qu'il arbore dans son dos - vient d'esquisser un mouvement pour l'aider à se relever. Lui, qui n'en peut déjà plus. Mais, le geste semi-circulaire du fusil du soldat lui fait comprendre qu'il ne doit pas bouger.

« Bleiben Sie ruhig! Schweinehund! Restez tranquilles ! Pourriture ! »

Mais l'homme -au -chapeau a laissé faire des gosses... qui font tout ce qu'ils peuvent pour tenter de ranimer leur mère.

« Tu vois ce qui arrive, quand on ne parle pas ? Ta femme va crever. Et tes gosses avec, » fait-il encore, à l'adresse de Maurice, en tapotant les doigts de sa main droite, avec sa cravache.

« Elle a froid ? ajoute-t-il encore. On va la réchauffer. »

Et sur son ordre, un soldat vide un jerrican d'essence sur le mobilier en tas, qui s'embrase comme une torche... Au grand dam d'un Maurice Martin, qui voit son bien partir en fumée à travers ses paupières tuméfiées par la violence des coups. Néanmoins, c'est autant de choses que les Barbares n'emporteront pas. Ce qui constitue une maigre consolation !

Rapidement les flammes partent à l'assaut du ciel. Le bois sec craque en projetant des bouquets d'étincelles. Et des flammèches de papier brûlé volètent comme des nuées de papillons noirs. La seule espèce d'insectes apportées par nos envahisseurs, les doryphores d'Outre-Rhin !

Pour peu qu'il y ait du monde dehors, ce qui est peu probable à cette heure précise, nul doute que le foyer doit être aperçu à des kilomètres de là. Même si la forêt dissimule en partie la tragédie – Forêt dont les arbres ont été dépouillés de leurs feuilles, étant donnée la saison.

Mais, si tel est le cas, d'aucuns doivent se demander ce qu'il se passe à la ferme des Coulons ? Quoi qu'il en soit, j'imagine mal comment on pourrait venir à notre secours.

Nous sommes seuls. Absolument seuls. Livrés à la cruauté d'une horde de sauvages- Sauvages que nous avons comptés- Ils sont six. Et si l'on y ajoute, l'officier, l'homme- au- chapeau -vert et le civil, ils sont neuf en tout et pour tout. Ce qui, au risque de me répéter, est beaucoup pour deux adultes, deux enfants et deux adolescents bloqués sur le toit.

« Nichts ! Es gibt nichts ! On n'a rien trouvé ! » s'écrient les soldats de retour ! Des paniers de victuailles à la main.

De dépit, le collabo tombe à bras raccourci sur le patron. La violence des coups l'a repoussé sur le fumier. Ce dernier trébuche. Puis tombe au milieu des immondices heureusement gelés.

« Embarquez-moi celui-là ! On reviendra s'il le faut. Et on foutra le feu à sa ferme ! Salaud ! » aboie-t-il, hors de lui...

Ainsi un Français « parle-t-il » à un autre Français. Ce qui est à désespérer de la grandeur d'âme d'une partie de nos concitoyens. Laquelle ne constitue heureusement pas la majorité. Mais, c'est elle qui a le pouvoir... Pour l'instant. Et, avec Jérôme, nous nous promettons, dans un proche avenir, de tout mettre en œuvre, pour inverser la tendance. Même si nos moyens semblent bien dérisoires face à la « Grosse machinerie teutonne, » qui cherche à nous broyer. Un peu à l'image de mon cauchemar de cette nuit. Mais, en nous y mettant tous, il y a sans doute moyen de faire quelque chose... si l'on s'en sort. Ce qui n'est pas dit.

On ne peut pas laisser de tels crimes impunis. Mon frère et moi, nous nous sentons gagnés par une irrésistible envie de vengeance.

Un hayon qu'on abaisse. Un homme qu'on jette au fond d'un camion, comme un vulgaire paquet. Un hayon qu'on remonte. Et qu'on claque. Des portières qui s'ouvrent. Des moteurs qui démarrent. Des portières qu'on referme. Et tout ce beau monde de partir en trombe... La traction-avant les suivant, à distance respectable. Après avoir pris à son bord l'homme- au- chapeau- vert.

Et nous n'oublierons pas de sitôt cette image ... Nous avons le temps de voir, en effet, à travers les vitres pourtant fermées, la silhouette d'un homme. Celle d'un civil aux cheveux gris, coupés en brosse. D'apparence sèche. Et portant un manteau beige à col de fourrure. Puis des gants noirs. Ce qui ne va pas ensemble...

Je regarde ma montre. Il est sept heures moins dix.

CHAPITRE 3

APRES LE PASSAGE DES VANDALES

On a frappé.

Assis sur ma couche, l'horrible nuit me revient en mémoire...Les Boches, la porte défoncée, le mobilier jeté par les fenêtres du premier, les chiens qui hurlent, l'homme-au chapeau-vert, le civil-à-la traction, Maurice et Muguette nus, le tas de fumier, le seau d'eau, le feu... Les Barbares seraient-ils de retour ? Le cauchemar serait-il en train de recommencer... !?

Sur son matelas, Muguette dort d'un sommeil encore agité. Son visage d'ivoire semble fermé au monde. Seul indice qui prouve qu'elle est encore en vie...ces longs frissons qui courent, par intermittence, le long de son corps, en vagues successives.

Mais, contrairement à hier, elle ne parle plus. Elle ne délire plus. Elle ne gémit plus non plus.

Il fait froid, dans la cuisine où nous l'avons installée. Entre Rose et Camille. Pour lui tenir chaud. D'ailleurs, pour chers petits, de quoi peuvent-ils encore rêver ? S'ils ont encore des rêves... Les images qu'on leur a données à voir étaient bien trop fortes pour leurs yeux d'enfants.

Tiens ? Il n'y a plus de feu dans la cheminée. Comment se fait-il que Jérôme ne m'ait pas encore réveillé ? C'était pourtant son tour de garde ? On ne peut pas compter sur lui. Mais peut-on lui en vouloir, après une nuit aussi mouvementée ?

Je l'aperçois dans le coin de la cuisine, couché dans la paille qu'il a rapportée de la grange. Après le passage des Vandales, c'est tout ce que nous avons trouvé pour dormir. Sommiers, matelas, literie, tout ou presque ayant disparu dans les flammes.

On frappe de nouveau. Mais de manière contenue... Et qui n'a rien à voir avec les coups de boutoir dont s'était rendue coupable la clique de l'homme-au-chapeau. Alors, qui est-ce ? Un voisin ? Un ami ? Un chemineau ? Ou une personne qui aurait aperçu le brasier allumé par nos impitoyables visiteurs ?

De toute évidence, ce ne sont pas des Fridolins.
« J'arrive ! » crié- je.

Mon frère a sursauté. Rose et Camille, à côté de leur mère, se sont enfouis précipitamment sous leurs couvertures – Car, contrairement à nous, on a pu leur en donner. Et pour en revenir encore à eux, je me demande bien comment ils peuvent encore avoir confiance en l'être humain. Après ce qu'il s'est passé. J'ai bien peur que ces malheureux événements, ne les aient rendus craintifs à tout jamais.

Le temps de reprendre mes esprits puis de me lever – ce qui n’a pas été bien long, puisque je ne m’étais pas dévêtu – et après avoir tourné le loquet que j’avais bricolé pour remplacer la serrure fracturée... que je reconnais les deux visages, qui s’encadrent dans le chambranle de la porte.

« Bonjour Docteur ! Bonjour Monsieur le Maire. Qu’est-ce qu’il y a de cassé ?

-C’est toi qui vas nous le dire, Gabriel, répond Bernard Messenger, le premier magistrat de Balmont-sur-Giron, dont dépend la ferme des Coulons.

-Comment va la malade ? questionne le Docteur Bonin.

-Je ne sais pas, fais-je en bâillant. Je viens de me lever. Quelle heure il est ?

- Quatre heures.

-Quatre heures ? Mais il fait jour !?

-Quatre heures...de l’après-midi, » précise-t-il.

En veine d’explications, j’enchaîne :

« Pourtant, ce matin, quand vous êtes venu, Docteur...

-Ce n’est pas ce matin que je suis venu, mais hier matin, coupe-t-il.

-Hier matin ? »

Je suis perdu. Les jours. Le temps... Je suis comme un observateur qui regarderait passer les heures. Un peu comme ces coureurs qui vous arrivent de face. Au moment où ils vont couper la ligne d’arrivée – les yeux écrasant les intervalles qui les séparent les uns des autres.

Je viens de réaliser que nous avons dormi plus de 24 heures ! Du jamais vu à la ferme ! Nous qui nous réveillions toujours aux aurores. Même bien avant. Forcément, en hiver !

Puis, quand je dis « dormir »... « Somnoler » serait plus juste. Tant la malade a déliré.

Des fragments d’images me reviennent en mémoire. Notamment celle d’une Muguette, allongée nue, sur le sol gelé. Celles de ses enfants, en pleurs, couchés sur elle. Maurice, nu aussi. Et empêché de secourir sa femme par un Barbare qui le menace de son fusil. Maurice encore, jeté dans le camion. Puis Achille, notre chien, soulevé de terre par la terrible déflagration. Pendant que l’autre est en train d’agoniser. L’homme-au-chapeau-vert encore. Et son acolyte. Nous, enfin. Mon frère et moi. Sur le toit de l’étable. Nous demandant, et longtemps après le départ des Vandales, si nous devons descendre ou non. De peur qu’ « ils » ne reviennent.

Tout s’emmêle. Tout s’enchevêtre. Tout se télescope. Mes pensées sont des écheveaux dont j’ai du mal à trouver le fil conducteur... Je suis comme les enfants. J’en ai trop vu à la fois. Et mes yeux n’étaient pas assez grands, à moi non plus, pour en voir autant. Et dans un temps aussi court.

Nous avons bien attendu cinq bonnes minutes, après le départ des Boches - oh oui ! facile...- avant de prendre la décision de descendre de notre perchoir.

J'essaie de mettre un peu d'ordre dans mes idées...

D'abord, il y a eu la jeep qui a ouvert la marche, suivie de près par le camion, puis par la traction qui s'était arrêtée au milieu de la cour. Le temps de prendre au passage l'homme-au-chapeau. Ce qui nous avait permis de mieux voir son conducteur, à l'intérieur.

Ca y est. Tout me revient...

Il avait des cheveux gris, coupés en brosse – Jérôme et moi, nous ne serons pas près de l'oublier... Il était vêtu d'un manteau beige et il portait des gants noirs. Même que je m'étais fait la réflexion suivante : « Du noir avec du marron, ça ne va pas ensemble. »

Comme quoi il peut nous en venir des réflexions idiotes ! Même dans les moments les plus tragiques ! Surtout sur un toit !

Puis, la voiture a démarré en trombe, en soulevant une gerbe de cailloux. Tout cela pour rejoindre le convoi qui commençait à disparaître à l'amorce du virage, derrière le grand rideau d'arbres.

Mon frère et moi, nous nous sommes regardés. Sans parler. Un bon bout de temps. Puis, comme il était difficile de faire attendre Muguette plus longtemps, nous nous sommes enfin décidés à descendre.

Ah oui ! Et il y a eu aussi « l'affaire du vasistas ». Qu'on ne parvenait pas à ouvrir. A cause du bras retenu par la pointe... Quelle histoire ! Car celui-ci avait été pensé pour être ouvert de l'intérieur. Et pas du dehors.

Qui aurait songé, en effet, qu'un jour, quelqu'un aurait besoin de rentrer par le toit ? Que quelqu'un ait émis cette hypothèse et on l'aurait traité de malade !

Pourtant, il avait bien fallu nous rendre à l'évidence. Nous avons été bel et bien prisonniers...A l'extérieur.

Alors, au risque de me couper, ce qui ne manquera d'ailleurs pas de m'arriver, mais sans gravité, je me suis déchaussé. J'ai enroulé un mouchoir autour de ma main et j'ai frappé la vitre, avec mon talon. J'ai frappé et refrappé. Jusqu'à temps qu'elle se brise. C'est à ce moment-là, que j'ai pris un éclat de verre entre le pouce et l'index. Le mouchoir ayant malencontreusement glissé au moment de la frappe.

Une fois celle-ci cassée, j'ai pu passer la main et déloger le bras de l'emprise du clou fiché dans la poutre et soulever enfin le vantail.

Après avoir gagné la soupente, nous nous sommes laissé glisser le long de l'échelle de meunier. Ecartant les vaches que, pour une raison inconnue, les Barbares avaient libérées. Et nous nous sommes précipités pour porter secours à Muguette, non sans avoir repoussé au préalable les enfants, qui ne voulaient plus lâcher leur mère.

Sa peau était d'une étrange couleur bleue. Tirant sur le violet. Elle était glacée. J'ai collé mon oreille sur sa poitrine. Son cœur battait encore. J'ai jeté ma canadienne sur elle. Et je me souviens d'avoir dit à mon frère :

« Je m'occupe d'elle. Toi, tu files chez le médecin. »

Ma crainte, à cet instant, c'est que les Boches aient pris tous nos vélos. Mais, quand j'ai vu partir Jérôme sur la machine de Maurice, bien trop vieille pour avoir suscité l'envie de nos prédateurs, j'ai été rassuré. Nous avions au moins deux roues pour nous déplacer. Ce qui allait bien nous être utile par la suite, car notre ferme était très isolée.

J'ai ramené la malade dans la cuisine. Au plus vite. En espérant que les enfants puissent lui trouver des vêtements chauds et des couvertures dans les chambres du premier.

Puis j'ai réussi à découvrir un vieux matelas, que je savais dans le grenier. L'ai descendu. Ai allongé la malade. Et j'ai frotté. Frotté. Frotté. Frotté fort. Comme un fou. Jusqu'à temps que sa peau se marbre d'une légère - ô très légère !- teinte rosée.

Ensuite, j'ai abandonné Rose et Camille, leur intimant l'ordre de la recouvrir des pauvres couvertures qu'ils avaient réussi à dénicher, puis de se coucher à ses côtés, pour la réchauffer. Sage précaution et le médecin le confiera plus tard : le fait que les petits se soient jetés sur elle, notamment après l'épreuve du seau d'eau, puis plus tard, dans la cuisine, lui aura certainement sauvé la vie.

Enfin, après avoir sommairement pansé ma blessure, je suis allé chercher du bois au bûcher. Et j'ai fait une bonne flambée dans la cheminée.

Pendant tout ce temps, Muguette n'a pas cessé de tousser à fendre l'âme. Nous en étions malheureux pour elle. C'était une toux sifflante. Un peu comme ces toux de coqueluche, qui sortent du plus profond de vous-même et qui vous labourent la poitrine...

Cela nous faisait mal à entendre.

Entre deux quintes de toux, j'ai quand même pu lui faire boire un mélange de miel et de jaune d'œuf, délayé dans du lait chaud. J'ai eu du mal à le lui faire prendre, car, par intermittence, elle était sujette à des frissons. Aussi avait-elle peine à desserrer les dents.

Je me souviens de tout ce lait qui lui coulait le long des commissures des lèvres. Souillant les couvertures. Et que Camille, le fils aîné, essuyait avec son petit mouchoir.

Ensuite, je lui ai préparé une bouillotte. J'ai également essayé les ventouses. Mais, comme elle ne voulait pas rester couchée sur le ventre, malgré les exhortations et la vigilance des petits, j'ai eu peur qu'elle finisse par se blesser. Aussi, et un peu trop rapidement - je suis bien forcé de le reconnaître - ai-je été dans l'obligation de les lui retirer. Pourtant, le peu qu'elle a pu les endurer lui avait fait le plus grand bien.

Ce qui ne l'avait pas empêché de délirer. De prononcer des paroles sans suite. Et complètement incompréhensibles. Où un seul nom revenait comme un leitmotiv : « Maurice ! »

« Maurice ! » hurlait-elle comme une démente. « Maurice ! Maurice ! Maurice ! » Ces cris déchirants nous plongeaient tous dans le plus profond désespoir.

Mais il y a une chose qui me contrariait au plus haut point. C'est que je ne parvenais pas à stopper sa fièvre ; laquelle lui dévorait littéralement les yeux. Ce qui lui donnait un air

hagard, qui nous faisait craindre le pire pour sa santé mentale.

J'avais beau lui poser des compresses humides sur le front, il n'y avait aucune amélioration.

Puis, finalement, eu égard aux tâches impératives auxquelles je devais faire face dans l'urgence, à un moment donné, j'ai été dans l'obligation de déléguer mes pouvoirs aux enfants. Avant de les quitter. Non sans leur avoir donné au préalable, d'ultimes conseils, afin de tenter de stabiliser l'état de la malade.

Et je me suis mis à parer au plus pressé...

D'abord, comme il faisait presque aussi froid au dehors qu'au-dedans - les Boches ayant fracturé la porte d'entrée et brisé les vitres, en passant le mobilier par les fenêtres - armé d'un marteau et avec un sac de pointes, j'ai obturé les ouvertures avec des planches rapportées de la remise. Puis, comme la porte ne fermait plus non plus, j'ai fabriqué une sorte de loquet, pour remplacer la serrure qu'ils avaient fait sauter.

Ensuite, je suis allé traire les vaches, qui s'impatientaient. Depuis le temps que je les entendais beugler, j'en avais les oreilles cassées.

J'avais beau me multiplier, je n'allais pas assez vite. Mais, ce sont les servitudes de la ferme. Les opérations de traite étant réglées au quotidien comme sur du papier à musique, les bêtes, quelles qu'elles soient, imprévus ou pas, savent bien nous rappeler à l'ordre.

Cependant, je ne pouvais pas être partout. D'autant plus que Jérôme n'était toujours pas rentré... Avait-il réussi à mettre la main sur le Docteur Bonin ? Les Fridolins l'avaient-ils arrêté ? Aussi commençais-je à m'inquiéter. Et la santé de Muguette n'était pas faite pour me rassurer.

J'en profitai pour donner à manger à Braco, notre cheval - suffisamment âgé pour avoir échappé à la réquisition - et aux volailles, ou à ce qu'il en restait, les Boches s'étant servis sans vergogne.

Enfin, quelques œufs en poches et un seau de lait à la main, j'ai regagné la cuisine aussi vite que j'ai pu.

« Alors ? ai-je demandé à Camille ?

-Elle crie tout le temps, » m'avait-elle répondu.

Quant à Rose, les crises de démence de sa mère la terrorisaient.

Elle s'était repliée dans un coin de la pièce. Assise sur la paille... A l'endroit même où Jérôme avait dormi. Les genoux remontés. Et se bouchant les oreilles pour ne plus rien entendre.

« Ce n'est pas bien, avais-je alors protesté. Il faut rester à côté de ta mère.

-J'ai peur, » s'était-elle plainte. Et de grosses larmes avaient roulé sur ses joues.

Avec beaucoup de patience et de persuasion, j'étais quand même parvenu à la coucher, de nouveau, près de Muguette.

« Tu l'aimes ta Maman ?

-Oh oui, m'avait-t-elle répondu dans un gros soupir. Je l'aime. Mais elle me fait peur.

-Il n'y a que vous qui puissiez la guérir. En lui apportant la chaleur dont elle a grand besoin. Car elle est malade. Gravement malade.

-J'aime pas quand elle crie, m'avait-elle fait encore, en enserrant mon cou de ses petits bras.

-Et toi ? Tu ne cries pas quand tu es malade ? »

Si Camille, du haut de ses sept ans, avait pris la mesure de l'évènement, par contre, avec sa sœur cadette, qui n'en avait que cinq, je commençais à être à bout d'arguments...

Et Muguet qui toussait toujours ! Quand elle ne toussait pas, elle se dressait sur ses coudes et parlait, parlait... Si tant est que « parler » soit un bien grand mot, puisqu'elle n'émettait que des sons inarticulés. Puis elle retombait brutalement sur sa couche. Comme une masse.

C'était bien entendu dans ces périodes de crise que la petite fille s'enfuyait à l'autre bout de la pièce... Et il fallait encore argumenter, pour qu'elle consente à s'allonger de nouveau, aux côtés de sa mère.

Et le médecin qui n'était toujours pas là !

Au moment où je commençais vraiment à désespérer, j'entendis une voiture rouler sur le gravier.

Des voix. Puis des souliers qui piétinaient sur le pas de la porte. Et c'est en soulevant la clenche, que je me suis aperçu qu'il avait neigé...

Enfin ! Le Docteur Bonin était arrivé ! Les enfants s'étaient levés précipitamment. Sans un mot, celui-ci s'était rendu au chevet de la malade, qu'il avait aperçue, couchée au plus près de la cheminée. Par prudence néanmoins, j'avais pris soin de respecter une « zone de danger ».

A ce moment-là, je l'ai regardée. Et elle m'est apparue encore plus blanche qu'avant. Elle avait - et je me suis naturellement abstenu d'en faire la remarque...- elle avait un teint quasi cadavérique.

Alors, le médecin a pris son pouls. A dodeliné de la tête. A ouvert sa mallette. A sorti son stéthoscope. L'a auscultée...

Les deux petits, appréhendant le diagnostique, s'étaient réfugiés derrière nous. Les aînés. Nous faisant tacitement comprendre qu'ils se plaçaient sous notre protection. Mais, contre le mal, nous ne pouvions pas faire grand 'chose.

Aussi, retenions-nous notre souffle. Dans l'attente de ce que le médecin allait dire. Et il faut bien avouer que nous n'étions guère rassurés. Car nous savions qu'il allait falloir un miracle. Un vrai et grand miracle !

Le médecin, renseigné au préalable par mon frère, confirma nos craintes.

Dans un silence pesant, et presque irréel, j'entendis des mots ouatés. Des mots qui étaient en parfaite harmonie avec la neige qui tombait : « Pneumonie », « choc émotionnel », « hospitalisation »... Oui. C'est bien cela qu'il avait déclaré : « Hospitalisation »... Un mot qui venait de pousser, comme cela. Comme un champignon. Au beau milieu de son diagnostique. Et qui faisait très peur.

Soudain pris d'un doute, et en voyant nos visages défaits, il reprit son stéthoscope et l'ausculta une nouvelle fois. Craignant d'avoir prononcé une incongruité.

Après une moue dubitative, le temps pour lui de peser le pour et le contre, il se reprit :
« Etant donné le régime auquel elle a été soumise, ce ne sera pas gagné de la faire admettre à l'hôpital. Les Boches vont nous mettre des bâtons dans les roues. En outre, elle n'est guère transportable. Surtout avec ce temps-là. Finalement, le mieux serait peut-être de la garder là. Bien au chaud...Du moins pour l'instant. »

Le Docteur Bonin, avait mesuré ses mots. Il les avait nuancés. Pesant le pour et le contre. Pour le bien de la malade. Et aussi pour ne pas nous affoler davantage. Puis, il avait concédé : « C'est un rude coup pour elle. Mais elle s'en sortira. C'est une femme solide. Rompue aux travaux des champs. Une vraie femme de paysan. Pour laquelle il faut à présent du repos. Beaucoup de repos. Et de la chaleur. Beaucoup de chaleur.

Quant à sa fièvre, mettez-lui des glaçons sur le front. Des glaçons, dans un gant de toilette.

-Des glaçons ? m'étais-je récrié. Après un seau d'eau glacée !? Je ne comprends plus. Vous venez de dire qu'il lui fallait de la chaleur !

-La glace est préconisée pour calmer les accès de fièvre. Surtout quand ils sont violents.

-Le remède sera pire que le mal ? avais-je alors insisté.

-Il faut essayer. Mais sur le front.»

Puis, pendant que Jérôme rassurait les petits, il m'avait pris à part pour me confier :
« La pneumonie, ce n'est pas rien. Mais perdre la tête, c'est encore pire.

-Parce que, vous croyez.... »

Et je n'étais pas allé au bout de ma phrase.

« Il faudrait que Maurice revienne, avait-t-il encore murmuré, en baissant la voix, pour ne pas être entendu des enfants.

-Si on pouvait déjà savoir où il est !

-Si j'apprends quelque chose à son sujet...Promis ! Je ne manquerai pas de vous en faire part. »

Ensuite, il s'était assis sur la seule chaise encore intacte que nous possédions. Le temps pour lui de rédiger son ordonnance.

Une fois qu'il en eut terminé, il avait proposé à mon frère :

« Tu veux bien retourner en ville avec moi ? Ton vélo est déjà sur ma galerie, ce serait dommage de le descendre... ? Par contre, pour le retour j'espère qu'on te laissera passer!

-Il faudra bien, » avait répondu Jérôme avec détermination.

Et se tournant vers moi, le docteur avait précisé :

« Il y a un barrage à la sortie de Balmont. Sur le pont. Les gens font la queue. C'est pour cela qu'on a mis autant de temps. Paraît-il qu'ils recherchent un terroriste. Moi, j'appellerais plutôt cela un *résistant*. Nous ne parlons pas la même langue. Comment voulez-vous qu'on se comprenne ? »

Mais, étant donnée la gravité de la situation, sa plaisanterie tomba à plat.

« En voyant Jérôme, dans votre voiture, les Boches ne vous ont pas interrogés ? » avais-je alors questionné.

Il m'avait expliqué, qu'étant donnée sa qualité de médecin, les sentinelles ne leur avaient pas posé de questions... Il valait mieux. S'ils avaient appris qu'il s'agissait du jeune commis de la ferme des Coulons, lequel avait été absent durant leur visite, ils n'auraient sans doute pas manqué de lui demander où étaient passées les armes.

D'ailleurs, à ce sujet, j'étais curieux de savoir comment Maurice et Muguette avaient pu justifier notre absence... Les Fridolins n'étaient pas sans ignorer que les Martin avaient, chez eux, deux enfants de l'Assistance ?

« Tu viens, Jérôme ? avait ensuite demandé le Docteur Bonin.

-Je vous suis ».

Et ils étaient partis. Tous les deux. Après que le docteur m'ait promis de revenir en soirée...

Il était dix heures et demie. Et il neigeait de plus en plus...

Tout cela était resté gravé dans ma mémoire...

Alors, j'ai remis du bois dans la cheminée. Et les petits ont rejoint leur mère.

Ils avaient été très fiers, parce que le médecin, les avait félicités pour l'avoir réchauffée. « Vous l'avez sauvée, » leur avait-il dit. Aussi Rose a-t-elle accepté de s'allonger, près de la malade, en dépit de la peur que celle-ci lui inspirait.

Et, dans le silence épais, qui ne se produit que lorsqu'il neige, je m'endormis. Avec les petits... Si « *dormir* » peut encore signifier quelque chose, tant la pauvre femme toussait.

En vérité, il serait plus juste de dire que nous nous étions assoupis. Entre deux crises. Tellement nous n'en pouvions plus.

Sinon, dans les moments de démente de la malheureuse femme, je me relevais en titubant pour renouveler sa « poche de glace », afin de soigner sa fièvre récurrente. Ou alors, durant ses quintes de toux, je lui faisais prendre, tant bien que mal, des tisanes ou des boissons chaudes à base de lait. Aussitôt après, elle retombait dans une profonde somnolence... jusqu'à la prochaine attaque, qui nous remplissait d'effroi.

Puis, une fois le calme revenu, nous refermions les yeux à la recherche d'un sommeil, par la force des choses, interrompu.

C'est au moment où je m'y attendais le moins que j'ai entendu le timbre si caractéristique de la sonnette de la bicyclette de Maurice. Laquelle avait pris la fâcheuse habitude de cliqueter inopinément à chaque accident de terrain.

Je sus alors que Jérôme était de retour. Avant même qu'il n'ait franchi le seuil de la porte.

« J'ai fait aussi vite que j'ai pu, » avait-il dit en se débarrassant de la poudreuse qu'il avait sur lui. Il en était recouvert de la tête aux pieds. A tel point qu'on aurait dit qu'il était de retour de Sibérie.

« Comment as-tu passé le barrage ?

-Ils l'ont retiré. Par contre, dehors, c'est une véritable tempête. Et la neige n'a pas été déblayée sur le chemin. J'ai fait une partie du trajet à pied. Mon vélo ne voulait plus rouler. »

Nous avons profité d'une nouvelle quinte de toux pour administrer à la malade, les médicaments que mon pauvre frère avait eu tant de mal à rapporter. Pour les potions, nous y sommes parvenus non sans peine. Mais pour lui faire avaler les cachets, nous avons dû les réduire en poudre.

Enfin, il devait être à peu près midi lorsque nous avons préparé le repas. Il est vrai que, depuis la nuit dernière, à part du lait bouilli, les enfants et nous, nous n'avions rien pris de consistant. C'est à ce moment seulement que nous nous sommes sentis très faibles. Mais, comme nous avons eu tellement de choses à faire, nous n'avions pas pensé à nous alimenter plus tôt.

Quelques œufs et quelques champignons séchés suffirent pour préparer une bonne omelette. Puis, quelques pommes de terre, un reste de fromage que les Boches avaient oublié d'emporter et un grand bol de lait permirent à chacun de retrouver les forces qui lui manquaient. En outre, comme Jérôme avait eu la bonne idée de rapporter du pain de la boulangerie de Balmont et malgré notre dénuement, nous sûmes apprécier ce repas à sa juste valeur.

C'est l'instant qu'avait choisi mon frère pour me faire part de la grave situation dans laquelle nous nous trouvions. D'après lui, nous n'étions pas à l'abri d'une nouvelle visite des Fritz !

« Avec la fumée qui sort de la cheminée, m'avait-il alors confié, notre présence est visible à des kilomètres à la ronde. »

Et cette fumée m'en rappela une autre. Celle qui embruma la cour, quand nos bourreaux brûlèrent le mobilier.

« On pensera que c'est Muguette qui a rallumé son feu ? ai-je tenté de le rassurer.

-Ce ne sera pas facile à faire avaler aux Boches. Surtout dans l'état qu'ils l'ont laissée... Ils vont penser que nous sommes revenus.

-Ca peut être des voisins, qui se sont émus en découvrant Muguette et ses enfants. Comme elle avait besoin de soins, ils ont fait du feu, ai-je encore essayé de lui faire admettre.

-Il faudrait un sacré concours de circonstance. Nous sommes loin de tout. Qui se risquerait à venir aujourd'hui, à la Ferme des Coulons ? En pleine tempête de neige ?

-Ce qui est difficile pour les voisins, le sera aussi pour les Boches.

-D'accord. Mais les Boches ont de bonnes raisons de venir. En plus ils ont des moyens pour déblayer la route que nos voisins n'ont pas. »

Machinalement, j'étais allé ouvrir la porte pour mieux me rendre compte.

La neige continuait toujours de tomber. Il y en avait bien une trentaine de centimètres. Je mesurai à quel point, il avait dû être difficile pour mon frère de regagner la ferme. Malgré tout, ce tapis qui apportait un peu de blancheur à la noirceur des choses – tiens, pendant que j'y pense, il faudra songer à enterrer nos chiens ! – me donnait un sentiment de sécurité.

Nous étions quelque part. Isolés. Loin du monde et de toutes ces « engeances, » qui nous tourmentaient tant. Un peu de répit, en quelque sorte. Après la tempête de la nuit dernière.

Aussi, ai-je ardemment souhaité que cette neige tienne le plus longtemps possible. Et pourquoi pas jusqu'à la fin de la guerre... ? Mais il ne fallait pas trop rêver. Et, frileusement, j'ai refermé la porte.

Il était pourtant une heure de l'après-midi. Or, malgré la clarté que renvoyait la neige et à cause des vitres que j'avais obturées, n'eût été l'électricité dans la cuisine, on n'y aurait vu ni ciel ni terre. La municipalité de Balmont, dont nous dépendions, avait été bien inspirée de nous l'installer. De nombreuses fermes, autour de nous en étaient encore dépourvues.

Il ne manquait que le téléphone. Il aurait pourtant été bien utile dans ces malheureuses circonstances. Mais on ne pouvait pas tout avoir.

Mon frère était revenu à la charge :

- « Rester ici. Ce n'est pas prudent.
- Que peut-on faire d'autre ?
- Déménager.
- Pour aller où ?
- Dans la soupente.
- Faire monter Muguet et les enfants sur le toit ? Tu n'y penses pas ?
- Au cas où ils seraient de retour... Mais s'ils ne reviennent pas, la question ne se posera pas... Puis, dans la paille, elle n'aurait pas froid.
- Ce n'est pas la peine d'y songer. Elle ne peut pas rester sans feu... Tant pis. C'est un risque à courir. Mais on reste.
- Sinon, nous pouvons nous cacher chez des voisins ?
- Chez qui ? Les plus proches sont à quatre kilomètres... Et on l'emmènerait comment ? Sur la charrette ? Avec le temps qu'il fait... ? Et si on arrive à passer. Déjà qu'à vélo, tu as eu du mal... ! Puis, avec la neige, les Boches n'auraient pas de mal à retrouver nos traces.
- La neige aura tôt fait de les recouvrir.
- Et le médecin qui nous a promis de venir ce soir ? Comment fera-t-il pour nous retrouver ?
- C'est pour ça que je suis d'avis de nous installer dans la soupente.
- S'il parvient à gagner la ferme. Avec la tempête ! »

Je tentai de raisonner Jérôme. Lequel avait fini par céder.

« Après tout. Tu fais comme tu veux, » avait-il conclu.

Il n'avait jamais autant parlé.

« Nous aviserons quand il n'y aura plus de neige, » ai-je alors décidé.

Puis, afin de veiller sur la malade et d'empêcher le feu de s'éteindre, nous avons institué des tours de garde. De quatre heures en quatre heures.

Et, pour ménager mon frère, eu égard à ses allers et retours sur Balmont, j'avais choisi de débiter. Malheureusement, lorsqu'il m'a remplacé, il s'était bel et bien endormi à son poste ! Oubliant de me réveiller...

Aussi, à notre insu, avons-nous dormi jusqu'au lendemain. Et il était seize heures, en effet, quand le maire et le médecin arrivèrent à la ferme.

La tempête était tombée.

« Comment va la malade ? » s'enquit le Docteur Bonin. En accrochant son manteau sur une poignée de fenêtre, puisque rare était le mobilier qui avait échappé à la rage destructrice de l'Occupant.

« Pas plus mal, lui a-t-on répondu. On ne l'a pas entendue. Mais, comme on a dormi comme des souches...

-Ca se voit, fait remarquer Bernard Messager, notre Maire. Vos vaches, elles font un boucan des cinq cents diables et vous n'avez rien entendu ! Il va falloir penser à les traire.

- Excusez-moi, coupe le Docteur Bonin, en ouvrant sa mallette, pour en extraire son stéthoscope. Hier j'ai été appelé sur un accouchement. Et quand j'ai voulu venir, en soirée, je n'ai pas pu passer. Il a fallu que Bernard envoie ses employés municipaux ce matin, pour faire sauter les congères. »

Puis, il se rend au chevet de la malade.

« Aujourd'hui, elle a l'air plus calme... Alors, Muguette, comment ça va ? » lui demande-t-il, en lui prenant le pouls.

Seule une quinte de toux lui répond.

« Non seulement vous avez fait l'impasse sur la traite, nous reproche-t-il. Mais vous ne lui avez pas donné ses médicaments. Ce n'est pas bien. »

Pendant qu'il est en train de l'ausculter, le Maire prend la mesure de la gravité des événements qui se sont déroulés l'autre nuit.

« C'est tout ce qu'il vous reste ? questionne-t-il, perplexe, en effectuant un regard circulaire autour de la pièce.

-Ils ont tout brûlé, répliqué-je.

-J'ai vu le tas dehors. Malgré la neige, c'est assez impressionnant... Vous comptez rester ici ? »

Les arguments de Jérôme me reviennent en mémoire.

« Où voulez-vous qu'on aille ? Pour l'instant, Muguette n'est pas transportable. On verra par la suite.

-Finalement, vous n'avez guère le choix, admet mon interlocuteur. En plus, avec une ferme, vous êtes tenus. Ce n'est pas comme avec une maison. Avec les bêtes, on ne peut pas mettre la clef sous la porte et s'en aller.

-Avez-vous de nouvelles de Maurice ? » demandé-je avec empressement.

A voix basse et profitant de ce que les enfants se sont glissés dehors pour jouer timidement dans la neige, Bernard Messenger nous fait part de ses inquiétudes. Après avoir subi un interrogatoire en règle de la part de la Gestapo, en présence du sinistre Emile Busard, le célèbre homme-au-chapeau-vert, que nous avons vu à l'œuvre, l'autre nuit, Maurice a été transféré à la prison de la rue Victor Charpot, à Varèges, où sévit un autre personnage -ô combien redoutable !- et dont nous allons bientôt entendre parler, Georges Vachellerie, surnommé le « bourreau de la rue Charpot ». Un ancien criminel appelé par les Boches aux plus hautes fonctions et qui gravite dans les nébuleuses de la haute administration pénitentiaire de la région.

Toutefois, il avoue qu'il n'en sait pas davantage. C'est alors que je lui parle d'un homme, aux cheveux gris, coiffés en brosse, tout de beige vêtu, portant gants noirs et arborant une petite moustache. Il est maigre et il pilote une traction avant noire. Puis, j'ajoute : « Il est gaucher ».

« Je ne vois pas de qui tu veux parler, s'étonne le Maire.

-Vous ne connaissez personne qui correspondrait à ce signalement ? lui demandé-je.

-Personne. Pourtant j'en connais du monde. Que ce soit à la Gestapo ou à la Feldgendarmarie. Côté police française, je ne vois pas non plus.

-Il s'agit d'un civil. Un français.

-Je comprends bien. Mais, je suis désolé. Ça ne me dit rien.

-Pourtant il était bien là, l'autre nuit, à la ferme. Derrière l'étable.

-Derrière l'étable !?

-C'est lui qui dirigeait les opérations. Il se cachait.

-Ecoute, concède-t-il, je n'en connais qu'un qui lui ressemblerait un tant soit peu. Ce serait Albert Fauconnier. Le patron de la scierie. Mais je le vois mal, en pleine nuit. A la ferme des Coulons. En plus, c'est un homme au-dessus de tous soupçons.»

Enfin, il concède : « Lui aussi, il est gaucher. »

Puis, connaissant l'humanisme de Bernard Messenger, et sa profonde antipathie pour les Boches, je lui demande ce qu'on pourrait faire pour sortir Maurice de là.

« Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

-Au moins prévenir Marquaire. Ce qui est arrivé, c'est tout de même de sa faute !

-Je sais. Avec le Docteur Bonin on est au courant.

-Comment vous le savez ?

- Maurice nous en avait parlé.

-Décidément, c'est devenu un secret de Polichinelle.

-Pourquoi dis-tu ça ?

-Parce qu'il y en a un qui a parlé. Ce n'est pas possible autrement.

-Pas nous en tout cas ! s'exclame le Docteur Bonin, venu se joindre à la conversation.

-Alors qui ?

-Qui ? »

En quelques mots, je leur fais part des conclusions auxquelles nous étions arrivées avec Jérôme :

« Si les Fridolins ont appris qu'il y avait des armes à la ferme, c'est parce que quelqu'un les a renseignés. Si ce n'est ni du côté des Martin et de leurs commis, ni du côté du Maire et du Docteur, qu'il faut chercher, le traître ne peut être qu'un résistant. Et un résistant de fraîche date.

-Qu'est-ce qu'il te fait dire ça ?

-Parce qu'il ignorait que huit jours avant qu'on cache les armes, deux parachutistes anglais sont venus se réfugier à la ferme. Or, apparemment, les Boches n'en avaient pas entendu parler. Puisqu'ils ne nous ont parlé que des armes.

-Bon sang ! Ce n'est pas bête votre raisonnement.

-Il faudrait donc chercher quelqu'un qui aurait rejoint les troupes de Marquaire, il y a quinze jours, trois semaines, voire un mois, tout au plus.

-Et quelqu'un qui vous aurait vu les enterrer ?

-Pas obligatoirement. Il peut très bien en avoir entendu parler avant.

-Par qui ?

-Par un membre de la Résistance... Pourquoi pas ?

-Il faut prévenir Marquaire au plus tôt, concluent nos deux visiteurs. Lui-même risque gros.

-Oui, confirme le Docteur. Cela complique même une éventuelle tentative des FFI pour libérer Maurice.

-Et ces armes-là, ajouté-je, j'aimerais bien qu'on les enlève au plus vite !

-Ce n'est peut-être plus le moment, conclut Bernard Messenger. »

Nous étions effectivement en grand danger. C'est ce que Jérôme m'avait confié dès son retour de Balmont. Et pas seulement à cause de la cheminée !

Notre sort dépendait entièrement de Maurice. Allait-il parler ? Il lui faudra une sacrée dose de courage pour ne pas céder à ces sauvages ! Même si je savais qu'il n'en manquait pas. Lui qui avait autrefois connu la vie des tranchées. Mais, tiendra-t-il ? Les traitements auxquels sont soumis les prisonniers pour les faire avouer, sont paraît-il, au-dessus de ce qu'un homme peut supporter !

A ce moment-là, notre esprit ne peut s'empêcher de s'envoler du côté de la rue Charpot. Et nous ne pouvons éviter de verser une larme.

« Courage ! dit le Docteur Bonin. Pour votre malade, ça suit son cours. Je suis un peu plus optimiste. La fièvre a sensiblement baissé. Et ses quintes de toux sont un peu moins fréquentes. Par contre, je dois reconnaître que je crains toujours pour sa santé mentale. La commotion qu'elle a subie a été très forte. Et c'est ce qui va être le plus long à guérir. Puis, il ajoute en regardant le plafond d'un air songeur : « Si elle s'en sort... »

« Vous parle-t-elle encore de Maurice ? demande-t-il encore.

-Plus du tout.

-C'est ce que je craignais. Et c'est inquiétant. Très inquiétant, répète-t-il. Elle est dans un état de grand abattement moral. C'est un mur. Et je me demande si elle a encore envie de vivre... Enfin, attendons de voir comment tout cela va évoluer. »

Puis, pour nous détourner de la terrible réalité, il revient à des préoccupations plus matérielles :

« A votre place, je ne tarderais pas avec vos bêtes. Ecoutez le boucan qu'elles font !

-On va aller les traire. Dès que vous serez partis. »

Ensuite, Bernard Messenger nous demande ce dont nous aurions besoin, dans l'immédiat.

« De la nourriture... ? » propose-t-il.

Mais à la ferme, nous ne manquerons de rien. Comme quoi, notre vie à la campagne, même si elle présente des inconvénients, a néanmoins beaucoup d'avantages.

Il ne reste que la question du pain ! Mais, avec Jérôme, nous allons nous y employer, dès demain... Il nous suffira de moudre un peu de blé. Pour la suite, préparer la pâte, la pétrir, la laisser reposer, la cuire, ne devraient pas constituer un problème majeur. Nous avons tellement vu Muguette effectuer cette opération, que nous devrions être capables de nous en sortir.

Restent le mobilier, les vêtements, les couvertures et les objets les plus usuels de la vie quotidienne, comme la vaisselle, par exemple. Car nous n'avons plus rien.

« J'avais bien noté », réplique le Maire, avec un pâle sourire.

Enfin, après nous avoir promis une nouvelle visite pour demain matin, le Docteur Bonin et lui s'engouffrent dans leur Rosengart. Et ils nous quittent dans un concert de beuglements, qui nous rappellent à nos devoirs.

CHAPITRE 4

LA MANNE INATTENDUE

Le Maire est revenu. En personne. Et en tracteur. Avec deux employés municipaux. Et une remorque pleine de meubles, de vaisselle, de casseroles, d'assiettes, de fauteuils, de lits, de sommiers, de matelas, de draps, d'édredons, d'oreillers et de couvertures... Bref, avec une grande partie du nécessaire vital- celui que les Boches nous ont détruit.

« On n'est pourtant pas Noël, m'exclamé-je à l'adresse des visiteurs, tandis que Rose et Camille, émerveillés, battent des mains.

-Vous remercieriez les Balmontais, s'écrie joyeusement Bernard Messenger en garant son tracteur devant la porte. »

Et l'engin de caler de manière intempestive, après un dernier bond en avant. Tout en émettant un nuage de fumée de satisfaction, par l'intermédiaire de sa cheminée d'échappement... Ce qui faillit faire perdre l'équilibre aux deux occupants attachés aux ridelles. Provoquant du même coup un éclat de rire général.

« On a fait du porte à porte. Tout le monde voulait donner. On a même été obligé d'en refuser, fait-il encore en sautant de sa machine.

C'est alors que Jérôme pose une question qui surprend tout le monde :

« Albert Fauconnier aussi a donné ? interroge-t-il.

-Le carillon. C'est de lui, » répond Bernard Messenger, en désignant une superbe horloge murale en chêne rustique, de forme rectangulaire, aux vitres biseautées et au cadran argenté.

« Et elle sonne tous les quarts d'heure ! » précise-t-il fier de lui.

A peine a-t-il terminé de vanter la pendule de « Monsieur Albert » qu'il nous est donné d'assister à une scène à laquelle nous ne nous attendions pas.

Pris d'une colère froide, mon frère s'avance en direction de la remorque. Soulève la pendule à bout de bras... Et la jette brutalement sur le sol. De toute sa hauteur...

Sous la violence du choc, la cage en bois vole en éclat. Le verre se brise. Le balancier à lentille se tord. Et le cadran a pris la forme ronde d'une tuile de faïtière...

En même temps, et on ne se l'expliquera pas, nous entendons nettement, la sonnerie du carillon de Westminster. Reconnaissable entre mille, pour l'avoir déjà entendue sur les antennes -ô combien coupables pour l'Occupant - de Radio Londres.

Non content du résultat, Jérôme se met en devoir de piétiner l'épave, comme s'il s'agissait d'un vulgaire paillason - Ce qui a le don de couper court à cette agréable sonnerie - Et d'éparpiller les micros pièces de ce qu'il est bien convenu d'appeler un joyau, au milieu des cailloux du chemin. Au grand dam de nos bienfaiteurs.

De saisissement, les deux employés se demandent s'ils doivent partir ou rester. Et leur regard est suffisamment éloquent pour nous permettre de lire dans leurs pensées...

Enfin quoi ! se demandent-ils. Se donner tant de peine et n'avoir pour toute récompense que celle d'être traités comme des chiens !? Par un petit morveux, en plus !? Quelle ingratitude !

« Dommage, fait Bernard Messenger en plaisantant, pour détendre l'atmosphère. Un carillon allié ne méritait pas pareil traitement ! Mais ne nous trompons pas d'adversaires ! »

Puis, plus bas, pour ne pas être entendu de ses deux aides, il ajoute, à l'adresse de mon frère : « Il ne faut pas juger sans preuve. Monsieur Fauconnier est hors de tout soupçon. Je m'en porte garant. »

« Ce n'est rien, lance-t-il ensuite à ses deux employés, tout interdits. Je vous expliquerai. On est arrivé. Tout le monde descend ! »

Honteux, Jérôme quitte les lieux d'un pas décidé, pour se réfugier dans la grange. Suivi de près par les enfants, qui tentent vainement de le raisonner.

Ainsi donc, et cette fois le doute n'est pas permis, le tout nouveau Directeur de la scierie a une emprise certaine sur notre maire. Ce qui est bien ennuyeux. Dorénavant, il va falloir se montrer plus mesuré dans nos propos, à son égard.

Secrètement, et lorsque les circonstances me le permettront, je me promets d'aller faire un tour du côté de son entreprise, afin de voir si, entre le conducteur de la traction et lui, s'il s'agit ou non de la même personne.

Par contre, l'honorabilité de notre Maire n'est pas à mettre en doute. A la ferme des Coulons, nous connaissons bien Bernard Messenger, pour ses prises de position antinazies. Et pour la cache d'armes, je ne me fais aucun souci. Ce n'est pas lui qui en parlera à son « *bon ami* » Fauconnier. Quant à nous dénoncer, loin de là ma pensée.

Mais je ne puis m'empêcher de me demander comment, un homme comme lui, peut se faire manipuler de la sorte ? C'est inconcevable. A moins que l'on se fasse des idées.

Enfin, d'ici peu, je vais en avoir le cœur net.

Rose et Camille ont réussi à faire revenir mon frère. Ce dernier, après s'être fendu d'un bref « Excusez-moi ! », nous aide à décharger le matériel de la remorque et à installer le mobilier à l'intérieur.

Mais auparavant, nous avons levé Muguette et nous l'avons fait asseoir, dans l'un des tout nouveaux fauteuils, qui nous a été si généreusement offert.

Cette dernière d'ailleurs n'a pas bronché, quand les deux employés l'ont saluée. Pourtant, elle les connaît bien. Ce sont des enfants du pays. Des enfants qu'elle a vu grandir... Non. Rien. Pas même une lueur dans le regard. Pas même un petit mot gentil. Et elle n'a pas manifesté non plus le désir de nous proposer son aide... que bien évidemment, nous aurions refusée, eu égard à son état. Elle ne s'intéresse à rien. Elle est étrangère à tout.

« Pauvre femme, » dit le premier employé, profondément touché.

Mais, ce n'est plus la Muguette d'autrefois. Celle qui labourait un champ entier avec le cheval de son mari. Celle qui sciait du bois. Ou qui abattait des arbres à la hache. Et qui travaillait comme un homme !

« Repose-toi ! » lui disait son mari. Mais elle qui ne pouvait pas tenir en place, repartait de plus belle à la besogne, après l'avoir gratifié d'un sourire. Allant à la rivière laver son linge. Ou étendant ses draps sur le vert tapis des prés. Pour filer, l'instant d'après aux cuisines.

Et il fallait la voir à l'époque des moissons ! Quand les saisonniers venaient nous prêter main forte ! Des tablées d'une trentaine de personnes ne lui faisaient pas peur. Il faut dire qu'elle savait recevoir. Non seulement elle était bonne cuisinière, mais elle avait toujours un petit mot aimable pour chacun, un petit mot qui avait le don de galvaniser les troupes.

Mais à présent, Muguette a « le regard flottant ». De celles qui ne voient plus rien, n'entendent plus rien, ne sentent plus rien. De celles qui se laissent irrémédiablement glisser vers le néant. Lentement. Inéluctablement.

Elle semble privée de tous ses sens... C'est cela. Depuis la terrible nuit, elle est insensible. Menant une vie quasi végétative.

Elle tousse beaucoup moins. C'est vrai. Mais elle est très faible. Bien que ce mot soit inapproprié. Je dirais plutôt qu'elle est atteinte de langueurs. Ce qui met au désespoir le Docteur Bonin, qui vient la voir tous les soirs... Et, après l'avoir examinée, il s'en retourne, à chaque fois, en laissant tomber les deux bras, dans un geste d'impuissance.

Geste qui nous fait comprendre que la guérison ne sera pas pour demain.

« Pauvre femme, répète le second employé. Elle fait pitié. »

A ce moment-là et je ne sais pas pourquoi, mais l'image de la pitié inspirée par Muguette associée à celle du carillon offert si charitablement par Fauconnier, m'apparaissent tout à coup, d'un machiavélisme pervers et redoutable. Et si ce dernier s'était dit : « J'offre une pendule aux Martin ! Elle leur servira à compter les heures qui les séparent du Grand Voyage ? »

J'y vois là plus qu'un avertissement. L'aveu déguisé d'une sentence programmée. Comme si nous allions tous y passer... ! En plus, offrir le carillon - ô combien abhorré - de Westminster ! Sa présence à la ferme des Coulons ne sera pas facile à expliquer. Au cas où reviendraient des Boches... qui pourront toujours demander au Maire, il est vrai, comment nous nous le sommes procurés.

De toute façon, ceux-ci ne vont pas tarder à rappliquer. Je le sens. C'est quand même bizarre qu'ils ne l'aient pas encore fait. Qu'est-ce qu'ils attendent ?

Encore faut-il que ce soit bien de l'homme-à-la-traction qu'il s'agisse ? De celui qui s'était caché, l'autre nuit, derrière l'étable... Et dans la voiture duquel s'entassaient les chandeliers volés, par Emile Busard. Le bien nommé.

Puis cette horloge ? D'où vient-elle ? Ne serait-elle pas le résultat de quelque pillage... ? Et pourquoi pas ?

Tout se tient.

Ressaisis-toi, Gabriel ! Tu ne vas pas tout de même pas suspecter tout le monde... !

D'où me viennent ces pensées aussi saugrenues ? Est-ce que malgré moi, je ne serais pas en train de subir l'influence de Jérôme ? Je suis peut-être frappé, moi aussi, de la maladie de la persécution ? On le serait à moins, eu égard aux terribles traitements que les Boches nous ont fait subir lors de cette nuit de cauchemar.

Mais non. Réflexion faite, ce n'est pas possible. Je me fais des idées. Bernard Messager a une telle confiance dans le Directeur de la scierie ! Et comme il l'a bien dit à mon frère : « Il ne faut pas juger sans preuve. »

Pourtant, de toute la journée, l'image louche de Fauconnier me revient, comme un leitmotiv.

Soudain, je suis tiré de mes réflexions par les cris des petits, qui refusent obstinément qu'on monte leur lit dans leur chambre respective.

« On veut dormir avec vous. Dans la cuisine ! » clament-ils, les larmes aux yeux. Contrariant le travail des deux employés, qui se demandent quelle mouche les a piqués.

Je comprends que les enfants ne sont pas encore prêts à dormir seuls. Les événements sont encore trop frais. Il leur faudra un long apprentissage. Puis, les murs de leurs petites pièces portent encore les stigmates laissés par les barbares. Avec souillures, papier peint arraché, suspensions brisées et portes à moitié dégonnées.

Comme nous n'allons pas regagner la soupenette, rapport à leur mère qu'on tient à garder dans la cuisine, près d'une cheminée qu'il faut alimenter au beau milieu de la nuit, je leur propose de nous installer tous les quatre dans la pièce attenante.

Certes, comme ils ne manquent pas de le souligner, nous avons déjà tous dormi dans la cuisine. Mais, comme je le leur rappelle :

« Cette fois, nous avons des meubles. On sera trop serré. Nous serons beaucoup mieux à côté.

-Et Maman ! proteste Rose. Elle va avoir peur, elle, toute seule ! »

C'est sûr que dans l'état où elle est, elle ne risque plus d'avoir peur. Surtout après avoir subi l'innommable. Pauvre Rose ! Je ne peux tout de même pas le lui dire. Je préfère vanter les qualités de la petite pièce sur laquelle j'ai jeté mon dévolu.

« L'endroit est assez spacieux pour y loger un lit d'adultes et deux lits d'enfants. Je dormirai avec Jérôme et vous serez à côté de nous. »

Rassurés, ils battent des mains de contentement. D'autant plus que l'espace nous rappelle de si beaux souvenirs. Puisque celui-ci servait d'*entrepôt* à conserves et à confitures. Lesquels étaient rangées dans de vastes placards.

Dès qu'on en ouvrait les portes, c'était une véritable symphonie d'étiquettes multicolores collées sur des centaines de pots, méticuleusement rangés sur les étagères. Et à chaque variété, sa couleur.

Les mirabelles en jaune d'un côté. Les quetsches en violet de l'autre. Puis venaient les cerises et les fraises dans leur habit rouge et leurs étiquettes du même coloris.

Plus loin, il y avait les gelées : pomme, poire, groseille, coing...

Ainsi la perspective des étiquettes étaient-elles déjà un régal pour les yeux avant que de l'être pour les papilles.

Puis, il y avait le miel aussi. Ah, ce miel ! que nous prenions avec une cuillère en bois lorsque celui-ci était encore liquide. Et quand à sa surface se formait un léger nappage blanc... ! C'est dans cet état qu'il est le meilleur.

Nous le déposions alors sur de larges tranches de pain beurré. Que nous mangions à l'envi. Et Muguet elle-même, prétendait que l'alliance du beurre et du miel remplaçait avantageusement un bon beefsteak.

Nos ruchers- une dizaine en tout - sont à deux pas de la ferme. Protégés vers l'arrière, par une haie de cognassiers.

Mon frère et moi, nous allions toujours aider Maurice, quand le miel était mûr. Avant la fin de l'été. Nous revêtions alors des vêtements protecteurs et un chapeau de paille bordé d'un voile noir, qui nous faisaient ressembler à des épouvantails. Après avoir enfumé les « mouches », comme on les appelait, nous retirions les cadres, chassant les dernières habitantes à l'aide d'une brosse, avant de les abriter dans une hausse vide, pour éviter l'arrivée des pillardes...

Enfin, nous retournions précipitamment à la ferme. Où nous attendait l'extracteur. Qui trônait dans une grange.

Avec un grand couteau, nous désoperculions les cadres. Que nous plongeions immédiatement dans l'appareil. Lequel laissait couler le précieux liquide ambré, dans un grand seau, par l'intermédiaire d'un petit robinet doré. A mesure que nous tournions la manivelle.

De temps à autre, nous ne pouvions résister au plaisir de goûter ce que nous appelions le « gâteau de miel ». Lequel est tout bonnement du « miel operculé. »

Enfin, il y a les bocaux de haricots, de choux, d'asperge, de tomate... Les fameux bocaux « *Le Parfait* », que Muguet stérilisait, en les plongeant dans une grande bassine en fonte, noyée dans un four de brique réfractaire.

Ainsi, saison oblige, cette réserve constituait-elle pour nous, ce que nous appelions communément « *notre verger d'hiver* » ou encore « *notre jardin d'hiver* ». Selon le pot qu'on allait quérir. Car chacun d'entre eux était le raccourci en miniature d'un arbre, d'une plante, d'un arbuste ou même d'une ruche.

Et combien de fois n'avons-nous pas sursauté lorsqu'un élastique claquait sur le papier paraffiné d'un pot à confiture ! Avant que de rire de notre propre peur !

Ce sont effectivement des souvenirs comme ceux-là, des souvenirs de sucre et de parfum, qui nous réconcilient avec la grisaille du présent.

Mais à présent, il n'y a plus rien dans les placards. Toutes ces douceurs sont parties dans les panses - ô combien profondes et jamais rassasiées !- de l'Armée d'Occupation.

Profitant de ce que Bernard Messenger m'aide à monter le lit de Camille, celui-ci me donne des nouvelles peu rassurantes de Maurice et d'Hervé Marquaire.

« De source sûre, m'informe-t-il, ton patron est dans un triste état. Mais il tient toujours. Tant qu'il ne crache pas le morceau, vous serez sauvés. Mais, dis-toi bien que, pour l'instant, vous êtes en sursis.

-Ils ne parlent toujours pas de le libérer ?

-Il n'y a pas trente-six solutions. Dans le meilleur des cas, ils le libèrent faute de preuves. Ou bien ils l'envoient dans un camp. Et j'ai entendu dire bien des horreurs sur ces camps. A moins que... » Et à cet endroit-là, il baisse la voix... « Georges Vachellerie n'est pas tendre avec les prisonniers de la rue Charpot... » Et, alors que j'attends la suite, il ne termine pas sa phrase – ce qui me laisse augurer du pire.

Je balaie très vite de mon esprit, cette malheureuse éventualité.

« De toute façon, poursuit-il, l'accueil des réfractaires au STO et celui des paras anglais, c'est terminé pour vous. Quant à faire de votre ferme, une nouvelle cache d'armes, il ne faut plus y compter non plus. Je me demande même comment les FFI vont faire pour déterrer celles qui sont enterrées devant l'étable.

Maurice est grillé. Tout comme Marquaire. Lequel est parti se mettre au frais.

-Où est-il ?

-Je l'ignore. En tout cas, il n'est plus là... Depuis que je lui ai fait part de tes réflexions.

-Ce n'est plus lui ? Le Chef des FFI ?

-Plus pour notre secteur... Le réseau est trop infecté. Et on ne connaît toujours pas celui qui vous a dénoncés. Il est vrai qu'il est un peu tôt pour le confondre. L'enquête vient à peine de débiter. Par contre, j'ai appris que le maquis vient juste de déménager. Mais, tant qu'ils n'auront pas fait taire l'indicateur, ce déménagement ne sert pas à grand' chose. Enfin, cela leur permet peut-être de gagner du temps ? Quitte à le déplacer encore une fois ? »

Et il m'explique qu'un nouveau Chef vient d'être envoyé pour remplacer Marquaire. Un lieutenant. Un nommé Louis Prouvost.

« Mais ce n'est pas son vrai nom, précise-t-il. C'est comme Hervé Marquaire.

-Parce que Marquaire ne s'appelle pas Marquaire ? m'écrié-je étonné.

-Bien sûr que non ! C'est le nom qu'ils ont pris pour entrer dans la clandestinité. »

Décidément, depuis l'Occupation, je commence à perdre une grande partie de mes certitudes - Les uns et les autres, menant des existences parallèles, sous des identités toutes différentes...

Finalement, on ne sait plus qui est qui. Et qui fait quoi. Aussi s'agit-il de ne pas se tromper, quand on s'adresse à quelqu'un.

C'est comme pour les valeurs. Celles-ci sont inversées, puisque ce qui était « *bien* » hier est devenu « *mal* » aujourd'hui, et vice-versa.

Aussi, je viens de comprendre qu'en cette époque troublée, il devient difficile de garder une ligne de conduite, qui se rapproche de la ligne droite. Où sont donc passées nos consciences ? Et nos intimes convictions ? Il y a de quoi s'y perdre !

Le premier à nous avoir trompés, c'est Philippe Pétain, le sauveur de Verdun. Devenu à la guerre suivante, la honte de la France.

J'entends encore Maurice et Muguette faire assaut de superlatifs, lorsqu'il y a peu, ils évoquaient encore le vieux Maréchal et son sens de l'honneur. Lequel devait nous sauver une seconde fois !

Quelle désillusion pour eux ! Après l'entrevue de Montoire ! Où il suffit d'une bonne poignée de mains, pour ouvrir à deux battants les portes du collaborationnisme.

« Que veux-tu, résume Bernard Messenger, la Libération déterminera qui est dans le bon camp et qui est dans le mauvais. »

Parce que notre Maire est persuadé qu'un jour ou l'autre, le « Nouveau Régime », comme il appelle, celui de Vichy, va forcément tomber. Selon le postulat qu'aucune dictature ne peut s'inscrire dans la durée.

Le tout étant de savoir combien de temps il allait durer.

« C'est la raison pour laquelle, poursuit-il, exalté, il appartient à nous, Français, de précipiter sa chute. Aussi, retrouverons-nous notre liberté perdue. Et du même coup, beaucoup de vies humaines pourront être ainsi épargnées. A ce moment-là, tous nos prisonniers, qui sont entassés dans les geôles allemandes, comme Maurice, pourront rentrer dans leur foyer. »

Puis, voyant Jérôme pénétrer dans la pièce, ce dernier s'enflamme de plus belle. Selon lui, explique-t-il, travailler contre les Allemands, c'est travailler à la Libération de notre patron. Même si, comme je prends un malin plaisir à le souligner, notre travail est une goutte d'eau dans l'océan. Par rapport à la « *Kolossale* » machine de guerre allemande.

« Et alors, s'insurge-t-il. C'est cette petite goutte de plus qui donne à la vague la force d'abattre la falaise. Sans elle, elle en aurait été incapable.

Songez que ce sont ces petites gouttes d'eau qui font les vagues, lesquelles font les mers, lesquelles font les océans, lesquelles font... » Et là, faute de pouvoir aller plus loin dans la spirale de la métaphore, ce dernier est contraint de laisser sa phrase en suspens.

Ce qui ne l'empêche pas néanmoins de développer plus avant son éloge du patriotisme : « C'est pourquoi, Garçons, il faut vous retrousser les manches. Le pays a besoin de vous. L'Allemagne est un colosse. Mais c'est un colosse au pied d'argile. Elle est vulnérable. Nous avons nos alliés. Puis, nous avons nos colonies. Non, garçons ! Nous n'avons pas encore utilisé toutes nos forces. Vous allez voir quand celles-ci vont conjuguer leurs efforts.

Croyez-moi, l'heure française va bientôt sonner. Enfin, nous pourrons vivre, dans une France conquérante, dans une France libérée, dans une France épurée de tous ces parasites, qui nous conduisent vers le néant. Puis, ensemble, concrètement, sereinement mais avec détermination, nous reprendrons alors notre marche en avant. »

Bernard Messenger vient de parler avec la fougue qu'on lui connaît. On dirait un discours du Général de Gaulle. Notre nouvelle référence. En lieu et place de l'ancienne. Notre vieux Maréchal, qui vient fraîchement de tomber de son piédestal.

Mais n'allez pas imaginer que notre Maire soit homme à tenir de tels propos avec n'importe qui ! Non. Il connaît la maison et l'esprit de sacrifice de ses propriétaires. Et s'il s'est exprimé ainsi, c'est parce qu'il a profité de l'absence des deux employés municipaux, montés au premier, afin d'y installer une armoire et un lit – en cas de besoin - pour dire ce qu'il avait sur le cœur.

Cela lui a rappelé, l'espace d'un instant, les belles soirées passées auprès de son ami Maurice, pour commenter les contestables décisions d'un Laval et d'un Pétain.

Enfin, une fois le mobilier livré et installé, puis deux verres de goutte plus tard, nos trois visiteurs nous quittent, après un dernier caprice de leur tracteur, qui hésite à repartir... Alors que, dans la cour, git l'épave du carillon de Fauconnier, que personne n'a osé ramasser... Ainsi, et paradoxalement, l'heure anglaise, offerte par un pro allemand avait-elle été réduite au silence, par la faute d'un jeune Français.

Mais Bernard Messenger lui-même, n'ayant pas voulu remettre le coup de sang de Jérôme sur le tapis – coup de sang qui avait tant choqué nos trois visiteurs- se garde de tout commentaire sur le sujet.

CHAPITRE 5

A LA SCIERIE AVEC NONO

Il est huit heures lorsque j'arrive au pied du plateau de Sèvres. Lequel ferme à l'ouest, la ville de Balmont-sur-Girond.

A présent il me faut appuyer sur les pédales. Et la pente est raide qui mène, à droite, au petit chemin de terre surplombant la scierie. De cet endroit, et avec un peu de chance, je pourrai sans doute apercevoir le Directeur. Tel est, du moins, le projet que j'ai imaginé.

Cette sente est peu fréquentée, si ce n'est par Charles Porat, le charretier chargé d'évacuer chaque soir, les copeaux et autres résidus générés quotidiennement par l'entreprise et qu'il lui faut évacuer, sous peine d'embouteillage. Car, en effet, ce chemin qui se termine en cul-de-sac, débouche sur une ancienne carrière. Et c'est ici précisément, que Charles y déverse ses déchets et qu'il les met à brûler. Ce qui interpelle le visiteur de passage sur la Nationale, lequel se pose souvent des questions sur l'origine de ces foyers, qui embrasent, la nuit, le ciel de la petite ville.

Il fait à peine jour. L'aube en est encore à ses premiers balbutiements. Et il n'y a pas un souffle de vent. Sur l'accotement, dans les champs, sur les prés alentours, les frimas ont repeint le paysage en blanc. La route elle-même est verglacée.

Encore un virage ou deux... Ca y est. Je reconnais l'amorce de la sente. Mon vélo tremble de tous ses membres en roulant sur le sol tourmenté, en raison des nombreuses fondrières creusées au fil du temps par notre charretier. Comme le sol est gelé, les trépidations de ma bicyclette me donnent des fourmis dans les mains. L'haleine me sort de la bouche et l'air me pince l'intérieur du nez.

Je dois me montrer vigilant et quelque peu acrobate, car les empreintes de roues que je suis obligé de suivre malgré moi, sont profondes. Et, comme celles-ci se recourent puis se séparent sans crier gare, il me faut fréquemment donner de violents coups de reins, afin de soulever la roue avant de ma machine, pour lui permettre de sauter d'une lèvre à l'autre, sans mettre pied à terre.

En bas, j'aperçois la scierie qui s'étend sur plusieurs hectares, le long de la rivière Girond. Car, autrefois, les premières scies étaient mues par la force hydraulique des moulins. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, avec l'avènement de l'électricité. Le progrès est en marche. Et il n'y a que la liberté qui régresse, depuis l'arrivée des barbares d'Outre-Rhin.

En raison du manque de clarté, la cour est allumée. Mais, il n'y en a plus pour longtemps, car, en face de moi, derrière la barre rocheuse, je devine l'orbe solaire qui est en voie de s'imposer.

A main droite, sur le rebord du fossé, j'avise un bouquet d'épines. Lequel semble avoir été planté là, à mon intention, pour me permettre de profiter de la vue panoramique, tout en restant à l'abri des regards d'en bas.

Je ne sais pas ce qui m'a pris ce matin. Il faut bien admettre que ma démarche semble un peu folle. Mais cette idée me trottait dans la tête depuis si longtemps, qu'il me fallait en avoir le cœur net. Le Directeur de la scierie est-il ou n'est-il pas l'ordure qui se cachait derrière l'étable, la fameuse nuit du sac de la ferme ? Cet être abject que nous avons aperçu, Jérôme et moi, alors que nous étions sur le toit ? Autrement dit l'infâme individu qui a dirigé dans l'ombre, l'assaut de la ferme ? Et qui est en même temps le supérieur du si tristement célèbre Emile Busard, dit l'homme au chapeau vert ? Bien connu pour ces actions répressives d'une violence inouïe.

A la scierie, si, de l'apprenti à l'ouvrier en passant par le contremaître, je connais tout le monde, il en est un qu'il ne m'a jamais été donné de croiser : c'est Albert Fauconnier, le patron, qui vient tout juste d'arriver à Balmont. D'où vient-il ? Est-il marié ? A-t-il de la famille ? Que faisait-il auparavant ? Avec quel argent s'était-il rendu propriétaire des lieux ? Enfin, qu'est devenu l'ancien Directeur... ? A-t-il été chassé ? Ou est-il parti de son plein gré ?

Autant de questions qui me sont encore sans réponses.

Il est vrai, que jusque là, je ne m'étais guère intéressé à la vie de mes concitoyens. Il y avait tant à faire à la ferme ! Mais à présent, j'ai bien envie de rattraper mon retard.

Malgré tout, il y a une personne qui aurait pu me répondre. C'est Bernard Messenger, le Maire. Or, celui-ci s'est immédiatement fermé, dès que je lui ai fait part des doutes sur l'honorabilité d'Albert Fauconnier. Pourtant, si, comme je le suppose, je reconnais en lui le bourreau de la ferme des Coulons, nul doute que ma première visite sera pour le Maire. Il n'y coupe pas.

Quoi qu'il en soit, et si tel est le cas, je sens que Jérôme et moi, nous allons avoir à faire à forte partie. Car l'homme doit bénéficier d'appuis importants. Ne serait-ce que pour avoir obtenu la Direction de la scierie.

Ainsi, à peine ai-je terminé de soigner les bêtes, que cette idée m'a pris, ce matin. Comme un véritable coup de fusil... Je voulais savoir. Et tout de suite.

Pour Muguettes. Pour Maurice. Pour nos chiens, lâchement assassinés. Il ne fallait pas que ces crimes puissent rester impunis !

J'ai fourni un prétexte confus à Jérôme pour m'absenter. En le priant de bien veiller sur Muguet. Mais comme je ne sais pas mentir, j'ai tout de suite compris qu'il n'était pas dupe. Malgré tout, celui-ci n'a rien objecté. Sans doute trop content de savoir, également.

Nul doute qu'il aurait préféré faire le voyage à ma place. Mais connaissant son impulsivité, je nous évitais pas mal d'ennuis en le devançant.

Alors, j'ai enfourché la bicyclette de Maurice, et, je suis parti aux aurores, en prenant quelque liberté avec le couvre-feu, pour piquer sur le plateau de Sèvres, en prenant des chemins connus de moi seul. Afin d'éviter les mauvaises rencontres. Car, la prudence me conseille de me faire oublier de l'Occupant et de ses acolytes, lesquels ne se sont sans doute pas avoués vaincus, au sujet de l'existence de cette cache d'armes – Cache qu'ils n'ont toujours pas découverte. Mais, jusqu'à quand ?

Pour l'instant, du côté de Maurice, il n'y a rien de nouveau. Si le Maire avait appris quelque chose à son sujet, il n'aurait sans doute pas manqué de nous en faire part. Toutefois, malgré les mauvais traitements auxquels le patron n'a certainement pas manqué d'être soumis, celui-ci n'a toujours pas parlé. C'est ce que nous en avons déduit, puisque, dans le cas contraire, nous aurions eu une nouvelle visite à la ferme –visite tout aussi désagréable que la première...

Malgré tout, je me doute que celle-ci s'annonce comme imminente.

Cette fois, le jour vient de se lever tout à fait. De mon poste d'observation, j'ai une vue imprenable sur l'entreprise.

A main gauche, je reconnais les bâtiments de tôle qui abritent les bancs de sciage. Lesquels commencent à produire leur effet miroir, en raison des premiers rayons du soleil qui jouent sur les toits. C'est à l'intérieur que les billes de bois sont débitées avec des lames adaptées en fonction de la dureté des essences. Qu'il s'agisse de chêne, de merisier ou de résineux, à chacun son ruban. Sauf, bien entendu, si la scie circulaire est requise. Et encore ! J'en ai connues des scies qui avaient des diamètres plus ou moins impressionnants doublés d'une résistance à toute épreuve, selon le « matériau » traité.

A l'extérieur, dans l'espace réservé au parc à grumes s'entasse le bois brut. C'est à cet endroit qu'est entreposé le stock de l'entreprise. Deux opérateurs sont justement en train de « purger » les sujets bruts, de leurs imperfections : feu, insectes, fentes, pourriture ou autres préjudices subis lorsqu'ils étaient sur pied et qu'ils faisaient alors la gloire de « leur » forêt. Et, malgré toute l'attention de ces ouvriers, le scieur, tout à l'heure, devra tenir compte des imperfections des billons, de manière à réduire les pertes au maximum. Ce qui est tout un art.

Dans le parc à sciages, où planches, poutres, chevrons, liteaux, lambourdes et autres voliges sont minutieusement rangés entre deux tré sillons, afin de faciliter le séchage, s'affaire une demi-douzaine de manœuvres, chaudement vêtus de canadiennes et de chandails à cols roulés et coiffés de bonnets, de bérets ou même de passe-montagne. Certains, qui, faute de gants, souffrent déjà de l'onglée, soufflent dans leurs mains, pour les réchauffer.

C'est qu'il ne faut pas s'endormir. Un camion vient juste d'arriver, qui attend son chargement. Son chauffeur vient de gicler de sa cabine, un formulaire de papier entre les dents et les bras chargés de colis, avant de se diriger à grandes enjambées vers la Direction.

Entre parenthèses, je donnerais cher pour savoir ce que contiennent ces cartons et ses paquets dont certains sont enroulés sommairement dans du papier journal. Marché noir ? Pourquoi pas... ? Pourtant, au su et au vu de tous... ? La démarche me semble particulièrement osée. Mais nous vivons tellement à contresens de la norme, qu'il ne faut s'étonner de rien !

A moins qu'il ne s'agisse de pièces détachées, en vue de réparer quelque banc de scie récalcitrant... ? Cela m'intrigue.

Au fur et à mesure que passe le temps, s'intensifie la noria des poids-lourds. En voici encore un qui vient de stopper. Chose infiniment curieuse, parce que répétitive, son chauffeur, comme le précédent, descend en quatrième vitesse de sa cabine, des paquets plein les mains. Pour s'engouffrer dans les bureaux. Le froid est vif, mais de là à courir comme des dératés ! Surtout chargés comme des mulets... ! Ce singulier manège a de quoi intriguer.

Cela fait un bon quart d'heure que je suis à mon poste et il me tarde de voir le Patron sortir. Je commence en effet, à perdre patience... Et s'il restait toute la journée enfermé dans son bureau ? J'aurais fait le voyage pour rien !

Puis, dans ma volonté de ne pas être vu, j'en suis à me demander si j'ai fait le bon choix en « m'installant » aussi loin de l'usine. Mais comment faire ? Il m'aurait fallu un prétexte quelconque pour m'approcher du Directeur. Et quand bien même j'en aurais eu un, inmanquablement, Fauconnier aurait cherché à savoir qui j'étais. Et inévitablement, il m'aurait posé des questions fâcheuses sur mes patrons. Et leur éventuelle implication dans la Résistance.

Du haut de mon observatoire, j'entends le vrombissement continu des machines et le crissement aigu de la scie mordant le bois. Et avec le froid, l'air est coupant qui aiguise les sons.

« Haut les mains ! »

Je sens mon sang qui se fige. Un long frisson me laboure le dos. Mes tempes sont prises comme à l'intérieur d'un étou. Et, malgré la température polaire, une brusque « poussée » de sueur froide m'inonde le front.

« Retourne-toi... ! Lentement, j'ai dit !

-Crétin ! »

C'est Nono – de son vrai nom Louis Monolite, l'innocent du village. Un pauvre hère qui vit en solitaire, de l'autre côté du plateau, dans une cabane faite de bric et de broc. Sans eau. Sans électricité.

On l'a toujours appelé « Nono », car, en raison d'une malformation de la mâchoire et d'un bec de lièvre très prononcé, lorsqu'on lui demandait son nom, quand il était petit, il répondait toujours : « Nono-ite ! Nono-ite ! » Depuis Nono a grandi. Mais le nom lui est resté.

« Imbécile ! répété-je.

-Je t'ai fait peur. Hein ? Dis que je t'ai fait peur ? fait-il en pouffant de rire.

-Ah oui, alors ! Tu peux te vanter de m'avoir flanqué une belle frousse... ! Mais, qu'est-ce que tu fiches dehors ? De si bon matin ?

-De si bon matin ? Il est neuf heures ! »

Nono a un sens inné des choses de la nature en général et de l'heure en particulier. Pourtant, il n'a pas de montres. Mais, hiver comme été, et à deux minutes près, il est capable de vous renseigner.

« J'ai voulu aller à la carrière. Pour voir s'il n'y avait pas du bois à glaner.

-C'est le soir, qu'il faut venir. Juste après le passage de la charrette de Charles. Parce qu'avec le bois qui flambe toute la nuit, le matin, tu n'as plus rien.

-Je le sais bien, me répond-il. Mais hier, j'étais occupé. »

J'imagine qu'elles pouvaient bien être ses « occupations » d'hier soir - ce dernier souffrant d'une irrépressible assuétude à l'alcool, qu'il décline sous toutes ses formes : bière, vin, goutte. Goutte, vin, bière. Vin, goutte, bière. Et après, on recommence... Bref, le cercle infernal !

Il a dû passer la soirée, vautre sur son grabat. A cuver son vin. De toute façon, dès qu'il ouvrait la bouche, son haleine, fortement alcoolisée, vous obligeait à prendre, entre lui et vous, une « distance de confort. » Tant son alcoolémie était gênante à respirer.

D'aucuns prétendent même qu'il était à ce point imbibé qu'il en serait contagieux. Or, être pompette, sans avoir bu une seule goutte, eût été un comble pour des interlocuteurs à jeun !

Malgré ce léger travers, qui ne faisait de tort à personne, excepté à lui, Nono était bon garçon. Toujours aimable et d'un bon service. Ce dont, pas mal de ses concitoyens abusaient. Combien de fois l'a-t-on vu travailler pour rien, au profit d'employeurs qui profitaient, sans vergogne, de son statut de crétin !

Mais, celui-ci n'était pas dupe. Et il savait qui l'exploitait. Et qui le respectait... C'est-à-dire pas grand monde. Tant les gens ont le mépris des faibles. Aussi, quand Nono s'en venait frapper aux portes pour réclamer son dû, n'était-il pas rare qu'il reçoive des injures en guise de salaire. Ou bien on lui disait aussi : « Tu peux aller dans le jardin, prendre une poignée de haricots ou deux ou trois tomates. » Et comme la plupart du temps, il dépannait hors-saison, il n'avait rien du tout.

Ce qui ne l'empêchait pas, quelques jours plus tard, de retourner auprès de ceux qui l'avaient dupé et qui l'appelaient pour une urgence.

Ce qui n'émouvait guère notre ami, lequel déclarait avec une philosophie qu'on ne trouverait pas chez une personne de bon sens :

« Ce n'est pas grave. Ce sont des petites gens qui ont oublié que nous sommes peu de chose sur la terre ! » C'était du Nono dans le texte !

Il venait souvent à la ferme des Coulons, au moment des moissons. Et, si on ne lui confiait pas la clef de la cave, il abattait du travail comme quatre. Maurice et Muguette, auraient pu vous le dire, eux qui n'avaient qu'à se louer de ses services.

On le disait « innocent ». Ce qui, comme je l'ai souligné, arrangeait bien tout le monde. Certes, il n'avait jamais su lire. Mais il était difficile à cerner. Car on avait du mal à distinguer en lui qu'elle était la part de l'ivresse et quelle était la part de ses facultés rationnelles.

En réalité, quand il était à jeun, ce qui n'était pas courant, il était doté d'un humour à toute épreuve. Et d'un sens inné de la répartie. Pratiquant avec bonheur l'autodérision. Sans doute pour le dédouaner de sa triste condition. Condition dont il s'accommodait d'ailleurs très bien. Car à partir du moment où il avait sa bouteille, il se considérait comme le plus heureux des hommes. A chacun ses chimères. S'il y en a qui croient en Dieu. Lui, croyait en sa bouteille. L'important étant de croire en quelque chose. Or la bouteille, pour l'ivrogne, est beaucoup plus tangible que les vaines promesses d'un hypothétique paradis dont le curé du village, chargeait son prône, chaque dimanche matin, à la grand' messe, à l'issue de sermons enflammés sur la bonté de l'ange et la perfidie du démon. A chacun sa foi ! A chacun sa soif ! Il y en a tant qui n'ont pas de religion ! Lui, il avait la sienne et elle le transportait dans un univers paradisiaque, dont les bigotes s'étaient bêtement auto exclues pour cause d'abstinence.

« Défends-toi ! » lui recommandait sa grand-mère, autrefois, quand il était petit-laquelle l'avait élevé comme elle avait pu, après la mort de ses parents. « Défends-toi ! » lui répétait-elle, quand il revenait de l'école, poursuivi par la meute imbécile des garnements – jeteurs de - pierres. Mais, comment voulez-vous vous défendre, quand vous n'avez jamais appris à vous battre ? Nono en était bien incapable, lui qui n'aurait même pas fait de mal à une mouche !

Et si j'ajoute que la nature, si peu généreuse avec lui, l'avait dotée d'une jambe plus courte que l'autre, ce qui lui donnait une démarche chaloupée, qui, pour une fois, ne devait rien à la bouteille, vous aurez le portrait exact de notre ami Nono. L'innocent du village. Celui-là même qui avait gardé une âme d'enfant et un cœur d'ange... dans un corps d'adulte mal bâti. Comme quoi les âmes et les cœurs ont parfois de curieux endroits pour se nicher ! Sans doute était-ce à titre de compensatoire?

« Tu ne m'as pas répondu. Qu'est-ce que tu fais dehors ? A cette heure-ci ? -Chut ! » me fait-il, un doigt sur les lèvres.

Et, à mes yeux ébahis, il sort de derrière sa veste, comme par magie, un superbe capucin.

« Tu le veux ? » me demande-t-il, sans autre forme de procès.

Que répondre à une question pareille ? Une question si spontanée qu'on ne peut douter qu'elle ne vienne pas tout droit du cœur... ?

L'offre est alléchante. Surtout en cette période de restrictions. D'autant plus qu'après le passage des Boches, il ne nous reste plus beaucoup d'habitants dans nos clapiers ?

Mais je sais que Nono n'est pas riche. Tout comme nous d'ailleurs. A présent.

« J'ai appris que vous êtes dans le malheur, » ajoute-t-il avec beaucoup de compassion. Et quand il parle, on aperçoit ses deux dents de devant, en raison de son infirmité prononcée. Ce qui ne me gêne pas. L'ayant toujours connu ainsi.

« Quand le Maire a fait sa collecte, il n'est pas venu me voir. Je ne sais pas pourquoi. On dirait que je ne fais pas partie de Balmont ! Mais il n'est pas trop tard pour bien faire. Chacun doit donner en fonction de ses moyens. Moi, j'ai un lièvre, je t'en fais cadeau. »

Et pour mieux me tenter, il agite la bestiole sous mon nez.

« Non, merci, répliqué-je en m'efforçant de ne pas le blesser. A la ferme, il nous reste encore quelques lapins.

-Tant pis, conclut-il, un peu dépité. Je vais le donner à Monsieur Fauconnier. Parce que lui, il est comme toi. Il est gentil. »

Une telle comparaison n'est guère à mon avantage. Mais elle vient d'un si bon sentiment que je ne m'en offusque pas. D'autant plus que Nono n'a pas, comme moi, passé une nuit sur le toit. Aussi ne peut-il pas savoir.

Mais, en même temps, ce royal cadeau, que mon interlocuteur veut offrir au patron de la scierie, n'est pas sans me rappeler les paquets et autres colis apportés par les chauffeurs...

« Justement, fais-je. J'aimerais bien le rencontrer, ton Fauconnier.

-Tu cherches à te faire embaucher ? Er tu n'oses pas ? C'est pour ça que tu te caches, conclut-il sommairement.

- Je veux simplement le voir, sans être vu.

-Je comprends. »

Je me doute bien qu'il n'a rien compris. Mais, ce qui est pratique avec lui, c'est qu'il n'est pas curieux. Et qu'on n'a pas besoin de se justifier. Tout en effet lui paraissant normal. Même les comportements les plus baroques.

« Viens avec moi, décide-t-il. Pendant que je lui remettrai mon capucin, toi, tu iras t'abriter derrière une pile de bois. Comme ça, tu pourras le voir.

-Je ne veux surtout pas que tu lui parles de moi.

-Pour qui tu me prends ? » s'insurge-t-il, vexé.

Après avoir récupéré ma bicyclette, nous descendons tous les deux le chemin qui conduit à la scierie. Cette fois, un franc soleil inonde la vallée. Malgré tout, l'air est toujours aussi acide. Ce qui n'empêche pas mon compagnon de siffler des airs à la mode.

Usant de son statut d'idiot, il ne se prive pas d'interpréter des chansons subversives, dont le fameux « *On ira pendre notre linge sur la ligne Siegfried* », au nez et à la barbe d'un occupant qui en rit avec lui. N'est-il pas bredin ?

« Tu n'as pas autre chose à fredonner ? » lui demandé-je.

-Si. J'en ai encore d'autres, tient-il à préciser. *C'est la lutte finale ! Groupons-nous et demain, l'Internationaaaaale sera le genre humain...* claironne-t-il encore à la cantonade.

-Si tu continues, je m'en vais ! protesté-je.

- Tu ne vas tout de même pas m'empêcher de chanter ? Manquerait plus que ça !»

Avec moi poussant mon vélo et lui, chantant des chansons tendancieuses, nous devons avoir fière allure tous les deux. D'autant plus que son lièvre, maintenu par les oreilles, bat gaiement la godille, au rythme de la marche, conférant ainsi à la bestiole un semblant de vie. Heureusement qu'il n'y a personne dans les parages ! Les ouvriers étant sans doute occupés derrière les hangars. Ce qui est heureux !

Enfin, sans doute fatigué, pour s'être trop donné, mon compagnon d'un jour finit-il par se taire, une fois le portail d'entrée franchi.

« Planque-toi là, m'ordonne-t-il, en désignant un tas de planches.

Puis, sans me prêter plus d'attention, il poursuit sa route, en direction des bureaux. Trois petits coups frappés à une vitre – mon Nono prenant un malin plaisir à faire évoluer la bête, comme s'il s'agissait d'une marionnette, pour amuser une galerie, qui pouffe de rire, à l'intérieur. Puis, des paroles échangées. Un temps d'attente plus ou moins long. Enfin, une fenêtre qui s'ouvre. Et un visage de femme qui se penche. C'est Mélanie Vendreux, la secrétaire.

« Où qu'il est le patron ?

-Il est occupé.

-Dis-lui que Nono le demande. Et que ça urge. »

A peine les exigences de mon compagnon formulées que la porte finit par s'ouvrir. D'abord timidement... D'où je suis, je ne vois pas très bien... Puis, plus franchement. Comme si Nono avait deviné mes pensées, il attire son interlocuteur au dehors. Ce dernier se sentant obligé de descendre les marches... Une silhouette maigre... une petite moustache... des cheveux gris, coiffés en brosse... une cigarette au coin du bec... une main gauche qui s'empare du lièvre ! Aucun doute... C'EST LUI !!!

CHAPITRE 6

NOUVELLE VISITE

« On a une visite ! m'avertit Jérôme, alors que nous sommes tous deux en train de sortir le fumier de l'étable. A pleines brouettes.

En effet, une traction avant noire, avec deux drapeaux à croix gammées sur les ailes, vient de se ranger avec placidité, devant la maison d'habitation. Ce qui nous change de l'autre nuit. Où les véhicules s'étaient rués à l'assaut de la ferme. Comme des pirates à l'abordage... ! Ce qui n'est pas le cas cet après-midi. Ses occupants voulant sans doute montrer qu'ils arrivent avec des intentions plus pacifiques. Mais, nous ne sommes pas dupes. Nous ne sommes pas sans ignorer le motif exact de cette visite.

Le chauffeur est allemand. Mais le passager ne l'est pas... Comme un fait exprès, les forces d'Occupation nous ont envoyé le personnage le plus retors qui soit... Emile Busard, l'homme- au -chapeau- vert !!!

Inéluctablement, je pressens que nous allons au devant de nouveaux ennuis.

Pourtant, et de prime abord, celui-ci adopte une attitude affable. Laquelle est en totale contradiction avec le comportement abominable qu'il a manifesté l'autre nuit. Mais, mon frère et moi, nous savons à qui nous en tenir. Aussi nous tenons-nous sur nos gardes.

« Jeunes gens, bonjour ! » fait-il en arrondissant une voix, habituellement sèche.

Malgré la bonne volonté manifestée par le monstre, nous ne désirons pas entretenir le dialogue.

« Ca fait longtemps que vous êtes revenu de Carouges ? »

Décidément, les services de renseignement de la Kommandantur, sont très performants... Mais cette fois encore, seul notre silence lui répond.

« Vos parents vont bien ? Ils ont dû être ravis de vous voir ? Vos visites sont plutôt rares. Et il a fallu que ce soit précisément la semaine dernière. »

Malgré l'apparente bonhommie, la menace est à peine voilée.

Ce qui ne nous empêche pas de poursuivre notre activité. Aussi, de l'étable au tas de fumier, notre interlocuteur doit-il suivre nos brouettées, afin de ne pas laisser pourrir une conversation qui est d'ailleurs à sens unique. Ce qui, en d'autres situations, pourrait sembler comique.

Contrarié par notre mutisme, celui-ci tient à mettre les choses au point :

« Je suis votre ami, glisse-t-il encore tout miel. Ma seule vocation consiste à assouplir les relations entre l'administration allemande et les habitants du pays.

-L'autre nuit aussi ? protesté-je. Vous étiez venu assouplir les relations entre l'armée allemande et les gens du pays ?

-Ce qui est arrivé à la famille Martin est un grand malheur. Effectivement. Mais, c'est la guerre... J'ai bien essayé de m'opposer à la fureur de mes collègues allemands. Mais, je n'ai rien pu faire. La Gestapo, puisque c'est elle qui est intervenue, ne transige pas avec la sécurité de ses soldats. Et il faut la comprendre. Combien d'entre eux sont devenus la cible de terroristes à la solde de la dangereuse conjuration judéo-maçonnique. Ce qui n'est pas le cas du couple Martin. Je l'admets. Et c'est ce que je leur ai dit. Mais, nous vivons une si triste époque que le traître parfois, se cache sous l'humble costume de l'homme de bien. Aussi n'est-il pas facile, pour nos amis allemands, de trier le bon grain de l'ivraie ! Et dans ce cas précis, il s'agit d'une regrettable méprise. Tout au plus. »

Comme nous sommes tous les trois à l'intérieur de l'étable, notre visiteur ne peut s'empêcher de s'appliquer un mouchoir sur le nez, tant l'odeur forte du fumier remué, semble l'incommoder. Ce qui n'est pas notre cas, en habitués que nous sommes. De toute façon, mon frère et moi préférons davantage l'arôme de la bouse et du crottin aux miasmes fétides des collabos !

« Vous n'êtes pas sans savoir que les époux Martin cachent des armes. Ici même. Dans la ferme, glisse-t-il, insidieusement. Où sont-elles ? »

Cette fois, plus question de finasser, nous sommes au cœur du sujet. J'essaie néanmoins de tirer notre épingle du jeu.

« Nos patrons ne nous racontent pas tout. Nous ne sommes que leurs commis.

-Des commis qu'ils considèrent comme leurs enfants.

-Jusqu'à un certain point.

-Ce n'est pas ce que mon petit doigt m'a dit.

-On vous a mal renseigné.

-En êtes-vous bien sûr ?

-Enfin... » tenté-je de le raisonner, ma fourche vide en suspens.

Et là, une irrépressible envie me vient de lui trouer la panse. Comme cela. Sans crier gare... Une vague pulsion en quelque sorte !

Aussi ai-je eu, devant mes yeux, l'espace d'un éclair, l'image réconfortante de notre tortionnaire, se tordant de douleur, à nos pieds, les mains sur sa poitrine, en sang... Instant ô combien réjouissant !

Le chapeau-vert, qui a peut-être deviné ma pensée – je l'ignore - a instinctivement fait un bond en arrière. Du coin de l'œil, j'aperçois Jérôme, qui rit sous cape. Lui-même a eu le même pressentiment.

« Enfin..., tenté-je d'argumenter après avoir fait un effort pour me raisonner... Enfin, réfléchissez ! Quel père de famille accepterait de mettre ses enfants dans la confiance... ?

Pour les mettre en danger ? Surtout pour un sujet aussi grave que la détention d'armes !

-Détention qui vous vaudrait à tous la peine de mort, » précise-t-il, avec une lueur redoutable dans les yeux.

Ce qui fait prendre à la conversation une tournure plus inquiétante.

Finalement, il est moins finaud qu'il en a l'air, car, si l'on suit son raisonnement, mieux vaut qu'il ne les découvre pas, ces armes. Leur présence risquera de nous coûter cher ! C'est ce que j'aimerais lui expliquer. Mais, bien évidemment, on ne peut pas tout dire à un ennemi. Et surtout pas à lui.

Plus loin, le chauffeur fait les cent pas autour de sa voiture. Quand il en a assez, il passe son temps à faire reluire les chromes en les lustrant avec ce qui me semble être, de loin, une peau de chamois. Visiblement, il a l'air de s'ennuyer.

« Sachez jeunes gens que si vous parlez, votre patron sera immédiatement relâché, propose le franco-boche.

-Voyez bien qu'il s'agit de notre patron et non de notre père adoptif, lui fais-je alors remarquer. Vous venez de le dire, vous-même !

-Ne jouez pas trop au petit soldat avec moi, » menace-t-il. Où sont les armes ?

Et Jérôme, qui jusque là n'a pas prononcé un mot, de négliger la mise en garde :
« Demandez-le donc à Monsieur Martin. C'est bien pour cette raison que vous l'avez arrêté ? Non !?

- Il ne veut rien savoir.

-Parce qu'il n'y a pas d'armes. Tout simplement, avancé-je.

- Pour qui me prenez-vous ?

- A moins qu'il ne soit plus en capacité de parler... ? suggère alors mon frère, au mépris de toute prudence. Vous nous promettez de le libérer, mais, à l'heure qu'il est, est-il encore en vie ?

-Ma parole d'officier qu'il n'est pas mort ! »

Lui ? Un officier ? C'est une surprise pour nous d'apprendre qu'un Français puisse avoir des galons d'officier. Surtout dans l'armée allemande ? Par contre, je ne serais pas surpris que notre bon Maréchal, dans un geste de sénilité puérile, lui ait décerné les aiguillettes d'argent, par lui-même instituées, afin de récompenser les salauds qui, comme lui, sont à la solde de l'ennemi !

Soudain, un cri d'effroi retentit... Et l'explication vient soudain de tourner court.

C'est Muguette, sur le pas de sa porte, qui vient de tomber nez à nez avec le chauffeur allemand. Et cette rencontre vient de susciter un véritable tohu-bohu.

Avec ses yeux hagards, ses cheveux en broussaille et ses gestes désordonnés... elle a tout d'une folle !

Sans nous concerter, nous avons compris. L'uniforme vert de gris du Boche lui rappelle l'horreur de l'autre nuit. Heureusement qu'elle n'a pas aperçu l'homme- au -chapeau-vert, son tortionnaire, qui lui avait jeté un seau d'eau glacé.

De saisissement, le Fritz s'est réfugié peureusement derrière la traction, pour tenter d'échapper à la pauvre femme, transformée pour l'heure, en furie. Laquelle le poursuit en le bourrant de coups de pieds et de coups de poings. Et en lui crachant dessus. Suivie des petits en pleurs, qui essaient vainement de la retenir. Lesquels ont compris le danger de la situation. Il n'est pas bon en effet de traiter nos vainqueurs de la sorte. Même lorsqu'on est frappé de démente !

Mais le teuton, pris par l'aspect inattendu et extravagant de l'évènement, ne sait pas comment y faire face. Lui-même pensant uniquement à se protéger.

« Scheisse dann! Die Alte Frau, sie ist vollständig verrückt! crie-t-il. Merde alors ! Elle est complètement cinglée, la vieille ! »

Le chapeau-vert vient de dégainer son arme...

« Dites-lui de se cacher, ordonné-je, à Busard. Voyez bien qu'elle a peur de votre chauffeur ! Dites-lui de se cacher !

-Où ? demande-t-il bêtement.

-Là ! Derrière l'étable ! »

Ce qui devrait sans doute lui rappeler la planque de Fauconnier. Mais, notre visiteur ignore tout de ce que mon frère et moi avons vu.

« Remonte dans la voiture ! lui crie-t-il ! Steige wieder in das Auto! Und komm hier ! Viens ici ! Et cache-toi derrière l'étable ! Verstecke dich hinter dem Stall!»

Ouf ! Sans doute impressionné par la folie furieuse de Muguette, aucun d'entre eux n'a osé tirer... Et, c'est à ce moment précis que tout se précipite ! Le chauffeur vient de se jeter littéralement dans l'auto. Qui ne démarre pas. Tant le Boche est pris de panique ! Le moteur calant à plusieurs reprises. Et chaque faux-départ vaut à la carrosserie de la traction, quelques bosses supplémentaires, de la part d'une Muguette, qui poursuit son œuvre dévastatrice ... !

Enfin, le moteur consent à partir - Le Fritz appuyant comme un forcené sur le champignon... Les roues patinent. Et voilà enfin le véhicule qui s'élance, en projetant une gerbe de poussière et de cailloux.

Et ce n'est qu'une fois à l'abri. Loin. Là-bas. Derrière l'étable. Que le Fritz mesure à quel point il l'a échappé belle !

Le chapeau -vert, mû par un réflexe que l'on ne s'explique pas – mais c'est aussi le réflexe habituel des grands courageux- vient de se jeter en arrière. A l'intérieur de la grange. Pour ne pas être vu de la malheureuse.

A-t-il été pris de remords ? Je ne le pense pas. Cet individu n'est pas homme à avoir des états d'âme...! Je crois plutôt qu'il a eu tout simplement peur que l'intervention impromptue de la malade ne vienne compromettre notre interrogatoire !

Toujours est-il qu'il vient de ranger son revolver dans son étui. Pendant que Jérôme et

moi, nous courons tous les deux au devant de la malheureuse femme. Quand soudain, celle-ci, mue par on ne sait quel réflexe venu du plus loin de sa conscience, se met à lancer un appel déchirant, qui nous cloue sur place :

« Maurice ! s'écrie-t-elle. Maurice... ! » Le nom de son mari, deux fois, distinctement prononcé !

Le voile vient de se déchirer. Nous venons de comprendre que Muguette vient de retrouver la raison. Muguette, qui aussitôt éclate en sanglots et qui serre ses enfants contre elle, à les étouffer - lesquels se contentant de répéter machinalement: « Maman ! Oh ! Ma petite Maman ! Ma petite Maman chérie ! »

Nous tombons dans les bras les uns des autres. Sans nous soucier de notre bourreau, qui attend à l'étable. En rongant son frein – les effusions familiales étant pour lui le cadet de ses soucis.

Avec d'infinies précautions, nous rentrons la pauvre femme à la maison. La réconfortons. L'asseyons dans son fauteuil. Au bord de la cheminée. Et la laissons pleurer tout ton saoul. Car c'est dans les larmes que s'évacue le mal.

« Il faut absolument qu'on y retourne, dis-je à l'adresse des enfants, au bout d'un moment. Je ne veux pas que les Boches entrent ici. »

Et tous deux, nous traversons la cour de ferme en sens inverse, pour retrouver notre tortionnaire.

« Joli travail ! lui lancé-je. Vous nous l'aviez bien arrangée !
-Ce n'est pas moi, répète-t-il. C'est la Gestapo. Voilà ce qui arrive quand on ne parle pas. Et tout ça, c'est la faute de son mari ! Il ne faut jamais se mêler de faire de la politique ! »

Puis, pour nous donner une contenance, nous reprenons notre tâche. A l'endroit où nous l'avions laissée. Déposant des fourchées entières sur les brouettes que nous allons vider sur le tas de fumier. Et toujours avec le Chapeau-vert sur les talons. Ce qui n'est pas sans nous rappeler à mon frère et à moi, l'abominable scène où il avait envoyé Maurice choir sur le tas. Et c'est alors que ce qui devait arriver arriva... Par la faute d'un Jérôme inconscient.

« Pour la dernière fois, où sont les armes ? » braille-t-il soudain, perdant patience.

Poussé à bout et mû par je ne sais quel réflexe inconsidéré, Jérôme vient de déposer sa brouette de fumier sur les bottes, ô combien immaculées, de notre sinistre visiteur.

La réplique est immédiate. D'un revers magistral de la main, Jérôme est rejeté, à son tour, sur le tas de fumier. Le nez en sang, l'œil tuméfié.

Puis, les événements se précipitent. Le salaud agrippe mon frère par le col. Dégaine son arme et, sans que je puisse faire un geste, la lui plante sur la tempe.

« A genoux ! Sale gosse ! A genoux ! Pourriture ! »

Sans faire montre d'une quelconque émotion, mon frère s'exécute.

« Essuie ! s'égosille-t-il encore.... Et toi, bouge pas ! » fait-il à mon adresse.

Un instant d'hésitation... Puis, Jérôme, posément, consciencieusement, méticuleusement, mais avec un brin provocation, essuie les bottes de son bourreau, d'un revers de manches.

« Mieux que ça ! » hurle celui-ci.

Cette fois, sans prêter plus d'attention au revolver pointé sur sa tempe, Jérôme retire son vieux chandail. Pour s'acquitter au mieux de sa tâche. Et il se met en devoir de frotter la tige des bottes à plusieurs reprises... Celles-ci n'ont jamais autant relui.

Pour toute récompense, ce dernier reçoit un coup de crosse magistral sur le crâne. Le tout ponctué par une dernière menace.

« Vous me paierez ça cher ! Tous les deux ! »

Et, pendant que mon frère, allongé par terre et le visage en sang, tient sa tête à deux mains, notre bourreau de regagner d'un pas nerveux, la traction stationnée derrière l'étable. Et de nous quitter. Hors de lui !

CHAPITRE 7

LE RETOUR DE MAURICE

A quelque chose, malheur est bon. Si on peut encore trouver quelque chose de positif dans une visite aussi fâcheuse. Mais, le retour d'Emile Busard, dit l'Homme au chapeau vert, à la Ferme des Coulons, s'il a valu la pose de plusieurs agrafes sur le crâne d'un Jérôme bien imprudent, a au moins provoqué la fin de l'amnésie de Muguette.

Celle-ci, en effet, alors que les pronostics du Docteur Bonin étaient on ne peut plus pessimistes, commence à retrouver des gestes oubliés. A notre plus grande satisfaction.

Ne serait-ce que celui de se lever ou de se vêtir ou encore de se coiffer. Autant de petites tâches quotidiennes que nous avons dû accomplir à sa place. Non seulement pour son confort personnel. Mais aussi pour tenter de lui conserver un brin d'humanité. Tant, depuis la terrible nuit, celle-ci menait une vie végétative.

Aussi sommes-nous soulagés de voir qu'elle a, à présent, le souci de s'entretenir. Et de collaborer, selon ses moyens de convalescente, à des occupations ménagères, telles que la cuisine ou la vaisselle. Ce qui nous permet de nous libérer, afin de vaquer à des travaux de réhabilitation de la ferme... Ferme que les Boches nous ont rendue. Mais dans quel état !

Quant à Rose et à Camille, tout à leur joie de « retrouver » leur mère, ils ne se font pas prier pour lui prêter la main. En dépit de leur jeune âge.

Ce retour vers la guérison est également confirmé par le souci que Muguette manifeste vis-à-vis des autres. En un mot, elle reprend goût à la vie. Même si l'absence de son mari, dont nous sommes quasiment sans nouvelles depuis une bonne dizaine de jours, la tourmente au plus haut point. Et le discours invariablement distillé par un Bernard Messenger impuissant et qui consiste à répéter comme une longue antienne « Maurice n'a toujours parlé. Mais est toujours interné », n'est pas fait pour la rassurer.

Malgré tout, que peut-il dire d'autre ? Et surtout, que peut-il faire ? Lui qui s'est vu déposé du jour au lendemain de ses fonctions, par l'armée d'occupation. Lui qui règne mais ne gouverne pas. Et qui doit se contenter d'être un intermédiaire privilégié entre occupant et occupé, chargé d'adoucir la dureté et l'austérité que le premier impose au second. Ce costume ne lui étant pas toujours facile à endosser.

Et on ne compte pas, à ce jour, le nombre de fois où il a déjà été tenté d'abdiquer. Ce qu'aucun de nous ne souhaite. Car, sans lui, notre situation aurait été encore beaucoup plus compromise. Sa position de Français et d'Elu, nous confortant en effet dans une légitimité illusoire, qui, nous rassure encore quelque part.

Quoiqu'il en soit, le fait de savoir Maurice en vie, constitue un prétexte suffisant pour donner à sa femme, des raisons d'espérer - En cette époque troublée, où faute de certitude, on se contente d'espérer. Même si, nous n'avons jamais évoqué devant elle, les terribles conditions de détention auxquels sont soumis les prisonniers de la Maison d'Arrêt de Varèges,

enfermés dans d'étroites cellules, dépourvues de chauffage et d'électricité.

Quant aux interrogatoires, Muguette est à cent lieues de se douter de la cruauté avec lesquels ils sont menés, par le bourreau Georges Vachellerie, surnommé à juste titre le « boucher de la rue Charpot » ! A côté de lui, Emile Busard faisant figure, d'enfant de chœur.

D'ailleurs, pourrait-elle imaginer pareils traitements de la part d'êtres en qui il ne reste même pas la plus infime parcelle d'humanité? Même si elle en a déjà eu un avant-goût, l'autre nuit ?

Mais ces gens-là ont élevé la torture à un degré de raffinement tel que la pire des bêtes aurait bien été incapable d'inventer. Et, on ne peut qu'être admiratif envers le courage d'un Maurice qui n'a toujours pas avoué. Surtout après une détention aussi longue, laquelle constitue encore pour nous, une énigme.

Et il n'est point de jours, point d'heures, sans que Muguette n'évoque son mari. Nous confiant même que s'il n'était pas rentré dans les huit jours qui suivent, elle allait se rendre elle-même, à la prison de Varèges, réclamer sa libération.

Afin de la faire patienter, nous l'encourageons à préparer des colis à l'intention de son cher détenu. Aussi, rouleau de pâtisserie et fouet à la main, s'est-elle lancée à corps perdue dans la cuisine. Cakes, tartes, quatre-quarts, pâtés et autres douceurs-maison sont acheminés par Jérôme chez un lointain cousin de la famille Martin, à Balmont, lequel travaille dans une fabrique de bonneterie de Varèges. C'est tout du moins ce que nous sommes dans l'obligation de lui faire croire.

Car, bien entendu, ces cadeaux ne sont jamais arrivés chez le cousin en question. Les gardes-chiourme de la rue Charpot auraient été bien trop contents de faire bombance avec les bonnes petites choses que Muguette s'est donnée tant de mal à concocter, pour son cher époux.

Et cette imposture obligée nous entraîne, Jérôme et moi, dans des débats de conscience, qui nous laissent un arrière goût d'amertume et de compassion.

Malgré tout, ces colis, préparés avec amour par Muguette à l'intention de son mari, ne sont pas perdus pour autant. Ils vont adoucir le sort de quelque famille nécessiteuse de Balmont et des environs, frappée de plein fouet par le régime de restriction imposée par l'occupant. Certains terminant même leur périple dans le garde-manger d'un Nono, qui n'a jamais été aussi pourvu, en cette période. Et, à ce sujet, faut-il encore louer le courage de mon frère, car notre infirme habite loin, là-bas, de l'autre côté du plateau. Et la côte est raide qui mène à sa bicoque !

Ainsi, comme je l'ai précisé, sommes-nous parfois honteux de notre supercherie. Surtout lorsqu'elle entend tintinnabuler la sonnette du vélo, qui signale le retour du commissionnaire. Muguette exigeant de sa part un compte-rendu détaillé :
« Alors ? s'écrie-t-elle, à chaque fois, alors que ce dernier est à peine débarrassé de sa canadienne.

-Le cousin m'a dit que Maurice te remercie pour ton pâté de lapin. Il paraît qu'avec ses compagnons de cellule, ils ont fait un festin de roi.

-Le pauvre ! murmurait-elle les larmes aux yeux. Le pauvre !

-Il paraît même que ses gardiens l'ont trouvé très bon.

-Il exagère, bougonne-t-elle. Qu'il partage avec les autres détenus, je veux bien. Mais pas avec les gardiens ! Enfin, concède-t-elle, si cela peut améliorer les conditions de sa détention ! Puis, mon Maurice, il a toujours eu le cœur sur la main ! »

Et la brave femme, satisfaite, de retourner à ses fourneaux, redoublant d'énergie pour gâter un destinataire qui n'en verra pas la couleur.

Mais, ce détournement nous a valu un jour, un regrettable quiproquo, qui nous a appris à redoubler de vigilance sur le contenu des colis.

« Elle est bien gentille la petite infirmière, nous dit un jour Nono.

-Quelle petite infirmière ?

-Celle de la Croix Rouge.

-L'infirmière de la Croix Rouge ?

-Oui. Celle qui m'a envoyé un colis. »

Nous nous sommes en effet rappelés que, pour lui expliquer l'origine des douceurs que Jérôme lui apportait, nous lui avons fait croire que celles-ci provenaient des surplus de la Croix Rouge. Comme il s'agissait de denrées périssables, il fallait s'en débarrasser au plus vite. Et c'est la raison pour laquelle Nono avait pu en bénéficier.

« Pourquoi tu dis ça ? lui avons-nous alors demandé.

-Parce quelle m'a envoyé une lettre... », nous a-t-il alors expliqué avec assurance.

Jérôme et moi, nous nous sommes regardés.

« Une lettre ? Où ça ?

-Dans le colis. Je peux même vous la lire. Je l'ai sur moi. »

Et nous avons eu bien pitié de lui quand il a sorti triomphalement, du fin fond de ses poches, un vieux portefeuille de moleskine noir, fermé par un élastique à confiture. Et à l'inférieur duquel était enfermé le précieux papier, tout froissé, à force d'avoir été plié, déplié, replié.....

« *Mon chéri,*

J'espère que tu ne souffres pas trop. Et que tout le monde est bien gentil avec toi. Il fait très froid. Mais il faut bien que l'hiver se fasse. Ne te fais pas de soucis pour moi. Je vais beaucoup mieux.

A très bientôt. Je t'embrasse très fort.

Je t'aime. »

-« *Je t'aime* », avait-il répété les yeux vagues. Vous vous rendez compte ? Elle m'a écrit « *Je t'aime* ».

Il était si heureux que nous n'avons jamais osé le détromper. Il est vrai que l'absence de signature prêtait à confusion.

« Je croyais que tu ne savais pas lire ? m'étais-je alors étonné.

-C'est Raoul Blosières, qui me l'a lue. Il m'avait dit, comme ça : « *Tu me ré pares mon robinet et moi, je te lis ta lettre autant de fois que tu veux.* » Comme je le lui ai réparé, il me l'a lue trois fois. Maintenant, je la sais par cœur.

-Et l'infirmière qui t'a écrit ? Tu la connais ?

- C'est quelqu'un qui a été malade. D'après la lettre. Mais je n'en sais pas plus.»

Il valait mieux.

Aussi, toute honte bue, Jérôme et moi, avons-nous alors émis le souhait qu'une bonne épidémie de grippe ait la bonne idée de frapper toutes les infirmières de la Croix Rouge, sans distinction. Pour éviter de désagréables méprises.

Depuis, avant de remettre un colis à quelqu'un, avons-nous le souci de vérifier son contenu.

Quant à notre amoureux, paraît-il, on l'a vu rôder à diverses reprises, du côté de la Croix Rouge. Celui-ci se perdant en conjectures : « Est-ce que c'est elle ? Ou n'est-ce pas elle ? » en regardant passer les infirmières. Du moins celles qui avaient un mouchoir à la main !

Et jamais, à cette époque-là, nous diront-elles plus tard, étonnés, jamais elles n'avaient reçu autant de sourires et de bouquets de fleurs des champs, d'un Nono, devenu aussi sobre qu'un chameau. Ce qui fut bien la seule fois !

Ainsi, et sans même l'avoir envisagé, avons-nous apporté un peu de bonheur autour de nous.

Muguette d'abord, qui, pendant qu'elle passait son temps aux fourneaux, en oubliait ses propres malheurs. Puis, notre marginal qui venait de s'acheter une conduite exemplaire- Lequel venait également de découvrir l'usage du peigne et de la gomina, dont il faisait parfois un usage immodéré. Mais après tant d'années où il s'était négligé, on ne pouvait tout de même pas le blâmer de vouloir faire du rattrapage...

Et il y eut, enfin, toutes celles et tous ceux qui reçurent la manne d'une bienfaitrice qui était à cent lieues de se douter de la destination effective de ses colis.

Aussi, malgré quelques dérapages, dus principalement à un évident problème de rodage, n'étions-nous pas peu fiers de jouer aux bons samaritains.

« Jérôme ! Gabriel ! Voulez-vous venir avec moi ? »

C'est Bernard Messager qui vient d'entrer. Bizarre ! Nous n'avons pas entendu sa voiture !?

Après un vague et rapide « Ne vous inquiétez pas. Je vous les rends dans cinq minutes ! » à l'adresse de la fermière, le Maire nous entraîne du côté de l'étable. A l'endroit même où s'était caché Fauconnier. D'ailleurs, nous apercevons le pare-choc avant de la 202 du Maire dépasser de l'angle du bâtiment.

« J'ai fait le tour de la ferme par derrière, explique-t-il, plutôt que d'entrer dans la cour. Je ne voulais pas que Muguette m'entende arriver... »

Puis, froidement, il nous annonce: « Je vous ramène Maurice. »

Cette nouvelle fait l'effet d'une bombe. Mon frère et moi, nous sommes extrêmement surpris. Mais la joie finit bientôt par l'emporter sur l'étonnement. Ce qui n'empêche pas de bombarder notre visiteur de questions. Pourquoi ne l'a-t-il pas déposé devant la porte d'entrée ? A quelle heure Maurice a-t-il été libéré ? Dans quelles conditions ?

Mais notre Maire balaie nos interrogations d'un geste de la main.

« Je vous l'ai ramené, certes, mais dans quel état... ! fait-il en marquant une pause. C'est la raison pour laquelle, je vous ai demandé de venir. Parce que je ne sais pas quoi faire... Je voudrais que vous le voyiez avant. J'ai peur que Muguette, et surtout les enfants, ne puissent pas supporter le choc, tellement, il fait peur.

-Il le faudra bien. Sinon où voulez-vous qu'il aille, le malheureux ?

-Je peux le recevoir chez moi. Ma femme est d'accord. Malgré tout, pour lui, rien ne vaut le retour au foyer. Parmi les siens...

Vous allez bien voir. Mais, je pense à Muguette. Qui est à peine guérie. Quant aux enfants, c'est sûr, il faut leur faire éviter la vue de leur père. Tout du moins, tant qu'il sera dans cet état-là.

-Et lui, Maurice? Qu'en pense-t-il ?

-Il n'en pense rien, le pauvre ! Il n'a pas dit un mot durant tout le trajet ! Ah, mais ! Les Boches nous l'ont bien arrangé ! »

Puis, repartant à grandes enjambées, il ajoute : « Préparez-vous au pire ! »

Cette fois, nous avons peine à le suivre. Il est vrai que le temps presse. Maurice a assez attendu comme cela... !

Enfin, nous voici face à la voiture... ! Tout d'abord, à l'intérieur, et en raison du soleil qui joue sur les vitres, nous ne décelons aucune présence humaine. Mais quand, Maurice Messager ouvre la portière arrière, nous sommes littéralement horrifiés !

Non... ! Cette épave... ce paquet de haillons, couvert de boue et de sang séché, sur la banquette... ce n'est pas Maurice ? On dirait un vagabond... un gueux ... un personnage sorti tout droit de la cour des Miracles. Les cheveux sales et en bataille.

Et quand il se tourne vers nous... Mon Dieu ! Son visage... ! Tout n'est que plaie ! Il n'y a plus rien d'humain. Sa chair boursouflée, pleine d'ecchymoses, de coupures sanguinolentes, d'écorchures, de blessures purulentes fait penser - et j'ai honte d'avoir cette pensée - à la peau d'un crapaud. En effet, sur les croûtes à moitié cicatrisées ont poussé d'autres plaies aux gerces profondes.

Ce n'est plus le courageux fermier de la Ferme des Coulons que nous avons devant nous, le vaillant poilu de la « Côte 304 »... c'est un monstre. Et loin, là-bas, sous les paupières gonflées qui lui mangent la moitié des orbites, on devine quelque chose qui ressemble à des yeux. Si on peut encore appeler cela des yeux... Glauques, vides, sans expression. Et la bouche ? Où est-elle la bouche ? C'est cette fente aux lèvres tuméfiées et collées, couvertes de cloques éclatées et de peaux mortes, comme un horrible herpès rougeâtre?

« Et vous n'avez pas vu ses bras ! souffle encore le Maire. Ils sont couverts de brûlures de cigarettes. Il a des marques plein les mains ! Et sur tout le corps. Quant à ses doigts ! Avec ma femme, on a essayé de lui mettre des gants. On n'a pas pu. Tant ils sont déformés. Vachellerie lui a même arraché les ongles ! Non mais ! Vous vous rendez compte ! Quel salaud ! »

L'épouse de Bernard Messenger, lui a en effet enroulé les mains dans des bandes Velpeau.

Mon Dieu ! Qu'elle barbarie ! Et c'est cette race-là ? Cette race des Seigneurs, qui veut imposer sa civilisation au monde ! Encore que Georges Vachellerie, le boucher de la rue Charpot n'a rien d'Aryen. C'est un bon Français. Et de pure souche !

Une fois de plus, Jérôme et moi, nous sommes envahis par un grand sentiment de vengeance. Il ne faut pas qu'une telle barbarie puisse rester impunie ! Et, dans ma tête, j'entends encore la voix de notre Maire : « La Libération déterminera qui est dans le bon camp et qui est dans le mauvais. »

Mais, en ce qui me concerne, ma résolution est prise : je n'attendrai pas une hypothétique Libération.

Maurice nous a-t-il reconnu ? En tout cas, il ne le fait pas voir. Et il le voudrait qu'il ne le pourrait pas, tant il est défiguré.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » nous demande notre visiteur, à voix basse et en se détournant, pour ne pas être entendu. Si tant est que le pauvre homme puisse encore entendre.

« Il faut pourtant qu'on prenne une décision.

-Pas question que ses enfants le voient, dis-je sur le même ton. Tout du moins pour l'instant. Par contre, il est difficile de cacher sa présence à Muguette. Seulement, il va falloir la préparer. Je m'en charge.

Voilà ce que je vous propose : Monsieur Messenger, vous allez attendre avec Maurice, dans la voiture...

-Pas trop longtemps, coupe-t-il. Car il ne fait pas chaud.

-Toi, Jérôme, tu éloigneras les enfants. Sous un prétexte quelconque. Le temps de mettre Muguette au courant. Et d'installer Maurice dans une des chambres du premier.

-Il n'y a pas de feu.

-On va allumer le poêle.

-Combien de temps veux-tu que j'emmène les enfants ? questionne encore Jérôme.

-Une bonne heure. Ca devrait suffire. »

A la maison, mon frère vient de battre le rappel. Rose et Camille rayonnent à la pensée d'aller relever les collets dans les bois. C'est le prétexte que Jérôme a trouvé.

« Quelle idée ? s'interroge leur mère, en boutonnant le manteau de la petite, qui trépigne.

-Ca leur fera du bien, explique-t-il. Ils sont restés trop longtemps enfermés. »

La pauvre femme, qui connaît les raisons qui ont empêché les petits de sortir, a l'air de s'en vouloir.

« C'est de ma faute, souffle-t-elle.

-Ne vous faites pas de soucis, se reprend-il, conscient d'avoir involontairement gaffé. Ils sont si heureux d'avoir été quelque chose dans votre guérison ! »

Une fois bien emmitouflés, ces derniers s'élancent dehors, en poussant des cris de joie...

A présent, me voici seul avec la malheureuse femme. Et je dois avouer que je ne sais pas par quel bout commencer...

« Muguette, j'ai une excellente nouvelle à vous annoncer.

-Ne me dis pas que Maurice a été libéré ?

-Si.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! » fait-elle en se laissant tomber sur une chaise.

Puis, un court laps de temps après :

« Où est-il ?

-Ici.

-Ici... ? Où ? » fait-elle en se relevant brusquement. Et en regardant pas la fenêtre.

Heureusement que de la cuisine, il lui est impossible d'apercevoir la 202 du Maire... Le plus difficile reste à dire. C'est maintenant que je dois procéder avec ménagement.

« Il va falloir être forte.

-Mais, je suis forte, se récrie-t-elle.

-Encore plus forte que vous ne l'avez jamais été.

-Ils l'ont torturé ?

-Il est blessé.

-C'est grave ?

-Il s'en remettra. Avec beaucoup de soin.

-C'est pour cela que Jérôme est parti avec les enfants ?

-Il ne fallait pas qu'il le voie.

-Mon Dieu !

-Maurice est revenu. Mais, ce n'est plus l'homme qui nous a quittés.

-Ils me l'ont esquiné !

-Il pourrait faire peur aux petits.

- A ce point... ! Je veux le voir. Où est-il ?

-Bernard Messager est avec lui. Il va vous l'amener... Mais avant tout, je voudrais l'installer au premier. Les enfants ne monteront pas. Comme ils ont encore peur de leur ancienne chambre...

-Ce n'est pas chauffé.

-Je m'en occupe.

-Gaby, je t'en prie, va me le chercher.

-J'y vais. Mais, ne lui faites pas voir qu'il vous fait peur. Et s'il vous fait pitié, ne le lui montrez pas. Surtout, ne pleurez pas devant lui.

Il a des plaies sur le visage. Il ne parle pas. Il ne vous reconnaîtra peut-être pas non plus. Mais, on ne sait jamais. Car on ignore ce qu'il comprend et ce qu'il ne comprend pas... Soyez très courageuse. En tout cas, soyez fière de lui.

-Va me le chercher. Je suis prête. »

J'ouvre la porte. J'aperçois le Maire, à l'angle de l'étable. Je lui fais un signe. Ce dernier remonte dans sa voiture. Démarre. Vient se garer devant l'entrée. Coupe le contact. Descend du véhicule. Et ouvre la porte arrière.

Muguette se penche pour regarder à l'intérieur. Et découvre son mari. Tout du moins ce qu'il en reste. Je la vois serrer les lèvres. Ce sera tout. Cette femme-là a une force d'âme peu commune.

Bernard Messenger et moi, nous extrayons Maurice de la 202, en le soutenant sous les aisselles. Le malheureux, se laisse faire, sans se plaindre. Il a tellement souffert qu'il est devenu insensible au mal. Puis, à pas comptés, nous l'installons dans le fauteuil de sa femme. Près de la cheminée.

Muguette a mis de l'eau à bouillir sur le feu. Puis, avec une infinie douceur et une infinie tendresse, elle se met en demeure de nettoyer le visage de son époux. Avant de passer chaque plaie, chaque coupure, chaque brûlure à la teinture d'iode.

Décidément, le couple Martin est un couple d'exception. Il va beaucoup manquer aux FFI.

Pendant ce temps, je rallume le poêle. Prépare le lit, bassine les draps, après y avoir introduit des braises glanées dans la cheminée. Puis, avec le Maire, nous explorons tous les recoins possibles pour lui trouver une chemise de nuit et un bonnet. Mais en vain.

« Tant pis. On va lui donner des habits à toi. Pour la chemise, j'irai lui en chercher une à la maison. »

Une fois assis sur son lit, nous le dépouillons de ses hardes, lesquels seront brûlés tout à l'heure dans la cheminée. Pour l'instant, et avec d'infinies précautions, nous essayons de lui faire enfiler des vêtements propres. Ce qui n'est pas une mince affaire, tant son corps est à vif. Le dos et surtout les mains, dont on vient de changer les bandes Velpeau, font peine à voir.

« Laissons-le dormir, conseille le Maire, après qu'on ait réussi à le glisser sous les couvertures.

-Il a peut-être faim, s'inquiète Muguette.

-Ma femme lui a fait prendre une soupe. Juste avant de venir, prévient-il.

-Alors, montez-moi mon fauteuil. Je veux rester près de lui.

-Gabriel va s'en occuper. A plus tard. Je vous envoie Bonin, fait-il encore en descendant les escaliers quatre à quatre. »

Une fois descendus tous les deux au rez-de-chaussée, sans tarder, je lui rends compte de ma visite à la scierie.

« Et alors ? fait-il presque avec brusquerie.

-Albert Fauconnier est bien l'éminence grise de la Gestapo. C'est lui qui a dirigé le sac de notre ferme, l'autre nuit. C'est lui qui a assisté au martyre de Maurice et de Muguette. C'est encore lui qui se faisait remettre les objets de valeur que les acolytes de l'homme au chapeau vert nous ont volés.

La réplique ne se fait pas attendre :

« Ce n'est pas vrai.

-Ne me dites pas ça à moi, m'énervé-je. Je l'ai vu comme je vous vois. Jérôme aussi. Sa voiture était stationnée à l'endroit même où vous avez garé la vôtre. Près de l'étable... Comme vous, il a dû passer par derrière. Pour ne pas qu'on puisse le reconnaître. Je l'ai bien reconnu à la scierie. »

Quelque peu désarçonné par ma véhémence, il marque un temps d'arrêt avant de demander :

« Tu es sûr ?

-Sûr et certain... Et je me demande bien pourquoi vous n'arrêtez pas de le couvrir. Alors que c'est un redoutable voyou.

-Parce que... fait-il alors pensif. Parce que ce voyou, comme tu l'appelles, est un grand Résistant. »

CHAPITRE 8

« LE CALVAIRE » DE MAURICE

Trois jours. Trois nuits. Au premier. Dans un lit. Sans dire un mot. Sans émettre une seule plainte.... C'est ce qui marque le retour de Maurice. Nous reconnaît-il ? Nous n'en savons rien. En tout cas, cela n'en a pas l'air. Ses yeux ont tiré devant eux un grand rideau derrière lequel l'horreur s'est trouvée enfermée.

Depuis que nous l'avons installé dans la chambre des enfants, il est tombé, sur la maison des maîtres, une chape de silence telle que, ni les petits, ni le Docteur Bonin de par ses visites quotidiennes, ni Bernard Messenger, l'ami de toujours, ne parviennent à troubler. Pour ce dernier, du moins, les visites ont dû s'espacer par la force des choses. Le Boche se montrant de plus en plus exigeant, sa fonction l'accapare chaque jour davantage. En outre, celle-ci est devenue extrêmement délicate. Car, non seulement, il est dans l'obligation d'obéir à l'Occupant, mais il doit en outre atténuer l'impact de décisions bien souvent injustifiées auprès d'administrés, déjà passablement éprouvés.

Aussi, pour lui, son rôle d'intermédiaire n'est-il pas toujours facile à assumer!

Quant à Rose et à Camille, qui savent leur père relégué au premier, et qui ont l'ordre, non seulement de ne pas monter, mais également de ne pas faire de bruit, ils passent leur temps à jouer à des riens, dans la cuisine.

D'ailleurs, depuis l'affreuse nuit, Camille a toujours refusé de retourner à l'école. Avec beaucoup de véhémence. Ce que comprend parfaitement Mademoiselle Georges, l'institutrice, qui vient régulièrement lui donner cours à domicile.

Tout comme sa sœur, en effet, les enfants n'ont toujours pas fait le deuil de leur peur. Parviendront-ils d'ailleurs à le faire un jour ? Tressautant au moindre bruit, tremblant au moindre éclat de voix, disparaissant sous la table dès qu'un visiteur frappe à la porte... ils sont devenus aussi craintifs que les animaux sauvages, que l'on croise parfois, dans le bois des Bolettes.

Quant à leur mère, qui fait la navette entre la chambre du haut et la cuisine, celle-ci semble heureusement tirée d'affaire. Et sa nouvelle charge de garde-malade, qu'elle assure avec beaucoup de dévotion, a beaucoup accéléré le processus de sa propre guérison. Quoiqu'il en soit, et même si elle y était contrainte, elle ne laisserait à quiconque le soin de s'occuper de son cher et tendre grand-homme d'époux ! Lequel a fait preuve d'un courage qui force l'admiration, en résistant aux mauvais traitements infligés par les bourreaux allemands.

Elle a trouvé là, le moyen de se rendre utile. Et cette tâche de garde-malade lui convient parfaitement, elle qui a été, il y a peu, une femme d'action.

Certes, elle n'ignore pas que les services que le couple a rendus aux maquisards, aux parachutistes anglais et aux réfractaires du STO, sont à présent loin derrière lui. Mais elle se plaît à rêver de moyens d'action inédits, qui pourraient éventuellement la venger du mal que les barbares lui ont fait.

Ainsi continue la vie à la ferme des Coulons. Il s'agit d'une retraite coupée du monde. Une retraite en reconstruction, où chacun se déplace à pas de souris, pour éviter de faire du bruit. De peur de déranger Le Maître. Celui qui a su, par son silence, opposer une fin de non recevoir à la tyrannie germanique. Fin de recevoir qui lui a tout de même coûté cher, étant donné l'état dans lequel il nous est revenu.

La propriété s'endort. Et l'on y chuchote davantage que l'on ne parle. Tout échange, tout déplacement étant autocontrôlés, auto calculés, autocensurés, de la part de ses habitants.

Que ce soit à l'étable. A l'écurie. Dans la basse-cour. Les bêtes elles-mêmes se taisent. La ferme entière retient son souffle... Le calme après la tempête en quelque sorte.... Alors, que là-haut, dans une chambre d'enfant, un malheureux blessé, la tête sur l'oreiller, a constamment les yeux rivés sur un plafond qu'il ne voit pas.

Enfin, il y a nous, Jérôme et moi, les deux frères. Et nous parons au plus pressé. Nous évertuant à faire disparaître un à un les stigmates de cette triste nuit. Puis à vaquer au quotidien de la ferme. Ce qu'en réalité, nous n'avons pas cessé de faire, depuis déjà plusieurs semaines. Car, même l'hiver, il y a du travail !

Maintenant, la neige a quitté les toits. Un temps capricieux a pris le relais. Un temps fait de brume, avec du crachin tout autour. Avec un ciel bas. Un ciel à racler les cailloux. Un véritable temps de Toussaint, tout en vert-de-gris. Un vrai temps d'Occupation. Sombre et long comme un jour sans pain. Mais sans cuivre ni or pour éclairer le mutisme des grands arbres noirs. Lesquels agitent le squelette de leurs bras. Pour clamer bien haut leur désespoir.

Trois maquisards ont encore été fusillés. A deux pas de la ferme. Au pied d'une croix de chemin. Il était quatre heures de l'après-midi, quand on a entendu une rafale de mitraillettes. Puis plus rien. Un silence de plomb.

La nuit, on est allé voir avec Jérôme. On a vu quatre corps couchés dans le fossé. On aurait dit qu'ils dormaient. Il y en avait un, Georges Maréchal, que je connaissais bien. Il n'y a pas si longtemps, il était encore en classe avec moi. Cela m'a fait tout drôle ! Il était blond. Avec des taches de rousseur. Un visage d'ange. Mais les Boches ne respectent rien. Ni les anges, ni les croix de chemin. Ils préfèrent le diable ! Le diable et le sang ! Toujours du sang. Rien que du sang !

Le lendemain, Bernard Messenger est venu. Avec un employé municipal. Ils ont rapatrié les dépouilles à Balmont. Dans leur famille. Je ne vous raconte pas l'état de leurs parents. Au cimetière !

Le Curé leur a envoyé deux ou trois gouttes d'eau bénite. Papatte, le fossoyeur à la jambe de bois, a balancé deux ou trois pelletées de terre. Ca a fait un grand splach ! sur les cercueils en bois. Puis chacun est retourné chez soi. Dans l'attente de prochaines victimes.

A ce propos, je ne puis m'empêcher de penser que, si je parviens à comprendre le manque d'humanité des nazis – puisqu'il faut bien les prendre tels qu'ils sont ; c'est-à-dire des sales bêtes, qui resteront toujours des sales bêtes, au même titre que la vipère rouge que l'on voit ressortir chaque été, sur la pierre chaude là-bas, au bord de la mare , malgré tous les cailloux qu'on a bien pu lui balancer ! – je ne saisis pas le silence des puissances de l'Au-delà. Lesquelles se montrent bien clémentes vis-à-vis des assassins.

A l'église, la Vierge, qui se dresse sur sa colonne, à la droite de l'autel, arbore un sourire figé. Comme si elle faisait semblant de ne pas voir les atrocités perpétuées autour d'elle. Tout comme le vieux Joseph, que j'ai toujours connu un maillet ! Mais, Bon Dieu ! Comment se fait-il que celui-ci ne soit pas encore retombé sur la tête de tous ces bandits, qui viennent chaque dimanche, communier à la grand'messe ? Et recevoir des mains du Curé, de ces mêmes mains qui ont béni mon vieux copain Maréchal, l'hostie sacrée ?

Pour moi, tout cela reste un mystère ! Cela dépasse l'entendement. Ah ! Si j'étais Dieu ! Il y a bien longtemps que j'aurais foudroyé tout ce joli monde. Les faisant rentrer à cent pieds sous terre ! Je leur appuierais même sur la tête pour les enterrer au plus vite et au plus profond. Comme la vipère que je viens d'évoquer tout à l'heure !

Il n'y a que Jésus, sur la croix, pour faire une sale gueule ! Mais, pour lui, c'est une vieille habitude. Il en a après les Romains. Pas après les Boches ! C'est pourtant de l'histoire ancienne.

Il est temps de se mettre à la page. Enfin quoi ! Les acteurs ont changé. Le Duce ne s'appelle plus Ponce Pilate - Même si, en termes de cruauté, la filiation est la même. Comment peut-on, à ce point, admettre l'inadmissible ? C'est de l'incitation caractérisée à la violence ! A ce rythme-là, on va bientôt renverser nos vieilles statues et remplacer Saint Pierre, Saint Paul et Saint Frusquin par les effigies d'Hitler et de Mussolini ? Saint Adolphe et Santo Benito ! Pourquoi pas ? Encore un peu et c'est ce qu'il va se passer ! Puisque, apparemment, même à l'église, on ne leur dit rien !

« Si quelqu'un te donne une gifle, tends l'autre joue » a dit une fois notre bon Curé en chaire ! Jérôme et moi, on s'est regardé. Et on s'est demandé s'il avait bien toutes ses idées ! Enfin quoi ! Peut-on encore oser parler de pardon, après ce qui s'est passé l'autre nuit, à la ferme ? On voit bien qu'il n'était pas concerné !

Ce dimanche-là, nous avons eu bien du mal à retenir notre langue ! Mais il est vrai qu'on n'interrompt pas un prêtre, durant son prêche. Cela ne se fait pas. Même s'il dit des balourdises.

Depuis ce jour, nous n'avons plus mis les pieds à l'église. Et, la fois où il est venu nous proposer ses services... Parce qu'il était venu une fois, nous rendre visite. Oh ! je sais, je n'en ai pas parlé, parce que cela n'en valait pas la peine. Il était venu pointer son nez, davantage par curiosité, que par charité ! Hé bien, nous ne lui avons même pas ouvert la porte. Aussi est-il reparti chez lui Grosjean comme devant.

La seule qui aurait pu la recevoir, cela aurait été Muguette. Laquelle était restée fidèle à sa foi. Seulement elle n'était pas encore en état. Il est vrai qu'à cette époque-là, nous avions d'autres chats à fouetter, surtout avec une « patronne » qui avait perdu la raison.

Avant de s'occuper du Ciel, occupons-nous d'abord de ce qui se passe sur terre ! Marie, Joseph et le petit Jésus, c'est bien joli. Mais les Boches sont loin d'être des enfants de chœur !

Ainsi le Curé, vexé, s'en était-il retourné dans l'obscurité de son presbytère, en jurant ce qui n'est pas beau pour un prêtre - qu'on ne l'y reprendrait plus... Mais, Jérôme et moi, nous sommes ainsi faits tous les deux : nous n'acceptons pas les concessions réciproques ! Et nous ne tendrons jamais l'autre joue à celui qui nous a giflés. Car nous n'avons qu'un seul et même credo. C'est que tout crime mérite châtement.

On ne peut plus faire l'autruche. On est d'un parti ou d'un autre. A chacun de choisir son camp. Comme nous, qui avons choisi le nôtre ! Et rien ne pourra ébranler nos convictions. N'en déplaise au Curé !

Les blessures de Maurice se cicatrisent. Aujourd'hui, pour la première fois, les enfants ont eu le droit de lui rendre une courte visite. Mais ceux-ci ont été déçus. En le découvrant dans son lit.

Non seulement ils n'ont pas reconnu leur père, en cet étranger que la souffrance avait vieilli. Considérablement. Mais celui-ci ne leur a prêté, ni la moindre attention, ni la moindre marque de tendresse.

En fait, ils ne se sont reconnus ni l'un ni les autres.

Quand nous sommes descendus, j'ai aperçu Muguette qui pleurait dans un coin. Je l'ai embrassée, réconfortée et lui ai donné des raisons d'espérer... Elle aussi nous avait donné du souci. Et c'est au moment où on s'y attendait le moins qu'elle avait retrouvé toute sa lucidité, toute son énergie et son envie de vivre.

Je lui ai rappelé ses cris et ses hurlements, qui nous faisaient dresser les cheveux sur la tête. Puis ses cris de démence, qui nous faisaient douter qu'un jour elle puisse retrouver la raison.

A telle enseigne que ses propres enfants, chargés de lui apporter un peu de chaleur, fuyaient précipitamment sa couche, en proie à la plus vive des terreurs. Mais, comme de juste, elle ne s'en souvenait plus... Sa nudité et celle de son mari, dans la nuit glaciale, les meubles qui valsaient par les fenêtres, la mort des deux chiens, le brasier, l'histoire du seau d'eau, les coups de pieds, les coups de poing, pour elle, n'évoquaient plus rien.

Par contre, la vue du moindre uniforme vert-de-gris, la rendait folle. Et nous avons encore en mémoire la manière grotesque avec laquelle s'était comporté le chauffeur de Busard, celui-ci effectuant plusieurs fois le tour de sa voiture, pour tenter d'échapper aux coups de la malheureuse, transformée subitement en furie !

Les jours succèdent au jour. Avec une infinie patience, Muguette fait réapprendre à son mari les gestes les plus élémentaires de la vie courante. Comme faire sa toilette seul, s'habiller seul, s'alimenter seul... En résumé, il s'agit de lui ré-inculquer les bases mêmes de l'autonomie.

Puis, celui-ci a commencé à descendre les escaliers, pour prendre ses repas avec nous- Les enfants s'étonnant qu'il ne se séparât jamais de ses gants.

Rose en ayant conclu qu'il devait avoir froid aux mains, nous nous étions abrités derrière cette naïve explication d'enfant.

Peu à peu, la parole lui revint. En même temps que la perception des êtres et des choses qui l'entouraient. D'abord, ce furent des noms propres : « Muguet », « Rose », « Camille », « Jérôme », « Gaby »... Puis des phrases suivirent. Oh ! Très courtes ! « Où est ma veste... ? Où est mon béret ? », « J'ai faim... », « J'ai soif » Et pour la première fois, il s'est plaint. Ce qui ne lui était encore jamais arrivé depuis son retour aux Coulons...

« Je souffre », avait-il dit, un jour. « Je souffre » Ce qui nous a beaucoup étonné, étant donné ce qu'il avait enduré lors de ses longs séjours en Maisons d'arrêt ! C'est comme si la douleur était devenue rétroactive. Mais, paradoxalement, gémir sur soi, constituait un progrès.

Et il fallut cependant attendre plusieurs semaines, avant d'en arriver là !

Ensuite - et c'est à ce moment-là que nous avons compris qu'il avait fait un grand pas vers la guérison - il nous posa des questions sur l'état de sa ferme. Comment allait notre bon vieux Braco ? Où nous avons enterré Achille et Médor ? Combien nous restait-il de vaches laitières ? De poules, d'oies, de dindes et de poulets ?

Nous dûmes lui expliquer qu'il ne restait plus grand-chose de ce qu'il appelait pompeusement « *son cheptel* ». Et qu'il fallait tout reconstruire.

Aussi déplora-t-il la perte de l'usage de ses mains. Ce dont le rassura le bon docteur Bonin, qui lui expliqua que la médecine ayant fait des miracles, il n'allait pas tarder à reprendre ses activités. Ce qui faisait soupirer notre convalescent, qui rongea son frein, en passant la plupart de son temps, assis sur le pas de la porte, au soleil, entre deux coussins, dans le fauteuil d'osier, que lui avait apporté son ami, Bernard Messenger.

Puis par un beau jour d'avril, soit plusieurs mois après son retour, alors qu'il profitait des premiers rayons du soleil - les enfants ayant fini par rejoindre leur école - on ne sait à propos de qui ou à propos de quoi, mais tout est venu d'un seul coup... Maurice a tout déballé... Tout. Absolument tout. Ah ! Pas d'une seule traite. Il y eut pas mal de pauses, d'interruptions.

Mais il éprouva enfin, le besoin de se confier et la manière avec laquelle il avait été traité était particulièrement édifiante. Il nous donna de nombreux détails sur les conditions particulièrement ignobles de son incarcération, sur son transfert à la terrible Maison d'Arrêt de la Rue Charpot, sur ses multiples interrogatoires et sur les affreuses tortures qu'on lui avait infligées...

Par contre, et ce qui nous a paru inexplicable, il y avait une chose dont il ne se rappelait plus : c'étaient sa libération et son retour parmi nous. Dans sa Ferme des Coulons !

Sinon, tout y est passé. C'était comme s'il avait brusquement décidé de se livrer à un grand nettoyage intérieur. Ouvrant une ancienne blessure pour se délivrer du trop de pus

contenu.

Comme par hasard, nous étions là, Jérôme et moi, dans la cour, avec Muguette, le Docteur Bonin et le Maire... qui assis sur un banc, qui assis sur des chaises, réunis autour d'une table de jardin ... Et nous l'avons écouté parler. Lui, qui contrairement à sa femme, n'avait rien oublié : ni de sa nudité, ni de sa chute sur le tas de fumier, ni de l'épisode du seau d'eau glacé, jeté sur sa femme...

Après s'être versé un fond de vin dans son verre vide, il commença :

« Deux Boches m'ont pris par les bras et par les jambes puis m'ont balancé à l'intérieur du camion bâché. Sans ménagement. Comme un vulgaire paquet. J'ai fait un beau vol plané.

Qu'est-ce que j'ai eu mal ! Comme ils n'avaient pas eu le courage d'abaisser la ridelle, mon genou droit, l'a heurtée, en passant par-dessus.

J'ai cru qu'il avait éclaté. J'ai atterri sur le ventre, dans le camion. Heureusement que j'avais mis mes mains en avant, pour me protéger ! Et là, il y avait deux sbires qui m'attendaient. Ils ont profité de ma position, pour me ramener les bras derrière le dos et me menotter. Puis, ils m'ont laissé comme ça... allongé... par terre....

L'un d'eux m'a jeté une couverture. Il ne faut pas oublier que j'étais nu comme un ver. Et que je claquais des dents. Mais, ce geste n'était pas motivé par la compassion. Ces gens-là n'en ont pas. Non. Ma nudité devait les gêner quelque part. Et les nombreuses plaies qui lacéraient mon dos ne devaient sans doute pas être très belles à voir. Ma vue devait bien les contrarier quelque part, eux qui venaient d'entamer le pâté de lapin qu'ils venaient de nous voler.

Bref, j'ai été traité comme un grand criminel de guerre. L'un d'eux a ensuite braqué son fusil sur ma tempe, et il a fait : « Tatatata... » Bêtement. En envoyant des postillons, rapport à la tartine de pâté qu'il avait à la bouche. C'était grotesque. Il avait tout de l'attardé mental !

Mais, il fallait plus d'une arme pour m'effrayer. J'ai pensé que la mort était ce qui pouvait m'arriver de mieux. Car, je savais ce qui m'attendait. Son copain, un abruti de la plus belle espèce, a éclaté d'un gros rire. Et il a fait mine de me trancher la gorge, en passant la lame de son couteau plein de pâté, devant son cou. Histoire de plaisanter. Les blagues teutonnes ont toujours été d'une grande portée !

Après, ils ont abaissé la bâche. Le chauffeur a fait tourner le moteur. Qui a calé. De l'arrière, je l'ai entendu pester dans sa cabine. Enfin, après avoir fait grincer son levier de changement de vitesses, nous sommes partis. Direction : la Maison d'Arrêt de Balmont. Du moins, c'est ce que j'ai pensé, car je ne savais pas encore où ils allaient m'emmener ! J'ai entendu des voitures qui nous suivaient. Puis, c'est tout.

Comme je l'ai dit, j'avais froid et j'avais mal partout... Dans le dos, dans les reins, aux mains et surtout aux poignets. A cause des menottes. Qui étaient serrées trop fort. Le sang circulait difficilement dans mes veines... Ce n'était que le début de mon calvaire. Et

mentalement, j'essayais de me préparer aux épreuves difficiles, auxquelles j'allais être soumis, dès la descente du camion. J'essayais de réunir en moi toutes les raisons qui me poussaient encore à vivre. J'ai pensé à vous. A la ferme. Au Maquis. Mais, ce qui me donna le plus de courage, je suis bien forcé de le reconnaître, c'était la haine que m'inspirait ces « bestiaux, » lesquels, et vous allez le voir, étaient plus proches de la bête que des hommes. Allemands et Français confondus. C'est d'ailleurs ce qui m'a frappé. Car, parmi le personnel des deux Maisons d'arrêt que j'ai connus, il y avait autant de Français que d'étrangers ! Sinon plus. Allez comprendre... !

-Il est vrai que, dans la période dans laquelle nous vivons, l'Absurde est devenu notre quotidien, coupa le Docteur Bonin. Et ceux qui nous l'imposent, tentent de nous faire admettre que l'absurdité est conforme à la normale.

-La manière de concevoir la normalité chez nous, n'est quand même pas celle qu'ils conçoivent chez eux, s'indigna Bernard Messenger. Autrement dit, les lois qu'ils nous imposent, ne sont certainement pas les mêmes que celles qu'ils appliquent Outre-Rhin. Enfin... je l'espère ! Sinon, il y aurait pas mal d'Allemands qui auraient déjà quitté le pays !

-Il y en a. Surtout depuis qu'Hitler a pris le pouvoir.

-Enfin quoi ! s'insurgea notre Maire. L'Allemagne de Goethe et de Beethoven n'est pas seulement peuplée de salauds et d'abrutis ! Elle a aussi ses penseurs, ses savants, ses chercheurs...

-Le problème, c'est que ce sont les salauds qui sont au pouvoir ! Tandis que les penseurs, comme vous dites, ils sont arrêtés. Et cette Absurdité, qui est appliquée, chez nous, avec une rigueur encore jamais égalée, constitue un excellent moyen de nous réduire au silence. Et de nous broyer... Une méthode de guerre, en quelque sorte. Une méthode faite pour nous humilier. Et nous réduire en esclavage.

-Comme quoi, soupira Muguette, entre eux et nous, il y a plus d'un fleuve pour nous séparer. Nous sommes trop différents. Nous ne pourrions jamais nous entendre.

- Mais, laissons Maurice poursuivre, intervint le Docteur.

- Où en étais-je ? nous demanda-t-il. Ah oui ! Je parlais du pouvoir de l'esprit sur la douleur...

Hé bien, croyez-moi si vous voulez, mais j'allais avoir bientôt l'occasion de vérifier qu'arrivé à un certain degré de souffrance, le corps finit par devenir insensible. Je m'empresse d'ajouter - hélas ! - qu'avant de parvenir à cet état, il y a un long cap à franchir. Le tout, bien entendu, étant de pouvoir tenir jusque là. Ce qui, pour l'heure, n'était pas encore mon cas. Mais je n'avais rien perdu pour attendre ! Ce n'était que le hors-d'œuvre.

Bref, nous avons roulé, roulé, sur cette petite route que vous connaissez bien. Le voyage m'a semblé durer une éternité. Pourtant des Coulons à Balmont, ce n'est pas bien loin.

- Il faut dire que tu ne voyais rien, coupa encore Bernard Messenger.

-C'est sûr que si j'avais pu voir le paysage, j'aurais été renseigné sur le temps qui me restait encore à souffrir. Parce que, comme je viens de vous le dire, j'avais très mal. Surtout à cause de mon genou et des menottes qui me rentraient dans la chair.

Heureusement pour moi, j'ai trouvé le moyen de m'endormir ! Oh ! « m'endormir » est un bien grand mot... Disons plutôt, « m'assoupir ». C'est le bruit du hayon arrière, qu'ils se sont enfin décidés d'abaisser, qui m'a réveillé. En battant contre le pare-choc.

-Tu étais arrivé, fit le médecin.

-On était dans une grande cour carrée. Avec des barreaux plein les fenêtres. J'ai compris que j'étais à la prison de Balmont...

-...Et non, dans l'antre de la Gestapo... C'est bizarre.

- Non. Je n'étais pas à la Gestapo. Ils m'avaient conduit directement à la Maison d'Arrêt... On m'a donné des coups de pied et des coups de crosse pour me réveiller. Et on m'a fait descendre, comme on m'avait fait monter. Sans ménagement. Autrement dit, en me poussant dans le vide. En me plantant leur canon de fusils dans les reins.

J'ai dû sauter. En me recevant sur un pied. A cause de mon genou blessé. Que je voulais ménager. Je suis tombé. On m'a ramassé. Pris sous les aisselles. Puis on m'a traîné, porté, bringuebalé. On m'a fait traverser des couloirs. Et des couloirs. Qui n'en finissaient plus. Un véritable labyrinthe... ! Alors qu'avec mon genou, je n'arrivais toujours pas à marcher.

-C'est qu'elle est grande la Maison d'Arrêt de Balmont, fit remarquer le Docteur Bonin.

-Pas plus grande que celle de Varèges. Laquelle est immense. Mais n'anticipons pas. Pour l'instant, restons à Balmont...

A un moment donné, arrivés au bout du bâtiment, on a tourné à droite. Puis à gauche. - C'est quand même curieux que je me souviens encore de ces détails-là ! - Ensuite, on a ouvert des portes et des portes. Puis on a traversé pas mal de pièces... Un peu comme si on voulait offrir « le monstre », à la vue de tout le personnel. Avant les « grandes manœuvres. Ils se croyaient sans doute à la foire du Trône ?

Dans une des salles, je m'en rappelle, il y avait toute une armée de dactylos, qui tapaient sur leurs ronéos. Croyez-moi, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il y avait presque autant de françaises que de Boches. Ce qui est une honte !

Bref, je me demande pourquoi on m'a fait passer par là. Sans doute pour me ridiculiser un peu plus ! Ca faisait sans doute partie d'un rituel ?

Mais, les bonnes femmes, heureusement pour moi, ne m'ont même pas envisagé. A force de voir passer des prisonniers, elles devaient être blindées. Quant à moi, même si c'étaient des vermines, j'étais honteux. Parce que, avec mes menottes, j'avais du mal à rapprocher les deux pans de ma couverture. 'Faut pas oublier que j'étais tout nu. Avec une simple couverture sur le dos. »

A ce moment du récit, Maurice, s'arrêta, pour vider son verre d'un seul coup. - Il en était à son troisième...- Et cette fois, ce n'était plus un simple fond de verre, comme la première fois. Il en profita pour verser une nouvelle rasade à ses amis. Ou plutôt pour faire le complément entre ce qui restait dans leur verre et ce qui avait été bu. Ceux-ci ne buvant pas au même rythme que notre conteur.

Quant à ce dernier, il se servit une nouvelle fois, avala une ou deux gorgées, et poursuivit :

« Au risque de me répéter, c'est fabuleux le personnel français qui travaille dans nos prisons ! Je n'en revenais pas ! Et je ne parle pas seulement des dactylos, mais aussi des gardiens ! Je me suis pensé que si tout le monde refusait de travailler pour les Boches, ceux-ci seraient bien embêtés. Mais il y en a toujours pour faire le jeu de nos adversaires. Par bassesse, par carriérisme, ou pour je ne sais quoi... Je sais bien qu'il faut vivre, mais quand même !

Je me suis dit que le jour où la France sera libérée – parce que ça ne peut pas durer bien longtemps, un régime comme ça, qui utilise les habitants d'un pays conquis, pour faire marcher la boutique ! – hé bien, il y aura un sacré coup de torchon à donner ! »

Comme Maurice, avait porté son verre à ses lèvres pour lui donner la force de continuer, Muguet en profita pour faire disparaître la bouteille. Ce dernier, qui ne s'en était pas rendu compte, reprit la parole, après une large respiration...

« Bref, on a fini par entrer dans un bureau. Très sombre. Malgré la fenêtre qui diffusait une lumière pauvre. A cause du mur d'en face. Un mur d'angle. Un mur aveugle, qui bouchait la vue. Et on m'a jeté dans un fauteuil, face à une grande table qui faisait office de bureau. Laquelle était chargée de livres et de paperasses de toutes sortes.

Le long des murs, c'était plein d'armoires, de bibliothèques, de colonnes de rangement, de dessertes, de meubles classeurs à rideaux, dont la plupart étaient ouverts.

Sur les étagères, qui ployaient sous leur charge - je me souviens- il y avait des chemises en carton et des dossiers jaunes ou gris, bien rangés. Sur les tranches desquels on pouvait lire - je ne sais pas, moi... « ANV »... « LAU »... « WEB »... Et j'en passe... Jamais plus de trois lettres. Le tout mis par ordre alphabétique. Un peu comme fait le Docteur Bonin, pour répertorier les dossiers de ses clients...

-Le curriculum vitae des pauvres bougres fichés par la Gestapo ... Naturellement ! crut bon de préciser le Maire.

-Exactement, » reprit Maurice qui, après avoir vidé une nouvelle fois son verre, cherchait vainement la bouteille que Muguet venait de lui subtiliser... Celle-ci lui fit les gros yeux. Et Maurice, dut reprendre le fil de son histoire... sans boire.

« Une véritable mine de renseignements ! enchaîna-t-il malgré tout. Ah, les salauds ! Ils avaient mis en fiches presque tous nos concitoyens ! Certains dossiers étaient d'ailleurs très volumineux. Je n'aurais pas voulu être à la place de certains.

Si j'avais pu, vous pensez bien que je me serais fait une joie de fouiller là-dedans. Pour prévenir tous ceux qui avaient été fichés.

-A condition qu'ils soient encore vivants, ajouta le Docteur Bonin.

-Hélas ! fit Maurice en levant les yeux au ciel. Pour en revenir à mon aventure... J'étais toujours avachi dans mon fauteuil... J'ai regardé mon genou, qui avait doublé de volume... Silence autour de moi. Les deux sbires ayant disparu... Je me retrouvais tout seul.

J'ai observé en détail une grande carte punaisée aux murs. Derrière le bureau. Avec sa ligne de démarcation passée à l'encre rouge. Paris...Nice... Chamonix... Bordeaux... J'eus des visions de mer et de neige... Autant de villes où je n'avais encore jamais mis les pieds. Mais qui me faisaient rêver !

Ah ! Ils l'avaient bien arrangée! Notre pauvre France!

Je suis resté là, un bon moment. Me demandant ce qu'ils pouvaient bien foutre... J'avais de plus en plus mal. Au genou et aux poignets. Comme la couverture avait glissé, je l'ai ramenée sur mes genoux. Plus ne plus les voir... Puis j'avais soif. Très soif. De plus en plus soif. Et j'étais seul. Du moins, c'est ce que je croyais. Car, à un moment donné, j'ai entendu quelqu'un se racler la gorge... Derrière moi... Ainsi, j'étais observé. Depuis le début.

Dans quel but m'avait-on laissé mariner ? Ca, je l'ignore... Ce n'est pas pour autant, que la personne, qui se tenait depuis un certain temps derrière moi, a daigné se montrer. Non... Juste un petit message. Ou plutôt un avertissement. Du genre : « Ne te fais pas de bile, mon bonhomme. On est là. Et bien là. Et on s'occupe de toi ! » Ca faisait partie de leur mise-en-scène, en quelque sorte.

Ensuite, il y a eu, comme un soupir... suivi d'un nouveau raclement de gorge... Puis, le silence. A nouveau...

Comme j'avais de plus en plus soif, j'ai fini par réclamer à boire: « A boire... A boire... », que j'ai dit. « A boire... Par pitié... ! A boire, s'il vous plaît. »

Une ombre est passée, devant moi... Je n'ai pas eu de mal à identifier l'homme-au-chapeau-vert ! Le fameux Emile Busard ! Le salaud qui avait jeté un seau d'eau glacé sur ma pauvre femme...

Il s'est dirigé vers un placard. L'a ouvert. A sorti une bouteille d'encre violette. De celle que les instituteurs utilisent pour remplir les encriers de leurs élèves. Dans les trous de leur pupitre.

Il a rempli un verre, me l'a tendu, et, sur un ton sans appel, il m'a fait : « Bois ! »

J'ai pensé qu'il était complètement cinglé... J'ai fait non de la tête... Il a reposé le verre sur la table, qui faisait office de bureau. S'est dirigé vers une armoire. Cette fois. L'a ouverte. En en a sorti un second verre. Ainsi qu'un flacon de Cognac. Il s'est servi. A levé son verre. Et m'a fait : « A ta santé ! » Au moment où il allait le porter à ses lèvres, il s'est ravisé. L'a posé... Et a rajouté : « C'est vrai que tu es handicapé. »

A cet instant précis du récit, Jérôme et moi, nous étions suspendus aux lèvres de Maurice. Redoutant ce qui allait se passer...

« C'est alors qu'il a pris mon verre. Celui où il y avait de l'encre. Il s'est dressé devant moi. M'a pincé le nez... J'ai bien été obligé d'ouvrir la bouche. Malgré moi. Pour respirer. Il en a profité pour me forcer à boire le liquide. »

Une moue de répulsion courut parmi l'auditoire...
« Ca devait être bon ! » soupira Muguette.

« J'étais beau. L'encre avait dégouliné aux commissures de mes lèvres. Ma couverture maculée, était à moitié tombée. J'avais de l'encre violette plein moi. Sur la figure. Sur le ventre. Sur les genoux... Un joli tableau !

« Ca va mieux ? » qu'il m'a fait.

Après, il est retourné à son bureau. A ouvert un dossier... Sur la tranche, c'était marqué : «MAR ». C'est comme ça que j'ai appris que j'étais fiché. Mais, j'étais plutôt rassuré. Car il était peu épais. Quelques feuillets seulement. Puis, une enveloppe blanche. Toute petite. Et qui m'intrigua. C'était un peu comme l'enveloppe d'une carte de visite. Il l'a ouverte. En a sorti une lettre. Papier pelure. Tapée à la machine. L'a lue. L'a relue. A fait la moue... Il ne fallait pas être bien clerc pour comprendre qu'il s'agissait d'une lettre de dénonciation. Comme en ce moment, les Français en écrivent des milliers.

Busard a allongé ses jambes. A pris une cravache qu'il a trouvée sur sa table. Et que je n'avais pas vue. Puis mon interrogatoire commença...

« Ton nom ?

- Martin.

-Prénom ?

-Maurice.

-Age !

-38 ans.

-Né le ?

-20 Mars 1 905.

-Où ?

-Au lieu-dit les Coulons. »

Pendant que je parlais, il vérifiait mes réponses, sur une fiche...

« Ta femme ?

-Muguette Martin.

-Nom de jeune fille ?

- Giroux

-Age ?

-35 ans.

-Date de naissance ?

-16 Mai 1 908.

-Mariés le ?

-24 Novembre... »

Là, comme j'hésitais, j'ai dit que je ne savais plus. C'est lui qui m'a renseigné : « Le 24 Novembre 1 936...Preuve qu'ils étaient drôlement bien renseignés !

Ensuite, il m'a demandé combien on avait d'enfants, leur prénom, leur âge, le nombre d'enfants de l'Assistance, qui vivaient sous notre toit. Vos noms à vous deux, Jérôme et Gaby, vos prénoms, vos âges également. Et surtout où vous étiez fourrés. Puisqu'ils ne vous avaient pas vus lors de leur visite.

-Et vous lui avez répondu qu'on était à Carouges. Chez nos parents, ai-je alors expliqué.

-Comment tu savais cela ?

-C'est Busard qui nous l'a dit. Car il est revenu une seconde fois. Pendant que vous étiez en prison.

-Ca ne m'étonne pas. Je me doutais bien qu'il allait retourner vous voir. C'est pour ça que je voulais tenir bon. Vous étiez beaucoup trop exposés !

« Ensuite, il m'a bien regardé dans les yeux et il a demandé. Très calmement : « Où sont les armes ? »

Comme je lui ai répondu que je ne savais pas, vu qu'il n'y en avait jamais eu à la ferme, il s'est levé. M'a serré le nez. Une nouvelle fois. Puis il m'a dit : « Tu n'as pas fini ton verre ! » J'ai été obligé de boire.... Tandis qu'il répétait :

« Martin ! Où sont les armes ?

-Je ne sais pas. »

Pris d'une rage subite, il a pris sa cravache, m'a appliqué le manche sur le cou. Et il a serré très très fort... Pris, comme je l'étais, dans un étau, entre le dossier du fauteuil et sa cravache, j'ai cru qu'il allait me bousiller les carotides. Il a rapproché son visage du mien, avec sa bouche déformée par la haine- je sentais son haleine - et il a hurlé : « MARTIN ! LES ARMES ? OU SONT LES ARMES ? »

Puis, il m'a frappé à mort.

A ce moment-là, je suis tombé sans connaissance. Quand je me suis réveillé, j'étais trempé. J'ai vu quelqu'un, penché sur moi. En train de m'ausculter Avec un stéthoscope. J'en ai conclu qu'il s'agissait d'un médecin. Et j'ai aperçu un seau d'eau. Je me suis rappelé que Busard était un spécialiste en la matière !

« Das genügt für heute ! » « Ca suffit pour aujourd'hui ! » qu'il a dit, le toubib.

Je ne sais plus où j'en étais. Autour de moi, il y avait un beau chantier. Le fauteuil avait valsé dans un coin du bureau. Les pieds en l'air. Ma couverture était au beau milieu de la carrée. Et j'étais nu. De nouveau.

Ce qui n'a pas empêché Busard de me faire rasseoir dans le fauteuil. Manu militari. Et de reprendre l'interrogatoire. Sous le regard indigné du toubib, qui, auparavant, lui avait demandé : « Was bedeutet ? » Avec un regard chargé de reproche. « Qu'est-ce que ça veut dire ? » qu'il avait dit, en désignant les taches violettes que j'avais sur le corps.

Enfin le Boche était plus humain que le Français !

Après m'avoir fait boire un peu de Cognac – cette fois - le médecin fut renvoyé, contre son gré. Tandis que mon bourreau reprenait, inlassablement, sa longue antienne :

« Nom ?

-... *Martin.*

-Prénom ?

-...*Maurice.*

-Age !

-...*38 ans.*

-Né le ?

-...*26 Mars 1 902... »*

Je n'en pouvais plus. Je mélangeais tout. J'étais mort de fatigue. En plus, avec l'encre qu'il m'avait fait avaler, j'avais la bouche pâteuse. Et je n'avais plus qu'une pensée : boire, boire... jusqu'à en crever !

-A quoi ça sert de poser toujours les mêmes questions ? interrogea Jérôme, qui n'avait rien dit jusque là ?

- A nous embrouiller. A nous humilier. A nous contredire.... A force de répondre toujours aux mêmes, on peut faire dire n'importe quoi à quelqu'un. On peut même lui faire avouer des fautes qu'il n'a point commises ! Simplement pour qu'on nous foute la paix !

- Depuis le début, il y a des choses que je ne m'explique pas, intervint Bernard Messenger. Pourquoi t'a-t-on conduit directement à la Maison d'arrêt ? Et non pas à la Gestapo ? Où Busard a pourtant son bureau ?

- Je l'ignore. Peut-être que ça lui faisait gagner du temps ? De la pièce où il mène ses interrogatoires à la cellule où j'allais être incarcéré, il n'y a qu'un pas. Il suffit d'aller jusqu'au bout du couloir. C'est drôlement bien calculé d'abord, puisque du cachot où j'étais enfermé, j'entendais les hurlements de tous les pauvres gars qu'on torturait. Vous savez, quand vous dormez la nuit et que vous êtes réveillé en sursaut, par ces horribles cris... c'est terrible. C'est à vous glacer le sang !

De toute façon, pour en revenir à Busard, ce gars-là, des bureaux, il en a partout ! Même à la prison ! La preuve !

Et mon bourreau de poursuivre inlassablement :

« Nom ?

-Prénom ?

-Age !

-Né le ?

-Où... ? »

J'ai cru que j'allais devenir fou. Et à la fin de chaque batterie de questions, il finissait toujours par : « MARTIN ! OU SONT LES ARMES ? »

Invariablement, moi, je répondais : « Il n'y a pas d'armes chez moi. Il n'y en n'a jamais eues ! On vous a mal renseigné... » S'ensuivait aussitôt une nouvelle avalanche de coups de cravaches, de coups de pieds, de coups de poings...

A un moment donné, j'avais l'œil droit complètement fermé.

Quand je n'en pouvais plus, je tombais de mon fauteuil. On rappelait alors le toubib. Lequel revenait m'ausculter. On me faisait prendre un reconstituant. On m'a même fait une piqûre. Puis, le docteur repartait, en bougonnant. Au risque de me répéter, à Balmont, c'est bien le seul qui ait fait montre d'humanité. Et l'interrogatoire de reprendre encore et encore...

« Nom ?

-Prénom ?

-Age !

-Né le ?

-Où... ? »

-Et tu n'as pas pensé, lui demanda Bernard Messenger, à lui répondre n'importe quoi ? Au sujet de ces armes ?

-Qu'est-ce que tu voulais que je lui réponde ?

-Tu lui racontais qu'elles étaient cachées dans les bois... Ou dans une cabane de chasse ?

-Qu'est-ce que cela m'aurait rapporté de plus ? Ils seraient allés vérifier.

-Tu aurais gagné du temps.

-C'est vrai que j'y ai songé. Mais, cela m'aurait avancé à quoi ? En plus, c'était reconnaître que j'avais bien eu des armes en ma possession... ! Puis, j'étais pressé d'en finir. Au plus tôt.

Enfin, après les insultes et les coups, Busard employa une autre méthode. Il a allumé une cigarette. A tiré quelques bouffées, puis il m'a dit :

« Il y a d'autres moyens de faire parler les gens têtus. Comme toi. Nous ne les avons pas tous utilisés... Patience ! »

Et il poursuivit son interrogatoire :

« Nom ?

-Prénom ?

-Age... ! »

Et à chacune de mes réponses, il me brûlait avec le bout incandescent de son mégot ! Choisisant les mains, les bras, les épaules, le ventre, le sexe... Cherchant, avec un plaisir sadique, les endroits les plus sensibles.

Et il me donnait aussi des coups, sur mon genou blessé.

Ah ! La crapule ! Avec moi, elle avait beau jeu ! J'étais à sa merci. Et je ne pouvais pas me défendre ! Quel salaud !

Malheureusement pour lui, il n'a pas eu de chance. J'en étais arrivé au point critique dont je vous ai parlé tout à l'heure. Celui au-delà duquel on ne ressent plus la douleur.

Je lui avais donné bien du fil à retordre. A aucun moment je n'avais craché le morceau... Je puisais dans mes silences et, dans ma force à lui résister, le plaisir immense de le narguer.

Il jouissait de mes souffrances. Je jouissais de son incapacité à me faire parler. Chaque coup enduré, chaque insulte subie, constituait pour moi une victoire. D'abord sur lui. Puis sur moi-même. Car, jamais je n'aurais pensé que mon corps puisse aller aussi loin dans

l'acceptation de la douleur ! C'était ma revanche. Et je n'avais plus que cela. Mais, que ce fut dur ! Mon Dieu ! Que ce fut dur ! Dix fois... Vingt fois, j'ai cru que j'allais céder... J'avais toujours une petite voix qui me répétait : « Résiste ! Résiste ! »

Je pensais à Muguet, à Gaby, à Jérôme, aux enfants et aux copains du Maquis. Et je résistais. Parce que si j'avais avoué, on m'aurait encore demandé qui m'avait donné ces armes ? Puis où je me les étais procurées ? Il m'aurait alors fallu donner des noms. Beaucoup de noms !

-Ce qui n'a pas empêché le départ d'Hervé Marquaire ! fit remarquer le Maire.

-Parce qu'il est parti ? s'était étonné Maurice.

-Gaby ne t'a pas expliqué ? Il y a un traître parmi nous. Celui-là même qui t'a balancé. Et il fait partie de notre réseau. Depuis peu... Il connaît donc très bien Marquaire. C'est la raison pour laquelle le maquis a été obligé de déménager et Marquaire a dû se faire oublier. Il y en a un autre à la place. Un nommé Louis... Louis Prouvost. Un pur et dur, celui-là !

-Je l'ignorais, admit notre conteur. Gaby et Jérôme ne m'en ont jamais parlé... De toute façon, les traîtres, ce n'est pas ce qui manque. Il n'y a qu'à voir les dossiers alignés dans les placards de Busard ! Les étagères croulent sous les lettres de dénonciations ! Mais bientôt l'heure viendra de faire le grand ménage !

-Désolé, mon pauvre Maurice, c'est toi qui as trinqué. Et sans cela, on n'aurait jamais soupçonné qu'il pouvait y avoir un salaud parmi nous...

-Ce qu'on ne s'explique pas, coupa le Docteur Bonin, c'est pourquoi ils ont d'abord commencé par chercher les armes ? Alors qu'il aurait sans doute été plus logique de s'en prendre directement à Marquaire. Et à son Maquis.

-De deux choses l'une, exposa Bernard Messenger. Ou ils n'avaient pas encore les moyens de faire tomber le Maquis. Ce qui peut s'expliquer. Ou ils s'imaginent que le dépôt d'armes est plus important qu'il n'est en réalité ! En tous cas, c'est toi qui as essuyé les plâtres, conclut-il. Mais, on t'a coupé. Où en étais-tu resté ?

- A mon interrogatoire, à la Maison d'arrêt de Balmont... Toujours !

Après m'avoir administré une ultime grêle de coups, Busard finit par capituler. Il appela ses sbires. Qui m'ont emmené. Et cette fois, on n'a pas pris le même chemin qu'à l'aller. Sans doute pour ne pas effaroucher ces chères dactylos. Déjà que je n'étais pas beau à voir à mon arrivée. Je ne vous dis pas dans quel état j'étais à la sortie. Ma tête avait doublé de volume. Comme mon genou. Et elle était de toutes les couleurs ! Busard m'avait fabriqué un nouveau portrait... ! A sa manière.

On a pris une porte dérobée. Celle qui donnait sur le mur aveugle. Cette fois, j'ai bien compris qu'on ne tenait plus à m'exposer en public !

On m'a fait enfiler un pantalon sale. Quant à la chemise, qu'on m'avait donnée, elle était dans le même état de fraîcheur que le pantalon... Déchirée et maculée de sang séché. Pour me la mettre... c'est qu'ils ont bien été obligés de m'ôter les menottes.

Hé bien, ne me croyez pas si vous voulez, mais j'ai eu encore plus mal que le jour où ils me les avaient posées. Dans le fameux camion !

Si vous aviez vu mes poignets ! Ils étaient violets. Et ce n'était pas de l'encre... Ils

étaient en sang. Tellement les bracelets étaient entrés dans la chair ! Faut dire aussi que je les avais gardées depuis pas mal de temps!

Par contre, comme je vous l'ai dit, les autres parties du corps, celles qui avaient été «caressées » par mon bourreau, elles étaient complètement insensibles.

Enfin, du rez-de-chaussée où on se trouvait, on m'a carrément fait descendre au sous-sol. Dans une autre cellule... On a longé des couloirs. Beaucoup de couloirs. Avec des cellules des deux côtés. Et il y en avait pas mal. A travers les grilles, on voyait de pauvres bougres assis par terre. Bien souvent couverts de sang et de bleus. Ils étaient deux ou trois. Guère plus. Dans des cachots de 2 mètres carrés. A peine.

Le mien en faisait 3. Je ne pouvais même pas allonger mes jambes. Mais j'étais seul. Dedans, il y avait de la paille. Et partout ça sentait l'urine et la merde. Puisque, comme les détenus ne pouvaient pas sortir, ils étaient bien obligés de faire sous eux.

En plus, c'était humide et il y régnait partout un froid de canard. J'étais frigorifié. Vous parlez ! Une chemise et un pantalon d'été ! Ce n'était pas assez ! Je commençais à regretter la couverture, qu'on m'avait fauchée, en quittant le bureau de Busard!

En plus, on y dormait très mal. Jour et nuit, il y avait du bruit ! Quand ce n'étaient pas les grilles qui grinçaient, les clefs qui tournaient dans les serrures, les chaînes qui cliquetaient- moi aussi, j'en avais aux pieds. Des fois que je veuille aller faire un tour ! – le plus terrible, c'étaient les cris et les plaintes des copains. Il y en avait qui faisaient des cauchemars. Il y en avait qui déliraient. Il y en avait qui pleuraient. Il y en avait qui appelaient leur mère -Les jeunes, surtout !- Puis il y en avait aussi qui mouraient. Et la mort, quand elle passe, elle fait parfois du bruit. Pas seulement chez les moribonds, mais chez ceux qui restaient- La seule chose que je n'entendais plus, c'étaient les cris déchirants de ceux qu'on persécutait. Mais il y en avait d'autres qui étaient tout aussi terrifiants.

A ce moment-là, nos gardiens entraient dans la « cage ». Tiraient le mort par les pieds. Lui enlevaient la ferraille qu'il avait aux mains et aux pieds. Puis le jetaient sur le tas d'ordures. Dans la cour. En attendant le lendemain.

Le lendemain matin, un camion passait. Et il emmenait le tout – ordures ménagères et cadavres compris- pour l'enterrer dans une fosse, à l'extérieur de la prison. Loin des regards. Comme quoi, on est peu de chose !

Pour en revenir à moi, durant deux ou trois jours, on m'a fichu la paix. Mais c'était trop beau. Par la suite, on est venu me rechercher, plusieurs fois. Pour m'interroger. Ce n'était jamais les mêmes. Busard ayant confié à d'autres le soin de s'occuper de moi... Cette fois, c'étaient des Boches. Hé bien, croyez-moi, ils m'ont beaucoup mieux traité que lui !

Puis, les interrogatoires se sont espacés. Eux aussi s'étaient rendu compte qu'il n'y en avait rien à tirer de moi !

Jusqu'au jour où on n'est plus du tout venu me chercher. Je n'avais que la visite d'un gardien, qui venait m'apporter ma soupe et mon pain. Midi et soir. Un Français cette fois. Pas mauvais bougre. Plutôt couillon !

Quand je lui ai demandé pourquoi il travaillait pour les Frisés, il m'a répondu qu'il ne savait pas. J'ai compris qu'il y en avait pas mal comme lui, qui ne savaient pas. Mais,

qu'est-ce que vous voulez ! Les Boches s'étaient installés chez nous. Si cela avait été des Russes ou des Chinois, cela aurait été la même chose. Ils les auraient suivis comme des moutons.

Après tout, ils n'étaient pas malheureux. On leur offrait - peut-être pas le gîte – mais le couvert ! Cela compte en période de pénurie ! Peu leur importait la main qui le leur donnait ! »

« Et la suite ? s'enquit le Docteur Bonin ?

-La suite... Ce sera pour demain, coupa Muguette. C'est assez pour aujourd'hui.

-Il y avait longtemps que je n'avais pas autant parlé, s'étonna Maurice. C'est vrai que je me sens très fatigué, tout d'un coup. »

Et Muguette prit son mari par le bras. Puis le fit rentrer à l'intérieur. Pour le conduire dans sa chambre. Mais auparavant, de la cuisine, on l'entendit répéter : « J'ai soif, Muguette. Où as-tu donc caché la bouteille ? »

Nous comprîmes tous que plus rien n'allait être comme avant.

Le lendemain, nous retrouvâmes au même endroit, pour écouter la suite de l'odyssée. Mais, contrairement à hier, Maurice semble moins disert. Il est vrai que le vin, qui ouvre les mémoires, avait beaucoup favorisé la confiance. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, puisque Muguette, après avoir servi ses hôtes, vient de confisquer la bouteille.

Ensuite, second handicap, qui ne favorise guère les confidences, il s'est mis à pleuvoir. Aussi, avons-nous dû nous replier dans la grande cuisine familiale, qui fait également office de salle à manger.

Enfin, et ce qui est rare en pareille saison, il fait lourd. Le temps à l'orage.

Malgré tout, et en attendant que Maurice veuille bien reprendre le fil de son récit, chacun fait de son mieux pour meubler le silence.

Bernard Messenger, se plaint notamment, des nouvelles exigences de l'Occupant, en matière d'alimentation. Car, explique-t-il, une armée d'occupation s'entretient, même si elle n'a pas été invitée. Or le Boche a de plus en plus d'appétit... Et, comme les Maquisards viennent dernièrement de faire des leurs, de nouvelles unités ont été rappelées en renfort à Balmont. Ce qui n'est pas sans poser des problèmes au premier magistrat de la commune, puisque la nourriture, est-il besoin de le préciser, est ponctionnée chez l'habitant. Et précisément auprès des épiceries ou des fermes alentour. Ce qui, aux Coulons, ne nous concerne guère pour l'instant, puisque nous avons été les premiers à souffrir de la « fringale » de nos voisins d'Outre-Rhin, lesquels s'étaient servis, eux-mêmes, lors de la fameuse nuit. Et sans nous demander la permission.

Aussi le Maire se demande-t-il bien comment il va bien pouvoir exiger de ses concitoyens, qui souffrent de plus en plus de la guerre, de faire un effort supplémentaire. D'autant plus que, la différence qui se creuse de jour en jour entre l'offre et la demande en matière d'alimentation, encourage les marchés parallèles.

Partout, c'est le règne de la débrouillardise et du système D. Le Marché noir bat son plein. C'est le seul moyen qui s'offre aux Balmontais, afin de surmonter la pénurie. Mais gare à ceux qui se font prendre ! Pour un kilo de jambon ou deux kilo de pommes de terre dissimulés dans une valise ou dans les sacs d'un porte-bagage, et vous pouvez vous retrouver dans les geôles ô combien accueillantes de Balmont. Pendant que votre marchandise, immédiatement confisquée, ira terminer son épopée dans l'estomac de plus en plus insatiable de nos occupants.

Un éclair précédé d'un coup de tonnerre, vient de zébrer le ciel.

« Tonnerre d'avril remplit les barils ! » fait le Docteur Bonin, qui n'a pas encore parlé. Pendant qu'un Maurice, l'air songeur, tourne et retourne son verre, sans discontinuer, entre ses deux mains gantées... Sous l'œil vigilant de sa femme.

Visiblement, il ne tient pas à prendre la parole. Tout du moins pour le moment. Et tout ce qu'il se dit autour de lui - pénurie, restriction, réquisition - semble lui passer au-dessus de la tête. Il est bizarre. Absent, complètement. Il n'a pas envie de prendre part à la conversation...

Il est vrai que son incarcération, à Varèges, qu'il devait nous décrire aujourd'hui, l'a profondément marquée. Même si, le traitement que lui avait déjà infligé l'homme-au-chapeau-vert, n'était pas triste non plus... Mais Emile Busard était le hors-d'œuvre, Emile Vachellerie, était - et tout le monde s'en doute - le « plat de résistance ». Et, il n'est pas facile, pour quelqu'un qui en revient, de raconter l'enfer.

Quoiqu'il en soit, chacun, de respecter le mutisme de Maurice Martin. Car, s'il ne se délivrait pas, maintenant, des fantômes de la rue Charpot - fantômes qui doivent encore troubler ses nuits - ce serait pour demain... ou après. Il ne faut pas être pressé... Même si, Jérôme et moi, nous sommes impatients de savoir...

Le Docteur Bonin, prend alors la parole pour nous signaler que la Sicherheitspolizei lui avait rendu visite hier soir... Celle-ci le soupçonnant de soigner des Juifs et des terroristes ! Heureusement pour lui, ce ne fut qu'un avertissement. Sans conséquence. Mais il ne fallait plus recommencer. Même si « le coupable » se défendit au nom de la déontologie. Il se devait, en effet, de soigner les malades et les blessés, sans distinction de nationalités, de religions ou d'appartenance à un quelconque parti politique.

Celui-ci n'a dû son salut qu'à la grande mansuétude du Général von Stolz, Commandant la Place de Balmont, que Bonin avait opéré l'an dernier d'une appendicite aigüe. Lequel, appelé d'urgence par téléphone, s'en était souvenu. Par bonheur pour lui. Mais, lui confiera-t-il, sa gratitude, ainsi que la patience de la police allemande, pouvaient avoir des limites. C'est ce que comprirent, notre Docteur et l'Untersturmführer Heinrich Elbst, du SD, qui, sans autre forme de procès, s'était emparé de l'écouteur. Ce dernier, l'ayant préalablement menacé des pires sanctions.

Enfin, pour lui, tout était bien qui finissait bien, mais... jusqu'à quand ? Il ne pouvait tout de même pas « trier » ses patients !

Ainsi, l'avenir des Balmontais s'annonce-t-il bien sombre - Tout du moins pour celles et ceux qui refusent de se plier au diktat de l'Occupant. Et, comme un fait exprès, le temps d'aujourd'hui s'est mis au diapason de la morosité ambiante.

Il fait de plus en plus chaud. Des gouttes de sueur perlent sur les fronts. L'orage donne de la bande. Ce qui ne constitue pas un trop lourd handicap pour nos visiteurs, qui continuent, bon gré mal gré, d'alimenter la conversation. Un peu à l'image d'un foyer qui menace de s'éteindre, faute de braises pour l'entretenir... Maurice, tournant et retournant toujours son verre de vin, sans avoir encore osé y tremper les lèvres.

Pendant que nos deux notables discutent à bâtons rompus, Muguette tricote dans son coin. Et, comme hier, les enfants sont à l'école.

Il est près de seize heures et la pluie flagelle la cour de la ferme. On n'y voit ni ciel ni terre. Et notre conteur ne se décide toujours pas. Jérôme et moi, n'en pouvons plus d'attendre...

C'est alors qu'un énorme coup de tonnerre se fait entendre. Le premier, de par sa violence... A part Maurice, tout entier confiné dans ses pensées, nous avons tous sursautés.

« Mon Dieu ! » a fait Muguette, en se signant. « Elle n'est pas tombée loin. »

« *Vachellerie... Georges Vachellerie, qu'il s'appelait, le boucher de la rue Charpot...* »

Est-ce le formidable coup de tonnerre, qui vient de réveiller quelque chose en lui, mais, notre conteur se met enfin à parler... Mon frère et moi, nous buvons ses paroles.

« *Vachellerie... Un vrai boucher celui-là ! Je me demande comment j'ai pu en revenir, des geôles de Varèges.* »

Bernard Messenger, pose son coude sur la table et appuie sa tête sur la main, pour mieux se concentrer sur la suite du récit. Quant au Docteur Bonin, celui-ci nettoie minutieusement ses lunettes... Leur ami poursuit...

« *A Balmont, le Chapeau vert n'avait pu rien tirer de moi. C'était déjà une première victoire. Car, rares ont dû ceux qui lui ont résisté ! Il m'a laissé mariner plusieurs jours dans ma cellule. Me confiant à d'autres qu'il croyait plus qualifiés que lui. Puis, las de cette accumulation d'échecs, il décida alors de m'envoyer à Varèges. Là au moins, avait-il certainement pensé, Vachellerie allait bien arriver à me faire parler !*

Un génie de la torture, ce Vachellerie ! Un personnage hors du commun. Un inventif, qui avait érigé son métier en Art. Et les supplices qu'il imaginait, avec des moyens parfois inattendus, il aurait dû se les faire breveter. Tellement ils étaient inédits.

En matière de sadisme, croyez-moi, il en connaissait un rayon. Et je me demande comment il pouvait encore dormir, la nuit !

Ainsi, après un transfert effectué sous bonne escorte... - Un Chef de réseau n'aurait pas connu mieux ! Comme quoi, ils avaient été bien mal renseignés sur la quantité des armes dissimulées – je fis connaissance avec ma nouvelle geôle. Sa taille n'avait rien à envier avec

celle de Balmont. Par contre, celle-ci était constamment plongée dans l'obscurité. Une horreur ! J'en étais arrivé à confondre le jour avec la nuit... »

A ce moment-là, cynisme de la météo... Un nouvel éclair suivi d'un nouveau coup de tonnerre se fait entendre. Comme quoi, nous n'en avons pas terminé avec les caprices de la météo...Mais, pris par le récit de Maurice, à peine y avons-nous prêté attention. Seule Muguette s'était signée, en murmurant quelque chose comme : « Jésus ! Marie ! Joseph ! »

« La première fois qu'on m'a sorti de mon trou, c'était pour me trouver face à lui... Georges Vachellerie. Une BÊTE ! Rien que son nom suffit à donner une idée du bonhomme !! 1m90 ! Pour une bonne centaine de kilos ! Un taureau. Chauve. Visage rubicond. Front fuyant. Torse nu. Une force de la nature... Quand je l'ai vu, pour la première fois, je me suis demandé ce qui en lui, pouvait bien lui rester d'humain. En outre, comme il s'agissait d'un compatriote, je me suis également demandé ce qui, en lui, restait de français !

C'est dans une cave humide que nous avons fait connaissance. Je me souviens, au mur, il y avait des petits carreaux de faïence blancs. Entre les joints, le salpêtre transpirait. Du plafond, légèrement voûté, suintaient des gouttes d'eau. Et il m'attendait, debout, bras croisés... Près d'une baignoire. J'ai pensé qu'il voulait que je me lave... Mais non, il est parti, dans un coin de la pièce et il a ramené une sorte de grande règle triangulaire en métal. Qu'il a déposé sur le sol bétonné.

« Relève tes jambes de pantalon ! qu'il m'a fait, après m'avoir donné une paire de gifles.

Je me suis immédiatement exécuté. Malgré mes menottes aux poignets et mes pieds toujours entravés par des chaînes. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu.

« Au-dessus du genou ! » qu'il a gueulé. Et j'ai reçu de sa part, une nouvelle paire de gifles, qui m'a rendu sourd pour le restant de la journée.

« A genoux ! » qu'il a encore hurlé. « Plus vite que ça ! »

Là encore, je me suis empressé d'obéir.

Vous ne pouvez pas vous imaginer la souffrance que j'ai endurée. Surtout quand il s'est assis sur mes épaules ! Moi, faisant le cheval. Lui, le jockey... Heureusement qu'avec le temps, la poche d'eau, que j'avais au genou droit, s'était résorbée. Sinon, je ne sais pas comment je m'en serais sorti.

Et la brute d'appuyer sur moi, de tout son poids.

-Vous ne pouviez pas le foutre par terre ? demande mon frère.

-Ce n'était pas le moment de jouer au mariolle ! C'est alors que « son interrogatoire » commença...

En fait, il hurlait dans mes oreilles comme un veau : « Martin ! Où t'as planqué les armes ? »... « Martin ! Où qu'elles sont les armes ? » Comme quoi, il ne s'embarrassait guère de questions. Ce n'était pas comme Busard ! Avec ses « Nom... ? Prénom... ? Age... ? »

Et à chaque fois que je lui répondais que je n'en savais rien, il appuyait davantage. Et cette bon sang de règle, vous ne pouvez pas savoir combien elle me faisait mal ! Je la sentais

entrer littéralement dans mes genoux. A un moment donné, je me suis senti partir. J'ai pensé que j'allais perdre mes jambes...

Après avoir renouvelé cet exercice une bonne demi-douzaine de fois, non sans m'avoir jeté un seau d'eau par la figure, pour me réveiller - Décidément !- on me ramena dans ma cellule. Je ne tenais plus sur mes jambes !

Après, je ne sais plus ce qu'il s'est passé. On m'a fichu une paix royale. Et je me suis bien demandé pourquoi. Sans doute avait-il d'autres urgences ?

-Peut-être les fusillés du calvaire ? a suggéré le Docteur Bonin.

-Tu dois sans doute avoir raison, confirme le Maire.

-Les fusillés du calvaire ? demande notre conteur, en vidant d'un trait son verre resté jusqu'à présent intact. Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là ?

-Les petits jeunes qui avaient trafiqué les signaux sur la ligne de chemin de fer, explique le premier. Parmi eux, il y avait le copain de Gabi, Georges Maréchal. Ils étaient quatre. On les a retrouvés dans le fossé.

-Pauvres gosses ! a soupiré Maurice... C'est peut-être pour cette raison qu'on m'a laissé tranquille ?

Rue Charpot, on avait senti la pression monter d'un cran. On se doutait bien qu'il avait dû se passer quelque chose. Mais on ne savait pas quoi... Dommage pour les gosses ! Les malheureux ! Mais ça a au moins permis à mes genoux de se cicatriser. Un toubib m'ayant passé une pommade...

Malgré tout le calme n'a pas bien duré longtemps. Deux Boches sont venus me chercher pour me conduire une nouvelle fois dans la salle aux tortures.

Je m'en rappelle. Il y avait du sang par terre. Sans doute le sang d'un pauvre gars qu'on venait de torturer et qu'on n'avait pas encore épongé. Histoire de m'impressionner.

Cette fois, on m'a amené au pied de la baignoire. Une baignoire immonde. Remplie d'eau sale. Avec des excréments qui flottaient à la surface... Et je ne vous parle pas de l'odeur !

Sans dire un mot, mes deux accompagnateurs ont relevé un pan de leur veste. Ont déboutonné leur braguette et se sont mis à pisser... devant moi... dans la baignoire.

Un frisson de dégoût vient de parcourir l'auditoire...

J'étais soufflé. Mais, pour eux, ce devait être une vieille habitude. Ils étaient rodés. Une fois soulagés, ils ont remballé leur boutique dans leur pantalon. On reboutonné leur braguette. Puis ils nous ont quittés. Comme si, pour eux, il n'y avait pas des endroits plus appropriés qu'une baignoire. Pour pisser ! Surtout devant un inconnu !

-Pensez donc ! coupa le Docteur Bonin. De l'urine de la race supérieure. Quel honneur !

-Oui. Sauf que moi, je n'y étais guère sensible.

C'est alors que le boucher m'a attrapé par les cheveux. Là. Derrière la tête. Il m'a poussé au-dessus de la baignoire. Et il a gueulé : « Martin ! Où qu'tas planqué les armes ? » Et à chaque fois que je lui répondais que je n'avais rien planqué du tout. Vu que des armes, je n'en avais pas. Et que je n'en avais jamais eues, il me plongeait la tête dans l'eau pleine de pisse et de merde. Et la maintenait, jusqu'à ce que je sois au bord de la suffocation. Ca durait plusieurs minutes comme ça. Puis, il me remontait. Toujours par les cheveux.

« Martin dis-moi où qu'tas planqué les armes ?

-Je ne peux pas les avoir planquées. Puisque je vous dis que je n'en ai pas ! »

Et hop ! Il me replongeait dans la flotte ! Tout le temps, comme ça. Oh ! Il m'a fait souffrir, le salaud ! Cette fois-là, j'en ai bu de l'eau sale ! Moi qui en avais tant réclamé à Busard, quand il m'avait fait avaler son verre d'encre violette !

-Et tes ongles ? Comment tu les as perdus ? demande Bernard Messenger.

-Mes ongles... ? Ah mes ongles ! J'y viens.

Le supplice de la baignoire, c'est dur. Très dur. Mais il y en a un qui est encore plus dur...

Il appelait deux assistants. - Les deux qui pissaient dans la baignoire !- Ceux-ci, qui connaissaient bien leur métier- visiblement, des habitués - me retiraient les menottes, s'emparaient de mes mains et me maintenaient les doigts, dans la porte en fer de la cave. Tout près des gonds. Pendant ce temps-là, Vachellerie, lui, il poussait la porte. Je ne sentais plus mes doigts. Et il les a écrasés bien des fois !

Mes ongles étaient tout noirs. Ils les enlevaient à vif. Avec une pince. J'en tombais dans les pommes. Après, on me réveillait. Et on me faisait boire un thé ou un café. Puis le jour d'après, le supplice reprenait...

Quel salaud !

Même dans ma cellule, on ne me laissait pas tranquille !

La nuit. A moins que ce soit en plein jour ? Comment savoir ? On entrait à plusieurs. Et on me tabassait.... Coups de pieds ! Coups de poings ! Nerfs de bœuf ! Tout y passait. Puis allez savoir qui c'était ? C'est ça qui est terrible.

Si un jour, il y a une justice, on me demandera peut-être de les désigner... Hé bien, j'en serai incapable ! Puisque je n'y voyais rien ! Ils avaient beau jeu...

Puis, vous connaissez la suite. J'ai été libé. Par qui ? Pourquoi ? Par quelle opération du Saint Esprit ? Je n'en sais fichtre rien ! Puisque je ne me souviens plus de rien ! »

L'orage s'est tu. Un pâle rayon de soleil envahit la pièce. Il est cinq heures et demie. Les enfants ne vont pas tarder à rentrer.

« A boire, Muguette ! fait notre conteur, en montrant son verre !

Comme il lève vers sa femme, des yeux de chien battu, celle-ci sort la bouteille qu'elle avait cachée sous sa chaise, la débouche et lui dit :

« Ce sera le dernier ! Tiens-toi le pour dit ! »

CHAPITRE 9

La vie continue

Depuis les premiers jours de juillet, chaque matin, nous n'arrêtons pas de surveiller l'état du ciel. Mais, celui-ci a décidé d'adopter le mode majeur. Pas l'ombre d'un nuage. Pas d'orages en perspective. Pas le moindre signe précurseur de pluie. Pas le moindre souffle de vent. Le soleil donne. Généreux. Il fait beau. Et l'air tremble sur les blés où penche la tête des épis trop lourds pour leur tige.

Pour Jérôme et moi, il n'y a rien de plus émouvant que le spectacle de cet immense océan doré caressant le ventre rond d'un azur immarcescible. Lors qu'autour de nous, et de toute part, craquent les enveloppes, à la maturité du grain, en émettant un petit bruit sec.

« C'est pour bientôt, » fait Maurice en faisant rouler les grains entre ses doigts déformés. « Bravo, les garçons ! Je suis fier de vous. »

Le compliment nous va droit au cœur. Surtout de la part d'un homme aussi exigeant. Pensez ! Il s'agit de notre toute première récolte. A nous. Tout seuls ! Et sans son aide.

Heureusement d'ailleurs que nous ne l'avions pas consulté. Car il aurait trouvé que notre travail s'était effectué en dépit du bon sens.

D'abord, nous avons commencé les semailles, une bonne semaine avant la lunaison. Or, à la campagne, il est impensable de ne pas en avoir tenu compte. En outre, la besogne en question avait été entreprise un jour de très mauvaise lune. La pire qui soit.

Mis au courant – les nouvelles se propageant vite au pays - nos voisins en avaient fait des gorges chaudes :

« On voit bien que ce sont des gamins ! avaient-ils condamné. Les jeunes, ils savent tout. Ils sont plus forts que tout. Et ils n'écoutent rien. Attendez que Maurice soit en état ! Il leur dira deux mots à ses blancs-becs ! » Bref, l'éternel refrain des anciens qui ont de l'expérience et des modernes qui allient la prétention à l'incompétence !

Il est vrai que dans nos hameaux et dans nos villages ruraux, le rôle de la lunaison est primordial. Ainsi, quand on a des chevaux à tondre ou quand on doit rogner la corne de leurs sabots, il faut que la lune soit vieille. Sinon, la repousse est trop rapide.

De même, si l'ébéniste souhaite réaliser un meuble en noyer, il se renseigne auprès du bûcheron afin de savoir à quelle époque l'arbre a été abattu. Si celui-ci a été coupé sans avoir attendu la vieille lune, il n'entreprendra même pas le travail, persuadé qu'il est de voir proliférer les vers à l'intérieur du bois ! Autant de croyances archaïques qui se transmettent de génération en génération, en dépit de tout fondement.

Malgré tout, je m'étais défendu en accusant mes détracteurs d'être des personnages superstitieux et rétrogrades. Les semailles, ai-je eu beau leur expliquer avec vigueur, n'ont rien à voir avec les lunes. Il suffit que la terre soit bonne et bien préparée à recevoir la semence.

Quant à Maurice - le pauvre ! - il n'était pas prêt de me dire ces *deux mots*, dont la vindicte populaire nous avait menacés. Vu que, pour reprendre leurs termes, il n'était pas encore « en état », comme ils disaient si bien. En effet, celui-ci, après plusieurs mois d'immobilité, dues à l'inactivité de ses mains atrophiées - le temps que les os écrasés puissent se reconstituer tant bien que mal - passait son temps à regarder dans le vide, allongé qu'il était dans son fauteuil, le même qui avait servi à la convalescence de Muguette.

Le bon Docteur Bonin, venait lui faire des massages à intervalles réguliers. Puis lui faisait pratiquer différents exercices, qui le faisaient souffrir le martyr. C'était une pitié de le voir retirer ses gants. A telle enseigne qu'on ne pouvait pas s'empêcher de détourner le regard. Ses extrémités aux ongles incarnés ont longtemps conservé une teinte noire-violacée, qui épouvantait ses enfants. Et, malgré la patience du praticien, il apparaissait qu'il n'y avait plus grand-chose à faire. Ses doigts ne lui obéissaient plus. Et le blessé glissait chaque jour davantage vers la neurasthénie. Malgré la bonne volonté du praticien, qui croyait toujours à une éventuelle amélioration, à défaut de guérison...

Aussi, Maurice s'était-il complètement désintéressé de sa ferme. S'en remettant à nous. Complètement... Alors, lune ou pas lune, cela lui était égal.

Et il y avait bien longtemps que Muguette avait usé de tous les artifices pour le sortir de ce mauvais pas. Mais, jusqu'à présent ses efforts n'avaient guère été récompensés. Trompant la vigilance de sa femme, celui-ci s'était tourné vers la boisson pour supporter une vie sans avenir.

Puis, un beau jour - comme quoi le Docteur Bonin avait bien fait de ne pas capituler - son patient réussit à faire bouger ses phalanges. Oh ! D'une manière presque imperceptible. Ce qui nous remplit tous d'un immense espoir.

« Je vous l'avais dit ! Je vous l'avais bien dit qu'on allait y arriver ! » avait-il répété, tout excité. Enfin, ce fut au tour des phalanges de se mouvoir - Oh ! encore très légèrement ... puis des phalanges. Autant de termes qui nous avaient été inconnus jusque là, et qui n'eurent bientôt plus de secret pour nous.

Et cette amélioration, nous en rappela une autre, qui avait également été bien longue à se dessiner : c'était celle de sa femme. Encore que pour elle, le mal étant plus moral que physique, sa guérison nous avait semblé beaucoup plus improbable à l'époque. Mais peut-on mettre en parallèle les maux de chacun ? Maurice ayant subi des atrocités que le plus cruel des Barbares n'aurait même pas eu la faculté d'envisager !

Peu à peu, notre blessé abandonna ses gants. Une fois cette première étape franchie, son optimisme reprit le dessus. Même si, comme je viens de le signaler, ses enfants, au départ, avaient été très choqués. Puis, tout le monde finit par s'y habituer...

« Estimez-vous heureux d'avoir échappé à l'amputation ! lui avait déclaré le Docteur à plusieurs reprises. Bientôt vos doigts seront aussi souples que les doigts d'une dactylo. Vous allez pouvoir taper toutes vos lettres à la machine ! »

Même si cela tenait de la billevesée, cette dédramatisation nous a tout de même chaud au cœur. Et Maurice, lui-même, a été le premier à en sourire, lui qui avait perdu le goût de rire depuis longtemps.

Aussi le voir, là, au pied de la glèbe, avec ces quelques grains de blé dans sa pauvre main déformée, nous remplit d'une joie que nous avons peine à contenir. Nous sommes ravis qu'il puisse enfin savourer le privilège de cet instant. Son amour de la terre retrouvé et qui transpire à chacun de ses gestes et son admiration devant l'ouvrage bien fait, nous paient au centuple de notre peine.

Bref, le patron de la ferme des Coulons est heureux et nous le sommes de son bonheur. Mais, malgré sa bonne volonté et dans la perspective de la moisson, je sais qu'il est encore trop tôt pour compter sur lui. Aussi, allons-nous manquer de bras. C'est la raison pour laquelle, je viens de faire appel à Nono : « Tu as été blessé que le Maire n'aie pas fait appel à toi lors de la collecte. Tu vas avoir l'occasion de te rattraper, » lui avais-je alors déclaré.

Il me rappela le capucin que j'avais refusé et qui l'avait quelque peu vexé. Mais, sans rancune, il m'annonça qu'on pouvait compter sur lui. Ce qui constitue une bonne recrue, car un Nono à jeun équivaut à deux ouvriers en bonne santé. Et comme pour un rendement optimum de sa part, il suffit de lui cacher la clef de la cave, nul doute que nous allons connaître avec lui des journées pleines et sans histoires.

Le grand jour est enfin arrivé. Dès l'aurore, hommes, femmes et enfants sont à pied d'œuvre. Avec l'ami Nono, nous avons sorti la moissonneuse-lieuse, toute poussiéreuse, après une année d'inactivité. Puis nous l'avons attelée à notre bon vieux Braco. En espérant qu'il puisse tenir le coup.

Nous avons encore beaucoup de chance. La rosée ne s'est pas manifestée. Et, une fois le tout bien arrimé, nous partons pour le terrain de manœuvre où nous attendent les « ouvriers », de pied ferme.

Notre arrivée est saluée comme il se doit. Rose et Camille sautant sur place comme de jeunes chiots dissipés. Et c'est maintenant que commencent les choses sérieuses !

La machine, bien graissée, se met en route, dans son « tacatac » métallique caractéristique, tandis que tournent les pales de l'engin, à la manière d'un moulin. Assis à l'arrière, et à charge pour moi de le remplacer par la suite, Jérôme a voulu commencer. C'est lui qui dirige la manœuvre. Armé d'une fourche, il veille au bon déroulement de l'opération. Il a tout du rameur à bord de sa barque. Barque qui, avec un peu d'imagination, serait dotée d'une grande roue à aubes.

La machine coupe les tiges qui s'alignent dans une glissière, d'une façon bien ordonnée. Et quand la pression exercée par la paille devient trop forte, celle-ci déclenche un levier relié à un bras arrondi où passe la ficelle. Une fois que le bras a séparé les épis de ce qui va constituer la gerbe, une pièce en forme de col de cygne pivote, fait un nœud et coupe la ficelle... Puis le tour est joué !

S'entassent les gerbes dans le panier métallique. Quand celui-ci arrive à saturation, il s'agit de lever le pied pour libérer une courroie fixée à un levier... Puis glissent les gerbes sur le sol, alors que de nouvelles sont en formation à l'intérieur de la machine. Et ainsi de suite, les heures s'empilent au rythme des gerbes. Et, comme la machine est lourde, entre mon frère et moi, chacun son tour, nous guidons Braco au travers des rangs, un Braco qui n'en peut plus. Comme ses maîtres. Et peut-être encore davantage, car nous avons le privilège d'une jeunesse qui est loin derrière lui. Pauvre et vaillant cheval !

Derrière nous, Muguette, Nono, les enfants et Maurice, qui essaie de se rendre utile, rassemblent les gerbes pour les dresser selon un rituel bien précis : quatre en croix, quatre et encore quatre, grains dirigés vers le centre, la treizième au sommet, couvrant le tout, en cas de pluie. Mais ce qui, à aucun moment ne sera le cas, puisque la météo sera toujours au beau fixe.

Ce qui est une chance car, lors d'éventuelles bourrasques, il nous aurait fallu démonter les tas, coucher les gerbes et attendre qu'elles sèchent. Avant de les reformer. Ce qui n'aurait pas été une sinécure. Surtout quand le vent a la mauvaise fortune de tout éparpiller à travers champ. Ce qui nous était déjà arrivé avec Maurice. Avec des ficelles cassées et des gerbes qu'il nous avait fallu rebotteler !

Mais, comme je viens de le souligner, nous n'avons pas à déplorer ce genre de mésaventure. Par contre, nous devons profiter des pauses de seize heures pour enfourcher notre vélo et descendre sur Balmont, afin de faire aiguiser les lames de la machine par le maréchal-ferrant. Néanmoins, après des heures et des heures de moisson, cela constitue une véritable corvée. Et comme nous ne pouvons pas compter sur Nono qui aurait fait tous les bistrots, c'est à Jérôme ou à moi que cette fonction est dévolue.

Et le soir, ce sont des moissonneurs heureux qui regagnent leur couche- pour nous, le tas de foin au-dessus de l'étable -après un repas copieux concocté par Muguette... Nous n'avons alors besoin de nulle berceuse pour trouver un sommeil qui nous foudroie comme des mouches. Et nous dormons tout d'une pièce, du crépuscule à l'aurore. Par contre, le matin, au réveil, les courbatures, qui pendant la nuit se sont sournoisement lovées au niveau des membres, de la nuque et des lombaires nous arrachent quelques grimaces, qui font sourire notre entourage.

Comme le ciel a été clément, les grains ont été secs immédiatement. Aussi avons-nous pu rentrer les gerbes à la ferme sans trop tarder.

Nono et moi, armés d'une fourche en bois à trois doigts, passons les gerbes à un Jérôme juché au sommet de la charrette. Une fois celle-ci chargée – et très lourdement – c'est Braco qui nous la ramène cahin-caha à la ferme, le charroi brinqueballant le long des chemins

poudreux, truffés de dos d'âne et de nids de poules.

Une fois de retour, il faut alors commencer à construire les meules. Autrement dit des tas grossièrement elliptiques d'une dizaine de mètres de haut sur deux mètres de long environ et quatre mètres de large, les grains étant, une fois de plus disposés vers l'intérieur. Dans l'attente du battage.

Ces meules, véritables ruchers de paille s'élèvent et s'élargissent dans un bel ensemble, pour rétrécir à mesure qu'on tutoie la cime. Le tout étant chapeauté par une dernière ligne de gerbes, faisant office de toit.

Et c'est Camille, aidé de Jérôme, qui a l'honneur de grimper sur l'échelle de bois afin de planter au sommet, le traditionnel bouquet de fleurs, sous les applaudissements des ouvriers.

Puis, sans perdre plus de temps, passons-nous à l'édification de la meule suivante. La guerre, et l'Occupation ayant été oubliées, le temps d'une moisson.

Pour le battage, par contre, nous avons rencontré un souci majeur. Depuis bien longtemps et comme la plupart de nos collègues paysans nous avons réservé une batteuse à la Mairie. Or, celle-ci n'arrive pas. Nous avons pourtant été parmi les premiers à l'avoir retenue. Il ne manque que l'accord des autorités d'occupation. Pourtant, le Maire, Bernard Messenger, qui avait fait le nécessaire, avait prévenu les autorités allemandes en leur expliquant que tout le monde, eux compris, allait pâtir de cette situation incompréhensible, dû à un grain de sable administratif, comme il en existe dans les administrations de tous les pays.

En réalité, plus tard, j'apprendrai que ce retard était tout simplement dû à une pénurie de carburant.

Quoiqu'il en soit, et comme cette opération réclame du personnel, nous avons déjà procédé au recrutement. Ce qui n'est pas une mince affaire.

En effet, en raison du manque de bras, dû au départ forcé des jeunes, retenus pour le STO ou tout simplement détenus en Allemagne et outre Nono, engagé d'office, nous avons bien du mal à rassembler une douzaine de personnes, dont quatre femmes, choisies dans le vivier des fermes environnantes pour nous prêter main forte à cette occasion. Même avec la promesse de leur rendre la pareille lors de leur propre battage. Mais, comme je viens de le préciser, ce n'est pas mauvaise volonté de leur part car depuis le début des hostilités, les hommes valides et disponibles sont de moins en moins nombreux ...

Néanmoins, nous avons quelques volontaires, notamment parmi ceux qui, il y a peu, faisait partie de nos détracteurs les plus farouches. Lesquels avaient critiqué avec vigueur notre incompetence et notre inexpérience supposées en matière d'une agriculture pratiquée au mépris des lunaisons. Or, ces derniers ont bien été obligés de convenir qu'ils s'étaient trompés, eu égard à la moisson pléthorique que nous venons de faire.

« Bravo les garçons ! Vous aviez raison. La lune, c'est de la foutaise, » avaient-ils fini par admettre...

Ce qui ne les empêchera pas, par la suite, de tenir compte du cycle lunaire, lors des semailles futures. Mais il en est ainsi. On ne change pas les traditions, du jour au lendemain. Et l'un d'entre eux, plus disert que les autres, me confiera à cette occasion : « On ne sait jamais. Cette fois-là, vous aviez peut-être bénéficié d'un sacré coup de bol ! »

Il est vrai que Jérôme et moi nous nous étions bien débrouillés, lors des semailles, puisque sur la cinquantaine d'hectares de terre cultivée en blé, nous n'avions « gaspillé » qu'une cinquantaine de kilos de grain en trop, par rapport à ce que l'on doit habituellement ensemer. Ce qui, pour des néophytes comme nous, n'en constitue pas moins une performance. Ce dont nous ne sommes pas peu fiers.

Bref, la main-d'œuvre est là, prête à entrer en action mais il manque le principal : « la machine ».

En cette attente, Jérôme et moi avons-nous décidé de commencer avec les moyens du bord. Car, selon le bon vieil adage qui consiste à dire que ce qui est fait n'est plus à faire, nous avons ressorti les vieux fléaux d'autrefois. Puisque, à force d'attendre, nous avons peur que le blé finisse par germer. Aussi, battons-nous sur une aire où, faute de place, nous avons installé le tas de fumier. Tas qu'il nous a fallu au plus tôt déplacer et nettoyer.

Bien entendu, nous n'allons pas vite en besogne. Et, alors que nous commençons à désespérer, la batteuse finit par arriver à un moment où on ne l'attendait plus. Mais elle est là et bien là. Tractée par un tracteur antédiluvien, la machine infernale, conduite par un entrepreneur fait une entrée tonitruante aux Coulons, en lâchant quelques pets sonores, ponctués de quelques soupirs intempestifs noirs comme du charbon, qui se diluent aussitôt dans l'atmosphère, pour ajouter à l'azur les nuages qu'il n'a plus. Car, par chance et une fois encore, la météo est de notre côté.

Prévenus par un sixième sens - je ne me l'explique pas autrement - chacun ayant dû se donner le mot, et sans qu'on ait eu besoin de rameuter les troupes, nous avons la surprise de voir arriver, presque en même temps, la main-d'œuvre que nous avions sollicitée plusieurs semaines auparavant. Laquelle, fourche en bois sur l'épaule, investit le terrain des opérations, sans qu'on ait eu besoin de la relancer.

Puis chacun de se répartir sur le « chantier » en question, en fonction de ses capacités, pendant que la machine, après de savantes manœuvres, se positionne entre deux meules. Une fois celle-ci bien en place, le tracteur se range face à elle. Le temps d'adapter la courroie à la poulie de la batteuse et de relier la botteleuse puis, deux ou trois éternuements plus tard, le monstre se met en marche, dans un bruit d'enfer.

Jérôme et Nono, grimpés sur les meules nous passent des gerbes que nous évacuons vers l'engin. Juchés sur la machine, deux « ouvriers » s'affairent à tour de rôle, le premier coupe la ficelle des gerbes tandis que le second étale les tiges sur un tapis roulant.

A l'arrière, deux personnes s'emparent des bottes de paille, lesquelles viennent d'être automatiquement expulsées de la machine, après un passage à l'intérieur de la botteleuse. A ce sujet, il ne nous a pas été facile de trouver de la ficelle, à une époque où l'on manque de tout. Heureusement que Maurice s'était rappelé nous en avions de reste au fin fond d'une

remise désaffectée.

Puis, les bottes de paille sont immédiatement rentrées à l'intérieur de la grange par deux aides tandis que deux autres encore les empilent avec soin. Malgré le nuage de poussière refoulé par la machine, on les aperçoit juchés tout en haut du tas, à deux doigts du toit.

Enfin, à côté de l'énorme courroie, qui relie la batteuse au tracteur - laquelle forme un « huit » - deux autres personnes, dont « le patron » présentent des sacs de jute sous des guichets équipés d'une trappe, lors que coule de manière ininterrompue l'or des grains, comme une source vive.

D'un geste brusque et une fois ceux-ci remplis, un ouvrier ferme précipitamment la trappe. Puis deux hommes, se les coltinent pour les déposer à tour de rôle au pied d'une corde munie d'une poulie. Et, direction le grenier où deux autres personnes vident leur contenu. Le tout formant un tas déjà conséquent.

Quant à la balle, celle-ci forme un autre tas qui sera épandu plus tard et au fur et à mesure, à l'étable, pour que les vaches puissent piétiner un sol plus sec et plus propre.

Quant à nous, tout couvert de sueur et de poussière, la figure noire comme des charbonniers, une fois l'opération accomplie, nous allons nous décrasser, le soir, à la pompe. Et, au terme du battage, alors que le « propriétaire » de la batteuse démonte la courroie, après un petit coup de « rincette » et un dernier morceau avalé à la hâte, ce dernier file sans plus tarder vers d'autres cieux où il est attendu avec impatience.

Demain, Jérôme et moi, nous irons battre chez nos voisins de la Ferme des Carreaux. La ronde du battage vient tout juste de commencer !

CHAPITRE 10

NOTRE ARRIVEE AU MAQUIS

« Ca y est ! Vous êtes décidés ? avait demandé Bernard Messenger. C'est bien. Notre pays a besoin de gars comme vous. »

La moisson était terminée. Paille et blé rentrés. La récolte de pommes de terre aussi. La terre avait été labourée. La ferme allait enfin pouvoir plonger dans son long sommeil hivernal. D'ici le printemps prochain, Maurice qui, à la grande satisfaction de Muguette avait arrêté de boire – le retour à ses activités lui ayant fait perdre cette coupable activité - aura le temps de recouvrer ses moyens. Et il sera à même de reprendre les rênes de sa propriété.

Ainsi tout ce qui devait être fait l'avait été. Par nos soins. Nous avions même moissonné le champ d'avoine pour la nourriture de notre bon vieux Braco. Aussi pouvions-nous partir la conscience tranquille. Avec la satisfaction du devoir accompli. Même si la proximité de l'hiver, avec la neige et le froid, n'était sans doute pas la meilleure des saisons pour rejoindre le Maquis. Mais pouvait-il en être autrement ? Nous n'aurions pas pu laisser Maurice avec tout ce travail sur les bras. Surtout dans son état. Malgré notre volonté irréprouvable de nous opposer à un Occupant qui nous insupportait chaque jour davantage, en raison de ses exigences, qui nous ravalait au rang d'esclave.

D'ailleurs les premiers à nous féliciter pour notre initiative avaient été nos deux parents adoptifs :

« Nous sommes fiers de vous, avait déclaré notre convalescent... A présent, nous ne pouvons plus faire grand-chose pour notre pauvre pays. Nous sommes grillés. C'est chic à vous de vouloir assurer la relève. Et savoir qu'il y aura deux représentants de la Ferme des Coulons dans le Maquis, nous fait chaud au cœur.

-Mes chers petits, avait dit Muguette en lui faisant écho, je me souviens de votre arrivée chez nous. Votre petite valise à la main. Accompagné de Monsieur Bourgeois, l'Inspecteur des enfants assistés. Béni soit le jour où il vous a fait franchir le seuil de notre porte. Il avait été bien inspiré. Nous vous avons élevé comme si vous étiez nos propres enfants. A une époque où Maurice et moi ne pouvions pas en avoir. Nous n'avons pas regretté de vous avoir parmi nous, car vous ne nous avez apporté que des satisfactions. Puis, au moment où nous ne nous y attendions plus, Camille et Rose sont venus au monde. Ce fut un autre bonheur. Nous avions tout pour être heureux, en effet. Jusqu'au jour où les Boches sont arrivés chez nous ! Avec les conséquences que vous connaissez.

Votre projet est noble et courageux. Aidez les hommes de bonne volonté à chasser ces voyous ! Vous aurez fort à faire. D'autant plus, que parmi eux, se cache une grosse poignée de nos concitoyens. Et ceux-là - hélas !- on ne pourra pas les renvoyer chez eux. Je me demande même ce qu'on va bien pouvoir en faire. Ce sont des irrécupérables. Méfiez-vous

d'eux ! Ils sont encore plus dangereux que les Allemands.

Eh oui, mes chers enfants, nous sommes bel et bien pris entre deux feux. Mais, promettez-moi de ne pas vous exposer plus qu'il ne le faut. Pensez à nous. Et revenez-nous entiers ! »

Tels sont les conseils et les avertissements que nous ont prodigués Maurice et son épouse. Que nous appelions de temps en temps « Patron » ou « Patronne », pour les faire un peu bisquer. C'était également un moyen pour nous de faire comprendre que chacun devait rester à sa place. Car, des parents, nous en avons. Même s'ils nous avaient mis très tôt à l'Assistance, ils n'en étaient pas moins nos parents biologiques. Et même si, également, avant d'arriver aux Coulons, nous avons déjà été placés dans deux ou trois familles de fermiers des environs. Lesquelles avaient par ailleurs tenté de nous séparer, Jérôme et moi. Car, avaient-elles exigé : « Nous en avons besoin d'un et pas de trente-six ».

Mais, Monsieur Bourgeois, qui n'était pas dupe, n'a eu cure des exigences des paysans qui voyaient en nous une main d'œuvre bon marché. En Inspecteur avisé et consciencieux qu'il a toujours été, il s'y était formellement opposé : « Ce sont les deux ou rien du tout ! » leur avait-il répondu.

Aussi, comme aucun ne voulait entendre raison, notre maigre bagage à la main, nous avons erré de familles d'adoption en famille d'adoption... jusqu'au jour où nous sommes arrivés aux Coulons. Pour n'en plus repartir. Car chez Maurice et Muguette, qui jouissaient de l'estime de tous, nous avons trouvé une seconde famille.

Ce sont eux d'ailleurs qui nous poussaient à rendre visite à nos « vrais » parents, qui habitaient à une centaine de kilomètres de là. A Carouges. Au moins une fois par mois... Histoire de ne pas complètement couper le lien.

Mais au bout d'un ou deux jours, Jérôme et moi on commençait à s'ennuyer chez eux, car nous n'avions rien à nous dire ! Et leurs enfants, qui étaient par le fait nos frères et sœurs, n'ayant pas de vécu en commun, nous les considérions comme des étrangers.

A contrario, nous étions plus attachés à Rose et à Camille qui, finalement, n'avaient pas aucun lien de parenté avec nous. Mais nous les aimions. Nous les avons vus grandir. Et, ce qui ne gâtait rien, les enfants de nos « patrons » étaient en tous points adorables.

« Vous n'allez pas partir ! s'était alors exclamée la plus petite, qui avait passé ses deux bras potelés, autour de notre cou.

-Ils vont faire leur devoir ! avait répondu leur père.

-Ils n'ont qu'à les faire à la maison, avait-elle rétorqué. S'imaginant dans sa petite tête d'enfant qu'il s'agissait de devoirs scolaires.

-Mais non ! s'était alors récrié son frère aîné. Ils vont sauver la France ! »

Et chacun d'avoir la larme à l'œil.

« Dès que vous aurez sauvé la France, vous reviendrez ? avait-elle redemandé, prise d'un doute.

-Naturellement qu'ils reviendront, avait déclaré Camille.

-Oui. Mais ça prendra un petit peu de temps, » avait murmuré Maurice, en se mouchant dans son vaste mouchoir à carreaux, pour cacher son trouble.

Puis, tout s'est précipité. Bernard Messenger, que nous avions sollicité une semaine plus tôt, avait rapidement pris les choses en mains. Aussi nous avait-il ménagé une prise de contact avec un membre des FTPF. Un nommé Serge Grommond. A Balmont. Au Café du Bon Coin. Chez Lucienne Defert.

Toutefois, et alors que mon frère et moi, nous comptions nous y rendre tous les deux, le Maire nous l'a hautement déconseillé:

« N'y allez pas ensemble. Moins vous serez, moins vous vous ferez repérer. D'autant plus qu'en tant qu'habitant la Ferme des Coulons, vous êtes déjà dans l'œil du cyclone, vis-à-vis des autorités. Je suggère que ce soit Gaby qui aille au rendez-vous. Puisque c'est l'aîné. »

Mon frère s'étant alors rangé aux sages propos de notre Maire, je m'étais rendu seul au Café du Bon Coin...

Je revois la scène :

Enfin quoi... ? Viendra ? Viendra pas ? Nous avons rendez-vous à quinze heures précises. Et voilà une bonne demi-heure que j'attends, assis sur ma chaise, dans la salle enfumée du Café... J'en suis à ma deuxième limonade.

Dans un coin, des consommateurs jouent à la belote, en sirotant des ballons de rouge. A quatre heures de l'après-midi !

« C'est un homme d'une quarantaine d'années, avait prévenu Bernard Messenger. Petit, trapu rougeaud et un peu bourru. Pas mauvais bougre. Même s'il a des mains larges comme des battoirs. Hiver comme été, il porte un ensemble, veste-pantalon en velours marron, à grosses côtes. Et il est coiffé d'un béret. Serge Grommond qu'il s'appelle. Mais ce n'est pas son vrai nom. C'est celui qu'il a pris dans la clandestinité.

- Comment je vais le reconnaître ? lui avais-je alors demandé.

- Il aura la main gauche bandée. Tu ne pourras pas te tromper.

-Il est blessé ?

-Pas du tout. C'est juste pour que tu puisses le reconnaître facilement.

-Serge Grommond ? avais-je répété pensivement.

- A vous aussi on donnera un nom. Dès que vous ferez partie du Maquis.

-Et le Maquis ? Il est où en ce moment ?

-Je ne sais pas très bien. Comme ça fait deux fois qu'ils déménagent. Rapport aux traîtres, qui vous a dénoncé.

-Ils étaient plusieurs ?

-Deux.

-Et ils les ont attrapés ? a questionné Muguette.

-Ils les ont attrapés.

- C'était qui, ces ordures ? s'était récréé son mari. Que j'aille régler leur compte !
- C'est déjà fait, nous a appris notre interlocuteur. Ils ne nous embêteront plus.
- C'était qui ? » avait répété une fois de plus le Patron.

A cet endroit du récit, Messenger avait baissé la voix :

« Vous ne me croirez jamais !

-Accouche ! De toute façon, je le saurai bien un jour ou l'autre !

- Germain Pilaud lâcha-t-il, comme à regret.

-Germain Pilaud ? Le clerc de notaire ?

-Le clerc de notaire... Qui était rentré depuis peu dans le réseau Comme quoi, à l'avenir, on doit se montrer plus vigilant quand il y en a qui veulent nous rejoindre !

Il a tout raconté à Vincent Ployer. Son grand copain. Lequel est allé tout droit à la Kommandantur pour vous dénoncer. Heureusement pour vous, Ployer ne lui avait pas dit où se trouvait la cache d'armes. Et c'est pour cela que les Boches ont mis votre maison à sac.

-De si gentils garçons! s'étonne Muguette.

-Quand les Frisés sont revenus de votre ferme Grosjean-comme-devant, Ployer a cherché à en savoir davantage. Il a de nouveau interrogé Pilaud. Mais, celui-ci, sans doute pris de remords, quand il a su ce qu'il avait déclenché, n'a plus rien voulu dire.

-Maître Maury en est malade. Comme il le dit lui-même : « *Si je l'avais su plus tôt, il y a belle lurette que j'aurais tordu le cou à ce bavard. Et de mes propres mains. Ah il m'a bien eu le salopard ! Et dire que je ne m'étais douté de rien !* »

Un grand silence s'était alors instauré. Le temps pour chacun de se remémorer quand et à quelle occasion, le clerc du notaire de Balmont nous avait vu enterrer les armes ? Car, il avait dû nous voir. Il ne pouvait en être autrement. A moins qu'il l'ait appris par une tierce personne ? Ce qui est encore possible. Une personne qui nous aurait surpris et qui le lui aurait répété ? Mais non. Messenger vient de dire qu'ils étaient deux.

Nous en étions là de nos réflexions, quand Maurice, tout à coup s'écria :

« Je sais ! Ce jour-là, Pilaud était venu me faire signer un papier. Pour la vente d'une coupe de bois. Pour la scierie. Mais il n'était pas venu tout de suite. Il est arrivé une heure après qu'on ait enfoui les armes. Au moins !

J'avais même pensé : « *Merde alors ! Il s'en est fallu de peu qu'il ne nous surprenne en plein boulot !* » Maintenant que tu le dis... ! Après avoir découvert notre petit trafic, il a dû se cacher derrière les bâtiments et attendre un peu avant de se présenter. Ce qui explique qu'il ne savait rien du tout au sujet des paras et des réfractaires du STO, qui venaient se réfugier chez nous. Sinon, pour moi, avec les Boches, la facture aurait été encore plus salée.

Tu l'avoueras quand même, avait-il lancé à l'adresse de son ami, qui aurait soupçonné Ployer ? Et le Clerc de notaire ? Surtout le clerc de notaire ? Qui ?

-On ne peut pas lui reprocher grand-chose à lui, concéda sa femme. Sinon d'avoir eu la langue trop longue ! C'est plutôt son copain qui est fautif. Mais, êtes-vous bien sûr de vos accusations ?

-Sûr et certain. Ils ont reconnu les faits. Ils ont été liquidés tous les deux.

-Mon Dieu ! Mon Dieu ! coupa Muguette en se signant.

-Et c'est pour cela que je vous dis que les FTPF ont dû déménager une deuxième fois !»

Pendant que je revois tout cela, je suis en train d'attaquer mon troisième verre de limonade. Toujours personne...

Dans leur coin, les joueurs de cartes, émoustillés par l'alcool, s'énervent. Ils tapent le carton de plus en plus fort. Les verres à pied tressautent. Et la bouteille abandonnée sur la table par Lucienne, la patronne, en tremble aussi. Puis ils commencent à « se chambrer » mutuellement. Et le ton commence à monter.

« Moins fort ! » crie Lucienne, qui écoute une scie à la mode à la radio. « On n'entend rien. »

Quatre heures dix. Plus d'une heure de retard. S'il n'est pas là dans cinq minutes, je m'en retourne !

A son comptoir, la patronne, se teint les ongles en chantant une ballade sirupeuse, qui est en train de passer à l'antenne. Elle fait le contre-chant. Et je dois admettre qu'elle a une belle voix.

« Attention aux canards, » lui crie un client, histoire de la taquiner. « La chasse est ouverte ! »

Mais la belle élude la remarque d'un haussement d'épaule agacé.

« Tu sais bien que la chasse est interdite par les Chleuhs ! » croit devoir expliquer son partenaire de jeu.

Entre deux bâillements, j'observe la bruyante agonie d'une mouche, collée au ruban poisson de piège fixé au plafond, par une punaise. Elle se débat en émettant des petits bourdonnements si aigus qu'ils en deviennent énervants. Et plus elle se débat, plus elle adhère à un papier qui n'a pas dû être changé depuis l'été, vu le nombre impressionnant de bestioles qui y sont restées collées.

Cette fois, ça suffit. J'y vais.

Mais, au moment où je me lève, s'ouvre la porte du bistrot. Un homme entre. Complet de velours vert. Béret sur la tête. Main gauche entourée d'un mouchoir à carreaux, rouges et violets... Serge Grommond ! Enfin ! Le voici !

« Salut la compagnie ! » crie-t-il à la cantonade.

Du côté des joueurs, personne de répondre. Ce qui ne les empêche pas d'observer le nouveau venu à la dérobée, par-dessus les cartes disposées en éventail, devant leurs yeux.

Et ils ont beau baisser la voix, il n'est pas nécessaire d'être devin pour reconstituer leur conversation, dont des bribes parviennent à mes oreilles :

« Qui c'est ? »

-Je ne sais pas.

-Et toi ? Tu sais qui c'est ?

-Moi non plus.

-On ne l'a jamais vu au pays ?

-Pas que je sache... »

Quant à l'homme en question, celui-ci fait fi de l'attention dont il est l'objet. Il se contente de se diriger vers le zinc, escalade un tabouret et lance à l'adresse de Lucienne :

« Une bière bien fraîche. Si c'est possible.

- C'est possible, fait-elle. Aujourd'hui, c'est jour avec alcool. »

Pendant qu'on le sert, l'homme se retourne pour effectuer un regard circulaire. Les joueurs ont replongé leur nez dans leurs cartes... Ca y est ! Nos regards se croisent. Il m'a aperçu.

Il est bien tel que Messenger me l'a dépeint : petit et trapu. Par contre il n'est pas facile de constater s'il est rougeaud ou non, avec la barbe qui commence à lui manger une partie du visage. Visiblement, il ne s'est pas rasé depuis deux jours.

Enfin, son aspect bourru ne transparait pas non plus. Il a plutôt l'air enjoué... Mais il ne faut pas se fier aux apparences, car en présence de gens qu'il ne connaît pas, sans doute se croit-il obligé d'adopter un comportement qu'il n'a pas habituellement. Tant il est vrai que depuis l'Occupation, nous sommes tous devenus des comédiens malgré nous.

Pendant ce temps, Lucienne a sorti un grand bock, suspendu au-dessus de son comptoir, l'a déposé sur un cercle en carton, puis a plongé la main dans un cageot à bouteilles, qui se trouve à ses pieds. D'une main experte, elle fait sauter le bouchon mécanique en céramique blanc, en repoussant ses attaches métalliques. Le liquide ambré glisse à l'intérieur du verre qu'elle incline. Ce qui n'empêche pas la mousse de déborder, une fois remis sur pied.

Aussi, d'un geste très professionnel, une fois le bock rempli, la patronne évacue-t-elle le trop-plein à l'aide d'une spatule en bois.

« Merci bien, » dit l'homme avant d'approcher ses lèvres gourmandes du précieux breuvage. Quand il se retourne une nouvelle fois vers moi, je ne peux m'empêcher de sourire. La mousse blanche lui fait une fine moustache aux abords des lèvres. Mais, certainement préoccupé, celui-ci n'en a cure.

« Commence à faire froid, dit-il. Histoire d'engager la conversation.

-On ne va pas vers le beau, » lui répond la femme, fataliste.

Puis, après s'être octroyé une seconde rasade et toujours sans s'essuyer, preuve qu'il n'a pas pris la mesure de son ridicule, il s'empare de son bock et se dirige vers ma table. Pendant que la patronne s'est remise à chanter...

« Et toi, gamin ? Qu'est-ce que tu dis tout cela ? me fait-il, pour entamer la conversation.

-Rien, je... bredouillé-je.

-Il n'est pas très causant aujourd'hui, notre Gaby, fait remarquer Lucienne.

-C'est ce que je vois... On va arranger cela, » lui répond le nouveau venu qui, sans autre forme de procès, s'assoit en face de moi,

Jamais je n'aurais pensé qu'une première rencontre, avec un membre des FTP, rencontre qui allait sceller mon destin et celui de mon frère, puisse prendre une telle tournure.

« Comment tu t'appelles, qu'elle a dit la patronne ?

-Gabriel. On m'appelle Gaby.

- Gaby. Voyez-vous cela... Tu n'aurais pas un frère, par hasard ?

-Si. Jérôme. Jérôme Couturier. »

Puis, plus bas, il enchaîne :

« Toujours décidés ?

- Toujours.

- Alors, demain soir. Vingt heures trente. Je passerai vous prendre.

- Déjà ?

- Déjà.

-Et le couvre-feu ? »

Un doigt sur ses lèvres, mon interlocuteur m'indique qu'il en fait son affaire.

« Ayez des bicyclettes en bon état, ajoute-il encore.

- On n'en a pas.

- Vous prendrez celle de Maurice. Quant à Messenger il veut bien te prêter la sienne. Comme il en a deux. Il vous l'apporte demain matin. N'oubliez pas : chandails, vêtements chauds, boisson, nourriture...

-Vous connaissez Maurice ? m'étonné-je.

-Qui ne le connaît pas ! Comment va-t-il ?

-Beaucoup mieux. Même si ses doigts sont complètement déformés.

-Le pauvre. Il en a vu ! »

A cet endroit de la conversation, il penche sa tête en arrière pour vider son bock, ou ce qu'il en reste... d'un trait. Se lève. Dépose de la menue monnaie sur la table et s'écrie, pour bien être entendu : « Décidément ! C'est vrai. Tu n'es guère causant, mon garçon ! »

Puis, après un « M'sieurs-dame ! » retentissant, tout en portant deux doigts à son béret, le voilà déjà dans la rue.

A me demander si je n'ai point rêvé ! Mais non, en face de moi, sur la table de bistrot, il y a bien un bock vide, avec un peu de mousse... au fond et sur les bords.

« Prenez bien soin de vous, » conseille encore une fois Muguette, en remettant à chacun, un sac à dos rempli de vêtements et de victuailles. « N'allez pas vous exposer inutilement.

-Dépêchons ! Dépêchons ! répète Serge Grommond, qui veut abrégé les effusions. Nous avons du chemin à faire !

-Je vous ai mis des couvertures chaudes, » ajoute encore la pauvre femme.

Contrairement à son épouse qui court partout, à la recherche de ce qu'elle pourrait encore nous offrir et qu'elle trouve subitement indispensable, Maurice, l'œil humide, se tient en retrait. Visiblement, il souhaiterait être à notre place. Ou, à tout le moins, nous accompagner. Mais, il est trop handicapé.

Quant à Rose et à Camille, notre départ précipité les bouleverse.

« Vous comptez mettre combien de temps pour sauver la France ? questionne la petite.

-Le temps qu'il faut, lui répond Jérôme.

-Deux jours ? Trois jours ?

-En une semaine, cela devrait être réglé, » la rassuré-je.

Ce qui amuse Maurice, qui rit entre ses larmes.

« Vous viendrez nous voir ? De temps en temps ? s'inquiète l'aîné.

-Promis. Dès qu'on en a terminé avec les Boches, on rapplique, fais-je.

-C'est bientôt fini ? Oui ? » s'énerve notre mentor, qui nous attend, assis sur le cadre de son vélo. Un pied à terre et l'autre posé sur le pédalier. Prêt au départ.

Dernières recommandations. Dernières embrassades. Maurice et Muguette nous serrant tour à tour sur leur cœur. A nous étouffer.

Jérôme enfourche la bicyclette du patron. Quant à moi, j'hérite du vélo de Messenger. Celui qu'il a pris soin d'apporter ce matin. Comme promis... Puis, vogue la galère ! En route pour l'aventure. Les premiers coups de pédale sont laborieux. Muguette ayant surchargé sacs à dos, sacoches et porte-bagages. Ce qui a d'ailleurs failli provoquer la chute de mon frère. En effet, au moment de grimper sur sa machine, la roue arrière, entraînée par le poids, s'est dérobée. Et sa machine s'est cabrée. Heureusement que Maurice était à ses côtés pour stabiliser l'engin. Sinon, mon frère allait tomber à la renverse. Son pied gauche ayant pris appui par deux fois sur le chemin, pour rétablir vainement l'équilibre...

« Qu'est-ce qui m'a foutu des enfants de troupe pareils ! s'insurge notre guide. Quand on ne sait pas faire de vélo, on reste chez soi ! Sacré tonnerre ! »

Cette fois, j'ai un petit aperçu de ce qu'est réellement le caractère de notre accompagnateur. Messenger ne s'était pas trompé. Effectivement, il est BOUGON. Et l'homme que je vois à présent nous renvoie cette image.

« Au revoir ! Au revoir ! » nous crie Muguette, le nez dans son mouchoir. A nos côtés, les enfants nous accompagnent un temps à la course. Puis, peu à peu, fatigue oblige, ils commencent à lâcher prise. Et, lorsque je me retourne, j'aperçois des petites silhouettes qui nous adressent des signes amicaux et qui diminuent à mesure que nous nous éloignons. Tandis que plus loin, beaucoup plus loin, nos parents adoptifs sont effondrés. Et mon cœur se fend

quand j'aperçois Maurice, consolant sa femme, qui pleure dans son tablier. Je n'avais pas imaginé à tel point notre séparation allait être aussi pénible. Ce dont notre mentor se moque éperdument, lui qui pédale à tout va. Sans autre état d'âme que d'arriver le plus tôt possible et à bon port.

Cette fois, c'est une autre vie qui commence. Nous entrons de plain-pied dans le monde de la clandestinité. C'est-à-dire un monde parallèle au monde officiel - celui de Vichy.

Je viens subitement de prendre conscience que nous ne faisons plus partie de la Société. Nous sommes passés de l'autre côté. Et en franchissant la ligne, autrement dit en bravant tous les interdits, nous nous exposons à des sanctions dont nous connaissons le tarif. Comme dit le croupier, en manipulant la roulette : « Les jeux sont faits »... Nous avons misé. « Rien ne va plus... » Il n'y a plus moyen de reculer.

Nous roulons tambour battant. Balan Saint Georges, Conance, Darbay-sur-Bièvre, Verbiers-le-Château, village après village, hameau après hameau, nous fonçons droit devant, tous feux éteints, comme trois coins enfoncés dans l'arbre noir de la nuit – la lune qui joue à cache-cache derrière les nuages se montrant avec parcimonie. Je me demande même comment fait Grommond pour reconnaître sa route.

Il fait froid. Mais, écharpe et béret au vent et bien au chaud sous nous canadiennes, nous souffrons peu de l'indigence de la météo. Seules nos mains posées sur le guidon glacé, nous fait regretter d'avoir laissé nos gants au fond des sacoches. Mais il ferait beau voir s'arrêter. Nul doute que notre guide entrerait dans une violente colère. Aussi nous contentons-nous de souffler dans nos mains ankylosées.

Nous poursuivons notre route, quand, tout à coup, notre guide s'écrie :
« Les Chleuhs ! Tout le monde dans le fossé ! »

Sans chercher à comprendre, par pur réflexe, nous sautons de vélo et nous nous précipitons sur le bas-côté... En fait de fossé, il s'agit plutôt, à cet endroit, d'une forte déclivité qui rejoint un sentier de labour, situé à quelques mètres en contrebas. Chargés comme nous le sommes, et bien que nous soyons à pied, nos machines sont difficilement contrôlables... Tressautent nos engins sur la pente inégale, pleine d'ornières et de taupinières ! Crissent nos freins dans l'épaisseur de la nuit.

« Silence ! » s'écrie notre accompagnateur agacé.

La pente est plus raide que nous l'avions supposée. Et il ne s'agit pas de se laisser emporter. Enfin, tant bien que mal, nous finissons par gagner le chemin de terre.

Ouf ! Il était temps !

« Ne restons pas là ! ordonne Serge Grommond. Nous sommes trop à découvert. Il y a un buisson d'épines sur la droite. »

Nous le suivons aussi vite que nous le pouvons. Arrivés à l'endroit indiqué, nous couchons nos bécanes. La plupart des choses entassées sur les porte-bagages se sont échappées des tendeurs. Bidons, couverture, sacs de couchage gisent par terre. Dans un joli désordre. Tant pis ! Nous verrons tout à l'heure !

Instinctivement, le nez dans le buisson, le ventre plaqué au sol, nous nous faisons le plus petit possible. Car, effectivement, nous venons d'apercevoir des pinces lumineuses. Des phares, sans aucun doute ! Puis, distinctement, nous entendons le ronronnement continu de plusieurs moteurs.

Un convoi allemand ! Avec motos, jeeps, voitures blindées et camions bâchés, qui se rendent vers une direction inconnue !

Les cœurs battent plus fort à mesure que s'écoule le flot au-dessus de nos têtes. Chacun de retenir son souffle... Pendant que passent les véhicules, inexorablement. A vitesse constante. Mais modérée. Et sans se presser.

Nous l'avons échappé belle ! Je n'ose envisager le pire. Sans le sixième sens de Grommond, sans sa présence d'esprit... nous allions nous jeter dans la gueule du loup. Nous avons beau être des enfants de la campagne, ni Jérôme, ni moi, n'avions vu ou entendu quoi que ce soit !

« Il va falloir que vous appreniez à voir, sinon vous ne ferez pas de vieux os ! » ironise notre guide, une fois le convoi parti.

Avant de quitter les lieux, nous profitons de cette halte obligée pour nous restaurer. Et remettre un peu d'ordre sur nos porte-bagages. Mais il n'y a pas de temps à perdre. Il va bientôt être minuit. Et, d'après notre accompagnateur, nous ne sommes pas encore à la moitié du chemin.

Aussi, après un dernier morceau, enfourchons-nous nos bicyclettes. Mais, au lieu d'escalader le talus, que nous avons eu tant de peine à descendre tout à l'heure, dans le sauve-qui-peut général, nous décidons de suivre le chemin de terre. Car, nous pensons qu'à un moment ou à un autre, il doit bien rejoindre la départementale, que nous avons dû quitter prématurément. Mais, gare aux crevaisons... ! Le sentier n'est guère carrossable et nous ne pouvons pas garder un rythme soutenu. Heureusement que Grommond avait vu juste. Plusieurs centaines de mètres plus loin, en effet, nous retrouvons enfin la route goudronnée sur laquelle nous roulions auparavant. Lequel est tout de même plus agréable que ce chemin de labour, ponctué de bosses et de creux !

Nous filons à vive allure, toujours tous feux éteints. Et sans dire un mot.

Il est cinq heures du matin. La lune a disparu définitivement. La nuit s'est encore épaissie. Et il bruine. Devant, Serge Grommond ouvre toujours la marche... Nous n'entendons que le bruit des pédales et celui de la gomme sur la chaussée. C'est d'ailleurs ce qui nous permet de suivre notre mentor. Qui pédale d'une manière soutenue. Je ne sais pas comment il fait, car on ne voit ni ciel ni terre. Pourvu qu'il ne soit pas obligé de stopper brutalement, car nous ne pourrions pas faire autrement que de le percuter.

Nous sommes trempés. Au visage et aux jambes. L'humidité ayant traversé nos pantalons. Heureusement que nous avons revêtu canadiennes et bérets. Au moins avons-nous le corps au sec.

Les sacs à dos tirent sur les épaules endolories. Lourdes sont les sacoches qui sont de plus en plus dures à traîner. Quant aux objets entassés sur les porte-bagages, n'en parlons pas.

Ils font aussi leur poids. Mais Muguette, dans sa crainte de nous voir manquer de tout, n'avait pas hésité à surcharger nos machines.

« Stop ! C'est là ! » fait enfin notre guide, en obliquant vers la droite. Pour emprunter un chemin forestier, qu'une fois de plus, nous n'avions pas remarqué.

Le chemin de labour de tout à l'heure, c'était des roses à côté de celui-ci. Non seulement, il y a des fondrières, mais nous n'y voyons goutte. Pas facile de rester sur le sentier ! Et à tout moment, nous risquons de verser dans quelque roncier. Ou de nous enliser dans quelque flaque.

Cette fois, il pleut de plus belle ! On entend le bruit de la pluie sur les feuilles. Le sol est de plus en plus boueux.

Devant moi, Jérôme a glissé dans une ornière. Pour se rétablir, il a dû poser un pied à terre... Il a de la boue jusqu'aux chevilles. Et il est trempé. Mais heureusement pour lui, il n'est pas tombé.

« On peut allumer les phares », fait notre guide, en actionnant sa dynamo. Manque de chance pour moi. Le système d'éclairage du vélo emprunté à Messenger est défectueux. Le fil de la dynamo doit être coupé. Mais l'heure n'est pas aux réparations.

« Tant pis ! déclare notre guide, fataliste. Tu n'as qu'à suivre ton frère. Essaie de ne pas tomber dans une fondrière ! »

Nous roulons toujours. Tant bien que mal. Lors que sautent et tressautent nos machines - Les trépidations gagnant les guidons. Nous sommes atteints de la maladie de la tremblote.

« C'est un mauvais moment à passer, prévient ironiquement notre accompagnateur. Plus loin, c'est meilleur. »

Pour qui nous prend-il ? En fait d'amélioration, la pente est si raide, que nous sommes tenus de mettre pied à terre et de pousser nos vélos. Il nous la copiera ! Dans le sol argileux, nos semelles adhèrent difficilement. Nous glissons. La progression est lente. D'autant plus que nos semelles transportent ce qui nous semble être des tonnes de boue ! Mais, quel bonheur, une fois arrivés au sommet, de pouvoir grimper de nouveau sur nos vélos !

« Pas de blagues ! avertit encore Serge Grommond. Ne vous laissez pas emporter dans la descente. Et évitez de freiner brutalement ! »

Cela ne risque pas, car, comme il fait très sombre, nous avançons prudemment.

6 heures et demie...

Et nous roulons toujours. A vitesse de fourmi... Quelques kilomètres plus loin, le sol plus dur, où affleurent de gros cailloux, nous apprend que nous venons de quitter la zone argileuse. Ce qui nous rend un peu d'espoir. Toutefois, à chaque fois que nous questionnons Grommond pour savoir où nous en sommes, celui-ci nous répond invariablement : « On approche ! On approche ! »

« Halte ! Qui va là ? »

Une voix dans la nuit. Mon sang se glace. Des frissons me lacèrent le dos. Des gouttes de sueur perlent à mon front. Et mon frère ne vaut sans doute guère mieux...

Deux hommes sortent des ténèbres. Bérêts vissés sur la tête, Vestes kakis sur pantalons de golf. Rangers aux pieds pour l'un. Bottes en caoutchouc pour l'autre. Mitraillettes pointées sur nous. Ils nous barrent le passage.

« Mot de passe ! crie l'homme aux bottes en caoutchouc.

-Couillons ! lui répond Grommond. C'est moi.

-Ah c'est toi, Serge ? On ne t'avait pas reconnu.

-Tirez-vous de là, les gars ! Voyez bien que je suis pressé. On a roulé toute la nuit.

-Drôle de temps pour voyager !

-On n'choisit pas. Laissez-nous passer ! J'amène deux nouvelles recrues... Prouvost est levé ?

-Manquerait plus qu'il soit couché, ricane l'homme aux rangers, en libérant le passage. Remarque, ça nous arrangerait bien... A d't'à l'heure !

-A d't'à l'heure ! » lui répond notre mentor.

Mon frère et moi, nous devons reconnaître que ces deux gaillards sortis de la nuit, nous ont flanqué une belle peur !

« Ces deux-là, ils ne peuvent pas s'empêcher de faire du zèle, déplore Grommond. Ils n'ont pas inventé l'eau chaude ! Mais il faut de tout pour faire un monde. Même des ballots comme eux ! »

Quant à la remarque que vient de formuler l'homme-aux-rangers, concernant Prouvost, il ne faut pas être fin clerc pour deviner que le Lieutenant ne doit pas être très conciliant.

« Il a son caractère, confie notre guide. Il ne faut pas lui marcher sur les pieds. C'est un Chef. Un vrai. Vous verrez. Et comme tous les chefs, il est exigeant. »

Nous poursuivons notre route. De temps à autre, nous croisons des maquisards qui, de loin en loin, montent la garde. Mais contrairement aux deux premiers, ceux-ci ne nous arrêtent pas. Se contentant d'un vague « Salut Serge ! » qui me plonge dans des abîmes de perplexité, car comment font-ils pour reconnaître un des leurs, lors qu'il fait noir ? Quant à l'interpellé, celui-ci ne se trompe jamais en répondant nommément à leurs salutations : par un « Salut Denis ! », un « Salut Roger ! » ou un « Salut Georges ! » qui me laisse à penser que notre guide a tout bonnement les yeux nyctalopes du chat.

Il pleut de plus belle. Le sentier se transforme d'autant plus en borbier que nous sommes en train de traverser de nouveau, une portion argileuse. Le sol est à cet endroit truffé de gerces dues aux passages répétés des camions. Aussi, avec nos bicyclettes, ne devons-nous en aucun cas dévier de notre trajectoire. Ce serait risquer de tomber. Parfois même, comme les ornières sont profondes et comme leurs lèvres arrivent au ras des pédaliers, il nous est impossible de donner le moindre coup de pédale. Et c'est assis sur la selle tout en posant les deux pieds par terre, que nous progressons.

Sept heures...

Le jour commence à se lever. C'est alors qu'au moment où nous nous y attendons le moins, le sentier débouche brusquement sur une immense clairière, à ciel ouvert. Cette fois, on y voit plus clair. Et, à nos yeux ébahis, tout un village fait de bric et de broc vient de surgir de terre.

Cà et là, baraques de bois, bicoques de tôle, masures aux murs de planches et de paille et maisons de toile se dressent à la périphérie... Une seule maison est en brique. Sans doute une ancienne cabane de chasse ?

Il s'agit là d'un véritable campement de romanichels... sans roulottes.

Par contre, devant, se dresse un double mur de sacs de sable de plus d'un mètre de haut, édifié en quinconce, pour parer toute intrusion intempestive. Si bien que pour arriver sur la grande place centrale, où a été érigé un mât porteur de drapeaux, il faut effectuer un slalom entre les murets.

De chaque côté de ce « village », sont rangés des véhicules – jeeps, motos, traction et luxe suprême, un camion bâché – dans un ordre impeccable. Le tout étant prêt à partir dans l'instant.

Je ne le sais pas encore, mais je l'apprendrai bientôt, derrière les cahutes, il y a deux chemins qui pourraient permettre un éventuel repli, en cas de coups de mains ennemis. Aussi, cette clairière n'est-elle pas un simple goulot d'étranglement, comme je l'avais supposé au premier abord. Ce qui aurait été suicidaire... Tout avait été prévu ! Il est vrai qu'ayant dû déménager deux fois, ses concepteurs avaient songé à tout.

Soudain, un clairon vient de sortir d'un baraquement. Son port martial et son allure toute mécanique me font penser à un soldat de plomb. Après avoir traversé la place, celui-ci vient se positionner au pied du mât. Puis il fait tourner son instrument dans sa main droite, d'une manière experte. Avant de le porter à ses lèvres... - Il est allé tellement vite que je n'ai pas eu le temps de voir comment il avait fait - Et il sonne le réveil.

A peine les dernières notes sont-elles éteintes, que des hommes – une quinzaine environ - se précipitent au dehors et de toute part, torse nue, serviette sur l'épaule, gant et savon à la main, pour se diriger vers une sorte d'abreuvoir en bois. Heureusement pour eux, il ne pleut plus.

Plus loin deux jeunes femmes s'activent au bord d'un feu. Elles sont en train de préparer le café du matin – simple mélange d'orge et de chicorée.

Une petite brunette aux cheveux frisés nous adresse un joli sourire. Malgré son blouson de cuir marron et son pantalon noir qui lui confèrent une apparence virile, elle ne peut cacher sa féminité. Et, contrairement à sa compagne, une grande blonde au visage ingrat, et au regard bleu-acier, celle-ci est très jolie.

Nous descendons de nos vélos que nous appuyons contre le mur de la cabane de chasse que nous avons repérée tout à l'heure. La seule à être en brique. Sans doute doit-elle être occupée par un quelconque officier ?

Notre guide frappe trois petits coups discrets.

« Entrez ! » fait une voix de stentor.

Et là, dans la pénombre de la pièce, à peine éclairée par la clarté d'une lampe à huile, nous apercevons un homme, en maillot de corps, bretelles baissées sur un pantalon de l'armée, la tête plongée dans une cuvette

« Mes respects mon Lieutenant ! fait notre mentor en saluant son supérieur.

-Repos !

-Je vous amène les deux nouvelles recrues.

-Tout à l'heure, Grommond. Tout à l'heure. D'abord nous devons procéder au lever des couleurs. »

Le Lieutenant Prouvost, car c'est lui, vient de relever la tête de sa cuvette émaillée. Il est jeune. Cheveux blonds. Traits délicats. Fine moustache ourlant la lèvre supérieure. Le type même du beau garçon. Par contre, il y a un je ne sais quoi qui me déplaît dans son allure. Un certain mépris, quand il nous a dévisagés. Un brin de morgue. Et la manière qu'il a d'être très à cheval sur la chose militaire.

« Emmenez-moi immédiatement ces jeunes gens sur la place !

-Bien, Mon Lieutenant. »

Voilà. C'est notre première prise de contact, avec notre Chef... Il aurait au moins pu nous demander si nous avons fait bon voyage ? Et, comme très certainement il a dû entendu parler de Maurice, il aurait pu également prendre de ses nouvelles. Mais pas du tout. Avec lui, les verres ont vite été rincés.

A telle enseigne que nous voilà tous au garde-à-vous, au pied du mât. Pendant que le clairon, encore lui, entonne les premières notes du salut au drapeau.

Une fois ce cérémonial accompli, et après avoir chanté une Marseillaise particulièrement virile, Prouvost, qui a trouvé le temps de revêtir veste et képi – je me demande d'ailleurs bien comment il a fait – nous fait part de ce qu'il appelle « le menu du jour. »

Au programme du matin : parcours du combattant et exercice de tir. Pour celui de l'après-midi : marche forcée et combat au corps-à-corps. Ce qui semble assez copieux pour nous qui avons passé la nuit entière sur nos bicyclettes. Même Grommond, qui n'est sans doute pas un tendre, est allé demander au Lieutenant de nous en dispenser.

« Veux pas l'savoir ! lui répond-il.

-Mais, Mon Lieutenant, ils dorment debout !

-Ils dormiront mieux cette nuit ! Affectez-les dans une cabane et foutez-moi le camp ! »

Puis, comme Grommond, veut encore ajouter quelque chose pour notre défense, il ajoute un : « Exécution ! » péremptoire, qui met fin à toute discussion.

Décidément, Jérôme et moi, nous en sommes à nous demander si nous n'allons pas regretter d'avoir voulu prendre le Maquis. Nous nous attendions à tout, mais pas à cela. On nous avait décrit le Lieutenant Prouvost comme une personne exigeante. Mais on ne savait pas à quel point il pouvait être aussi insupportable. Et la réflexion des deux sentinelles qui nous avaient arrêtées quelques heures plus tôt, me revient en mémoire : « Ca nous arrangerait bien ! » s'était exclamé l'un d'eux, quand Grommond leur avait demandé si Prouvost était encore couché.

Après avoir déposé nos affaires sous une toile de tente – logis qui nous a été dévolu, car, comme le dira notre guide « les derniers arrivés sont les moins bien servis » - et après avoir mis nos bicyclettes à l'abri sous un auvent, nous rejoignons les autres, lesquels se sont tous regroupés autour du feu. A proximité de la marmite pleine d'un liquide noirâtre, appelé pompeusement « café ». Les hommes se réchauffant les mains à la chaleur des quarts. Tout en mangeant des tartines de pain de seigle et de saindoux.

Quant à nous, les « petits nouveaux », qui n'osons pas nous mêler aux anciens, davantage par respect que par timidité, nous avons fait le choix de rester en retrait.

Ce qui n'échappe pas à la petite brune aperçue tout à l'heure. Laquelle nous apporte deux quarts remplis à ras bord et des tartines de saindoux. Par contre, ce que je viens de remarquer, c'est qu'elle a servi Jérôme en premier. Bien que je sois le plus proche d'elle. Aussi, après m'avoir contourné, a-t-elle dû faire un ou deux pas de plus pour le servir... avant moi.

« Je m'appelle Hélène, » lui dit-elle.

Quant à la grande blonde, qui nous a pourtant aperçus, celle-ci n'a pas éprouvé le besoin de se déplacer.

J'attends qu'elle rebrousse chemin pour murmurer à mon frère : « Je crois que tu viens de faire une touche. »

C'est la première fois que je vois Jérôme rougir de la sorte... Y aurait-il l'amorce d'un coup de foudre ?

Plus tard, beaucoup plus tard, quand je lui parlerai du jus de chaussette que nous avons bu ce matin-là, il me soutiendra qu'il n'avait jamais bu café aussi bon.

CHAPITRE 11

APPRENTISSAGE

« Plus bas ! Plus bas ! Bande de dort-en-chiant ! »

Avec quelques « sportifs » de mon acabit, nous en sommes à notre second parcours-du-combattant. Il s'agit de ramper à l'intérieur d'un étroit couloir, chapeauté par un maillage de fils de fer barbelés, tendu à une quarantaine de centimètres du sol. Avec arme et bagage dont un sac-à-dos bourré de pierre, afin de corser quelque peu l'exercice.

Bien entendu, comme le passage est « bas de plafond », pas question pour nous, avec ces ronces et ses « piquots » métalliques, qui pendent au-dessus de nos têtes, telles des épées de Damoclès, prêtes à labourer vestes et cuir chevelu, de porter notre sac sur le dos.

S'y essayer serait inutile. Nous ne passerions pas. Aussi devons-nous traîner notre « fourbi » à nos côtés. Fusil compris. Un Lebel dont on doit prendre le plus grand soin, tant l'armement est précieux au Maquis.

A la seconde tentative, comme je viens de faire un accroc à mes vêtements, après avoir adopté une reptation ventrale, j'opte cette fois pour une progression dorsale, qui me semble beaucoup plus appropriée et beaucoup moins dangereuse pour la veste de treillis qu'on m'a confiée. Pourtant, ce choix n'a pas du tout l'heur de plaire à mon supérieur. Ce qui me contrarie quelque peu, car j'avais découvert une méthode plus confortable et moins pénible.

Pour lui, en effet, ce moyen de déplacement lui apparaît non seulement ridicule mais beaucoup trop lent. C'est du moins ce que je crois comprendre en le voyant faire les cent pas à mes côtés, chronomètre à la main. Tout en donnant libre cours à sa colère :

« Non mais ! Où est-ce qu'elle se croit celle-là ? Dans son « *paddock* »... ? Sur le ventre la frangine ! J'ai dit : sur le ventre ! »

Mais, une fois engagé dans le tunnel, faute de pouvoir me retourner et dans l'impossibilité de faire demi-tour, tout changement de position est vain. A moins d'aller jusqu'au bout de l'étroit goulet ! Ce que je m'évertue de faire le plus rapidement possible, pour éviter d'essuyer trop longtemps l'ire d'un Lieutenant particulièrement remonté contre moi.

Malheureusement, au moment où je me crois tiré d'affaire, derrière ma tête, j'aperçois tout à coup les bottes noires immaculées de mon bourreau, en train de bloquer sournoisement la sortie :

« Marche arrière ! » hurle-t-il hors de lui. « Marche arrière, la frangine ! »

Aussi est-ce la mort dans l'âme, que je me dois de revenir au point de départ, mais en marche arrière cette fois. Et, naturellement, toujours sur le dos. Faute de pouvoir me retourner. Ce qui n'est pas une mince affaire.

Je ne sens ni mes membres, ni mes reins ! La douleur a gagné le haut des cuisses.

Je suis à bout. Non seulement à cause de l'effort produit, mais également à cause des hurlements d'un Prouvost qui n'en finit pas de me corner dans les oreilles : « Sur le ventre ! J'ai dit sur le ventre... ! » Alors qu'il sait très bien qu'il m'est impossible de changer de position ! Mais, il doit être dans les gênes des Chefs du monde entier de croire qu'on peut forcer un subalterne à démêler une situation inextricable en abusant d'aboiements intempestifs et répétés ! Autrement dit : l'inverse de ce que commande la raison ! En outre, après une nuit blanche passée sur nos vélos, Jérôme et moi sommes aussi frais que des gardons qu'on aurait oublié de plonger dans la saumure. Mais, pour notre Chef, peu lui chaut !

J'ai des envies de meurtre. Il me tape de plus en plus sur les nerfs. Et j'en suis à me demander si c'était une bonne initiative de venir ici. Je me suis fait une idée fautive du Maquis. Je ne m'attendais pas du tout à y trouver une discipline aussi paramilitaire. Et l'enfant des Coulons, que je suis et qui a toujours été libre comme l'air, a du mal à supporter cette rigueur plus que spartiate !

Mais, et je le comprendrai plus tard, tout dépend, du responsable, qui dirige le camp. Or, le Lieutenant, malgré son élégance naturelle et ses airs de jeune fille en fleur – comme quoi il était malvenu de me coller une étiquette de « frangine » qui, pour lui, lui allait comme un gant ! - est loin d'être un tendre. Non seulement avec moi, mais avec les autres également.

Une fois de retour, j'en suis quitte pour un passage supplémentaire... sur le ventre cette fois !

« Plus vite la frangine ! me harcèle-t-il. Plus vite ! Tu t'endors ! »

Enfin, fouetté dans mon amour-propre, et sous l'œil compatissant d'un Jérôme qui se demande si je vais pouvoir endurer plus longtemps un tel régime, je finis par en terminer avec cette terrible épreuve qui me laisse exsangue ! Contrairement à un frère qui, pour les exercices réclamant un peu de souplesse et d'agilité, comme celui-ci, semble tirer son épingle du jeu. Par contre, rompu aux travaux des champs comme je le suis, je reste imbattable dès qu'il s'agit d'épreuves de force – Malgré une nuit blanche. Que ce soient le grimper de corde, le franchissement d'un mur à la force des bras, l'escalade sur une échelle flottante ou encore la traversée d'un ru sur des cordes où je fais manifestement l'admiration de mes camarades, je m'en tire très honorablement. Ce qui me vaut d'être chaudement félicité par mes camarades. Ce qui n'est pas le cas de l'intraitable Prouvost, toujours avare de compliments - les félicitations lui écorcheraient trop la bouche !

Par contre, eu égard à mes performances dans ces domaines, cela me vaut l'immense privilège de ne pas subir de propos déplaisants. Ce qui est loin d'être négligeable. Surtout après la bile qu'il vient de déverser sur moi, lors du passage sous les barbelés.

Après cette mise en bouche, et conformément au « menu » préalablement concocté par notre aimable Lieutenant, ce dernier nous conduit au fin fond d'une carrière désaffectée, pour

une initiation au tir... sous le regard goguenard des anciens - lesquels ont cloué des cibles en carton sur des plots en bois et déposé des boîtes de conserve à même le sol.

Je comprends la mine réjouie de nos aînés. Car, pour nous, tireurs inexpérimentés, et qui sommes de surcroît, très émoussés, suite aux efforts déployés lors du parcours du combattant, puis à la marche imposée pour gagner le pas de tir, tirer dans la cible constitue un exploit qui tient du miracle. En effet, et on le devine, stabiliser un Lebel au creux de l'épaule alors qu'on tremble de tous ses membres, en raison d'une intense fatigue, n'est pas chose aisée.

Certes, pour le tir à vingt-cinq mètres, nous obtenons des résultats à peu près honorables, même si d'aucuns, à bout de force, trouvent encore le moyen de se tromper de cible en atteignant celle du voisin. Mais, ce n'est pas la majorité.

Par contre, lorsqu'il s'agit de reculer, ne serait-ce que d'une dizaine de mètres, il n'y a plus personne ! A cinquante mètre, par exemple, c'est une véritable catastrophe. Et les vieux briscards, assis sur des rochers et qui passent leur temps à rouler cigarette sur cigarette, tout en nous regardant d'un œil moqueur, n'en peuvent plus de se tordre. Ce qui ajoute encore à la fureur d'un Chef, perdant toute mesure. Aussi, l'aspect grotesque et inconscient de son attitude, ajouté à notre extrême maladresse, constituent un motif supplémentaire pour que se déchaînent les rieurs. Ce qui a le don d'accroître sa colère.

Par contre, cette fois, c'est Jérôme qui est à la peine. Aussi essuie-t-il la vindicte de notre supérieur :

« A-t-on vu pareil ahuri ? » s'écrie ce dernier en tapant du pied. Comme le ferait un gosse... « C'est pas un Lebel qu'il tient entre les mains, c'est une pomme d'arrosoir... ! T'es miraud ou quoi ? Ce soir, tu nettoieras tous les fusils ! Ca t'apprendra. »

Si tout à l'heure, au moment du fameux passage du couloir aux barbelés, mon frère craignait pour moi, c'est à mon tour de craindre pour lui. A présent.

D'autant plus que je le sais encore plus sensible que moi aux remontrances. Et j'ai bien peur que Prouvost, tout Lieutenant qu'il est, prenne un mémorable aller et retour pour l'ensemble de son œuvre – aller-retour qui, inmanquablement et s'il se produisait, risquerait infailliblement de mettre à mal sa belle figure d'ange. Avec toutes les conséquences malheureuses qui pourraient en découler, pour mon révolté de frère. Car il est du Maquis comme de l'Armée : le Chef a toujours raison. Or, contre Jérôme, à coup sûr, notre supérieur ne ferait guère le poids. Il risque même de décoller de terre, en laissant enfoncées dans l'argile, ses jolies bottes cirées qu'il entretient chaque matin, avec un soin méticuleux.

Plus tard, et alors qu'il sera en veine de confiance, ce qui pour lui, il faut bien le signaler, est très rare, à un camarade qui lui demandera pourquoi il perd autant de temps à soigner autant ses bottes et à brosser son uniforme, le Lieutenant lui fera une réponse singulière et empreinte de morbidité:

« On ne sait pas ce que demain sera fait. Si nous avons à subir un assaut et que ce soit pour moi le dernier, je tiens à mourir proprement.

La guerre est sale. Ce n'est pas pour autant que le soldat doit l'être également. Et pour des partisans comme nous, qui sommes à tout moment, susceptibles de passer de l'autre côté, nous nous devons de partir avec des vêtements immaculés et des bottes bien cirées. Dans la mort en effet, plus que dans la vie et dans la mesure du possible, nous devons donner la meilleure image de nous-mêmes. Car, c'est la dernière que nous laissons aux vivants. »

Comme quoi Prouvost avait le sens de l'humour sombre... Mais tel est le personnage, qui nous a sous ses ordres...

Pour en revenir à mon frère et contrairement à mes prévisions, celui-ci ne bronche pas. Il supporte. Courbe l'échine. Et laisse passer l'orage. Mais, jusqu'à quand... ?

Et à midi, au moment du déjeuner, c'est Grommond qui, de lui-même, vient le reconforter, alors que nous nous tenons, mon frère et moi, à l'écart, dégoûtés de tout, du Lieutenant et des autres.

Sans doute, a-t-il trouvé dans le caractère de Jérôme, d'un naturel taciturne et impétueux, des points communs, qui facilitent le rapprochement. Aussi les mots qu'il sait trouver, ont-ils le don de mettre un peu de baume au cœur d'un malheureux garçon, trop plein de rancœurs accumulées et dont la coupe pourrait déborder.

« Vous savez, tente-t-il de justifier sans préambule, j'étais comme vous à son arrivée. Prouvost, je l'aurais giflé. Avec ses airs de petite fille. Seulement, je l'ai vu faire le coup de feu. Et croyez-moi, dans la culotte, il en a une belle paire. Et bien accrochée !

-Enfin ! lui expliqué-je. On ne programme pas une séance de tirs, qui réclame adresse et concentration, après un parcours du combattant ! Alors qu'on a déjà perdu la plupart de nos moyens... ! Comment voulez-vous qu'on tire efficacement alors qu'on est déjà à moitié mort avant de tirer ! Sans compter qu'on a passé toute la nuit à rouler.

-Parce que, si un jour, vous avez les Boches au cul, vous croyez qu'ils vont attendre que vous les ayez retrouvés, vos moyens ? se récrie-t-il, moqueur.

Croyez-moi, faites-lui confiance. Il sait ce qu'il fait. Il prépare votre condition physique pour faire face aux échéances futures. C'est peut-être elle qui vous sauvera un jour.

-Sans doute, fais-je encore, en répondant à la place de Jérôme, qui se cantonne dans un silence désapprobateur. Mais il peut y aller progressivement. Et avec un peu plus de psychologie.

A quoi cela rime, les hurlements qu'il pousse après nous ? On se croirait dans un asile d'aliénés. On n'est pas des bêtes à la fin !

-De la psychologie ? Et puis quoi encore ! Nous n'avons pas le temps. Il faut être opérationnel le plus vite possible... D'ailleurs, vous l'avez entendu, qui nous dit où nous serons demain ? Et ce que nous y ferons... ? Si cela se trouve on ne sera peut-être plus là.

-C'est réjouissant. Tiens ! Vous êtes comme lui.

-En ce cas, ce n'était pas la peine de prendre le Maquis.

-On ne savait pas qu'on venait chez des fous. C'est tout... On fait des exercices mal préparés. Et qui ne riment à rien. En plus, on se fait tout le temps engueuler. Ca va bien... !

- Ce qui vous semble rasoir et inutile aujourd'hui, vous l'accomplirez bientôt les doigts dans le nez... Allons ! Courage ! On est tous passés par là. Et si vous voulez de l'action, pas de soucis, vous en aurez bientôt. Je vous rappelle que vous êtes ici pour ça !

-Je n'ai jamais entendu dire que Marquère a été aussi pénible !

-Ah Marquère... ! Marquère... ! C'est vrai qu'il était plus conciliant. Même un peu trop. Mais, ce n'est pas la même génération non plus. Et moi qui ai connu les deux, je peux vous affirmer que vous apprendrez davantage de choses avec Prouvost que vous n'en auriez appris avec Marquaire... De toute façon, ce n'est pas la peine de pleurer sur le passé. Il est parti. Maintenant, il faut tourner la page...

Au fait, ajoute-t-il, sourire aux lèvres, n'oubliez pas... ! Après le dessert : marche forcée d'une quinzaine de kilomètres. Moi, à votre place, je profiterai de cette pause pour me reposer ! Au lieu de vous user à ressasser vos rancœurs !

Je me demande comment nous avons fait pour aller au bout de cette journée. En effet, je n'ai pas gardé grand souvenir des paysages rencontrés au cours de cette marche folle, laquelle s'est déroulée à travers bois. Les trois-quarts du temps.

Nous avons marché. Beaucoup marché. En plein brouillard moral. Et physique. Dormant littéralement debout. Et avançant comme des automates... Ce qui n'est guère commode en pleine forêt.

Notre seule et unique pensée, était de poser un pied devant l'autre. Sans trop nous écarter des chemins forestiers. Et tout en évitant de tomber. Avec des sacs-à-dos remplis de cailloux - La marotte de notre Chef bien aimé, lequel ne manquait pas d'idées...

Je ne compte ni les taillis traversés. Ni les ronciers contournés. Ni les sous-bois parcourus. Ni les rus passés à gué- sans doute toujours le même - franchis à divers endroits... Mais nous sommes trop épuisés pour nous poser des questions ! Tellement la fatigue nous abrutit ! - Un procédé de plus pour notre supérieur, pour nous rendre plus malléables ! - Puisque les réflexions du subordonné ont toujours été les ennemis des Chefs et de leur pouvoir.

Je ne compte pas non plus les côtes escaladées. Ni les remblais descendus. Ni les fossés péniblement sautés. Ni les arbres couchés sur le sol qu'il nous faut enjamber... Glissant sur la grève. Nous tordant les chevilles. Pataugeant dans la glaise. Crottés jusqu'au sac-à-dos. Et même plus haut ! Avec, en sus, ces sales pierres aux arêtes vives, qui nous labourent les reins!

Tandis que, derrière nous, Prouvost, un brin d'herbe entre les dents, ferme la marche, vilipendant plus qu'encourageant les retardataires, coupables selon lui, de mettre à mal le bon déroulement d'un programme calculé au plus juste.

Et, une fois de plus, l'image de cet homme élégant, crapahutant avec nous, sans fatigue apparente, tout en haranguant ses hommes de façon si méprisante, constitue à la fois pour moi une profonde incohérence ainsi qu'un grand mystère.

Sans le venin de ses propos distillés à longueur de journée, sous le filtre de sa moustache fine, il eût été presque humain. C'est tout le paradoxe noir de notre bel ange blond. Comme quoi il ne faut pas se fier à la dorure. D'autant plus que dans un proche avenir, j'allais relever à son propos encore bien d'autres points contradictoires.

Enfin, quand il lui apparaît que certains d'entre nous ne peuvent aller plus loin, malgré l'aiguillon de l'invective – d'aucuns ayant déjà chuté à plusieurs reprises puis relevés manu militari par un Prouvost sans pitié ; ce dernier, sans doute obéissant aux sages conseils de Grommond - consent à donner le signal de la halte.

« Repos ! Pouvez fumer ! » lance-t-il, comme à regret.

Mais, « *fumer* », nous n'y pensons guère. Surtout mon frère et moi qui n'avons pas encore ce vice-là ! Quant à nos compagnons d'infortune, leur fatigue est telle qu'ils n'ont ni la force ni le courage d'allumer une cigarette. Si tant est qu'ils aient encore la vigueur nécessaire pour recracher la fumée.

Tombent aussitôt comme à Gravelotte les sacs-à-dos, trempés de sueur – Ceux-ci entraînant parfois leur propriétaire dans leur chute ! En le faisant basculer en arrière, d'une manière grotesque ! Tortue ridicule retombée sur le dos, faute d'avoir la force de se débarrasser de sa lourde et inconfortable carapace ! Et incapable de se relever, s'il y avait eu obligation de le faire.

Mais, personne n'a envie de rire, quand on est dans un état de lassitude avancée comme nous le sommes actuellement. Aussi nous affalons-nous à même le sol, en rendant un son mat. A l'endroit même où nous nous sommes arrêtés. Sans avoir eu le cœur de chercher un lieu de repos plus accueillant. Sans nous préoccuper de savoir si nous sommes couchés sur un tapis de mousse ou au beau milieu d'un nid de ronces ou d'épines ! Peu importe. La position « à l'horizontale » suffisant à notre bonheur.

« N'oubliez pas de vous restaurer ! » prévient ironiquement le Chef.

« *Se restaurer* »... ? Mais avec quoi grand dieu ? Puisque nous n'avons rien emporté. A part ces satanés cailloux qu'il nous a obligé à porter jusqu'ici ! Mais c'est du Prouvost dans le texte ! De l'humour militaire. Du bien lourd, mal pensé mais... bien pesant.

Puis, peu à peu, nos yeux se ferment malgré nous. Et le sommeil nous prend en traître. Là-haut. Tout là-haut. Derrière la nuque... Et en un rien de temps qu'il ne le faut pour le dire, il n'y a plus personne ! D'aucuns ronflent à l'envi. Mais il n'y a personne pour protester contre le bruit désagréable des ronfleurs, tant le moindre effort nous coûte.

C'est notre Chef qui nous réveille... Encore lui ! Hélas !

« Debout les morts ! Qu'est-ce que c'est que ces ablettes ! Allez ! Allez ! La journée n'est pas terminée. Séance de corps-à-corps ! Dépêchons ! Dépêchons ! »

Décidément ! Comme s'il ne peut pas nous laisser tranquilles ! En quoi cet homme-là est-il fait... ? J'ai du mal à dessiller les yeux. Je ne peux plus me redresser. J'ai mal partout.

Ce matin de bonne heure, j'étais encore avec Jérôme sur une bicyclette. Cet après-midi, nous sommes en plein bois, après une quinzaine de kilomètres parcourus à toute vapeur... Quelle est la part de la réalité ? Quelle est la part du cauchemar ... ? Je dois avouer que je ne sais plus. Peut-être suis-je encore aux Coulons ?

Mais non... Qu'est-ce que c'est... ? Oh ! Je rêve ? Je ne m'attendais pas à une telle surprise. Mes compagnons non plus.

Posés sur nos sacs-à dos ou sur une pierre, pour ceux qui n'ont pas pu se défaire de leur encombrant bagage, qu'est-ce qu'on aperçoit ... ? Deux tranches de pain et un fond de... Qu'est-ce que c'est ? On dirait... Mais oui, cela sent l'eau-de-vie... ! Mon nez au ras du quart, comme un chien, je sens une odeur de quetsche ou de mirabelle... C'est de l'eau-de-vie ! Il y a de l'eau-de-vie dans mon quart !

Extrêmement étonné... Assis sur le sol. Les bras posés derrière moi. Comme deux arcs-boutants d'église, j'adresse un regard circulaire. Ne comprenant pas... Mes camarades également s'interrogent en bâillant. L'air hébété...

Plus loin, je remarque notre Chef, qui est en train de se battre pour enfiler ses longues bottes noires. Mine de rien... A un moment donné, mes yeux viennent à croiser ceux de Grommond ; lequel, d'un coup de menton, m'indique Prouvost, un sourire de connivence au coin des lèvres !

Ainsi, ces deux-là, s'étaient-ils entendus ! Ils avaient prévu notre « coup de pompe » ! Et, sans rien dire, sachant qu'ils allaient avoir fort à faire pour nous remettre d'aplomb, ils avaient remplacé les pierres de leur sac-à-dos par du pain et des bouteilles de gnôle !

Curieux homme que notre Lieutenant ! Et moi qui n'ai pas cessé de médire sur son compte ! Tant pis ! Je ne regrette rien. Grommond peut bien le lui répéter.

« Qu'est-ce que vous attendez pour manger ? Dépêchez-vous ! fait-il. Sinon, je retire le couvert ! »

Si quelques-uns d'entre nous « nicassent » poliment pour être bien vu du Lieutenant et flatter son humour, alors que chacun sait que la plupart du temps il en est dépourvu, mon frère et moi, nous ne nous le faisons pas répéter deux fois. Et c'est sans autre forme de procès que nous faisons honneur à cette manne providentielle - Peu importe la main qui nous l'a apportée ! L'essentiel étant de pouvoir finir la journée ! - Laquelle manne a le don de nous remettre sur pied. La gnôle surtout, qui nous met un peu de rose aux joues.

Il n'empêche que j'apprécie peu ces manières ridicules qu'ont les Chefs de souffler le chaud et le froid. Ces conversions soudaines me font songer au jeu du chat et de la souris. « Tu vois, je t'engueule, mais, ne te plains pas ! J'ai pensé à t'apporter à manger. » Procédé qui n'a en fait pour but que de nous posséder ! Pour mieux asseoir une quelconque autorité.

Mais je n'ai pas le temps de m'éterniser davantage sur les manières perverses d'un Prouvost. Et c'est avec des forces neuves, qu'assis en cercle, au beau milieu d'une clairière, qui se trouve à deux pas, mais que notre extrême lassitude nous a empêché de voir tout à l'heure, que nous écoutons ses consignes :

« Au cours de vos futures missions, commence-t-il, vous serez peut-être amenés à combattre au corps-à-corps. Il s'agira pour vous d'un engagement physique à mains nues ou au couteau, afin d'anticiper l'éventuelle attaque d'un ou de plusieurs ennemis. Autrement dit il vous faudra apprendre à tuer avant d'être tué ! »

Mes camarades et moi, nous nous regardons, comme si il venait de prononcer une ineptie. Le verbe « tuer » a provoqué un choc. Mais, il n'en constitue pas moins pour nous un retour à la réalité. Tant il est vrai, malheureusement, que si nous sommes là, c'est bien pour nous battre. Et donner la mort, le cas échéant.

« Dans des situations où l'emploi d'une arme à feu est déconseillée, voire même impossible, poursuit notre supérieur... » - C'est le moment qu'il choisit pour faire appel à Grommond, afin de lui servir de partenaire ! – ...voici une série d'exercices qu'il va falloir assimiler dans les plus brefs délais... »

Et, sous nos yeux ébahis, nous assistons à tout un éventail de simulations « attaque-parade », « attaques -contre-attaques », « immobilisations » – avec d'abondantes explications pour illustrer les différents cas de figure, auxquels nous pourrions être confrontés un jour ou l'autre.

Le spectacle est surprenant. Car autant Prouvost est grand, maigre et efféminé, autant notre ancien agent de liaison est grassouillet, rustre et « court-sur-patte ». Cela nous fait tout drôle de voir le second voltiger en l'air, comme simple fétu de paille.

Heureusement que les coups ne sont pas portés, sinon, il y a belle lurette que ce dernier serait déjà passé de vie à trépas.

Après nous avoir montré les différents points névralgiques de notre corps, que constituent la gorge, la nuque, les yeux, les genoux, sans oublier les oreilles – qui l'eût cru ? - notre instructeur, nous indique que la pire des solutions est la défense. Aussi martèle-t-il à diverses reprises il ne faut à aucun prix donner à l'adversaire l'initiative de l'attaque.

« Anticipation, offensive et rapidité sont les maîtres-mots pour pallier ce genre de situation, » conclut-il enfin, à peine en sueur. Ce qui n'est pas le cas de son subordonné, qui est rouge comme un coq. C'est peut-être ridicule, mais, à ce moment-là j'ai souvenir de ce que Messager avait dit à son encontre : « *C'est un homme petit, trapu, rougeaud...* » C'est bien le cas de Grommond aujourd'hui.

Ensuite, une fois la démonstration achevée, nous nous lançons, deux par deux, dans des confrontations quasi ininterrompues, qui nous conduisent jusqu'aux portes de la nuit. Et,

lorsque nous rentrons, épuisés par cette première journée, nous avons bien du mal à retrouver le chemin qui mène au camp – les anciens refusant de nous aider.

« Vous devez savoir vous orienter la nuit ! » tient à préciser le Lieutenant - C'est d'ailleurs cette faculté qui m'avait étonné il y a peu, de la part d'un Grommond-aux-yeux-de-chat. Et telle n'est pas ma surprise de constater que Jérôme, finalement, me semble assez doué pour ce genre d'exercice. Aussi, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire et en grande partie grâce à lui – il est vrai que le parcours avait sans doute été étudié pour que le retour soit plus court que l'aller – avons-nous rejoint sans trop de problème, notre campement... où nous attend la jolie brunette, qui, pour une raison inconnue, a été exemptée de toute épreuve, comme sa camarade. Ce qui et je le signale par anticipation, ne sera pas le cas, les jours suivants – les filles, devant, selon Prouvost, subir le même entraînement que les garçons. Mais cela, c'est encore une autre histoire.

Alors qu'on croyait en avoir fini, notre Chef nous appelle : « Les Couturier ! Dans mon bureau ! Immédiatement. Pas gymnastique. »

Et c'est avec arme et bagage – n'ayant pas encore eu le loisir de nous débarrasser de nos sacs-à-dos – que nous nous rendons dans la petite demeure en brique que nous avons aperçue dès notre arrivée :

« Garde-à-vous, » hurle-t-il, soudain.

Surpris, Jérôme en laisse échapper son fusil.

« Empoté ! Non seulement tu fais tomber ton arme, mais tu ne sais pas saluer ! Tu me feras dix pompes sur la place, au pied du drapeau... »

Si je vous ai fait venir, enchaîne-t-il, c'est pour vous donner vos noms de baptême. Toi, le cadet, tu t'appelleras Victor, désormais ... Victor Beaugrand. Quant à l'aîné, ce sera René... René Coste. Mettez-vous bien cela dans la tête. Et, personne ne doit savoir que vous êtes frangins tous les deux. Répétez.

-Je m'appelle René Coste.

-Moi, c'est Victor Beaugrand... Mais, on ne peut pas choisir nous-mêmes ? Victor... ce n'est pas beau...

-Cinq pompes de plus. On ne discute pas les ordres ! Et n'oublie pas que tu as des fusils à nettoyer pour demain. Rompez ! »

Et une corvée de plus mon petit frère !

Après avoir salué – comme on a remarqué qu'il y était très sensible ! – nous nous apprêtons à sortir. Au moment de refermer la porte derrière nous, le Chef s'écrie :

« Jérôme Couturier ! »

Ce dernier, surpris, se retourne, revient sur ses pas et reçoit toute la bile d'un Prouvost au sommet de la colère. On ne dirait pas qu'il vient de crapahuter avec nous durant toute la journée :

« Cinq pompes de plus. Je viens de te dire que tu t'appelais Victor... VICTOR BEAUGRAND !!! Compris !? Répète !

-Je m'appelle Victor Beaugrand !

-A la bonne heure ! On va peut-être finir par faire quelque chose de vous ! »

Le soir, après le souper et après la vingtaine de pompe que mon frère a dû exécuter au pied du drapeau, je l'aperçois en train de nettoyer les fusils... avec, à ses côtés, l'ombre de ce qui semble être sa nouvelle conquête.

« Passez-m'en deux, trois, » fais-je en m'exilant pour ne pas contrarier leur tête-à-tête.

CHAPITRE 12

UN INCIDENT REGETTABLE

Une semaine après avoir subi un tel régime, mon frère et moi sommes à peu près opérationnels. Non seulement, nous avons appris à voir, lors des marches de nuit. Mais nous avons encore gagné en endurance. Même si aux Coulons, nous étions rompus aux travaux de la ferme. Il est vrai aussi que nous ne passons plus nos nuits à rouler sur nos bicyclettes, comme la veille de notre arrivée au camp. D'ailleurs, il fallait s'appeler Prouvot pour nous soumettre à un régime pareil, dès le premier jour !

Au corps à corps, Jérôme et moi avons la force. Dorénavant, nous avons la manière. Je parviens également à ramper sous les barbelés du parcours du combattant, sans faire d'accrocs à ma veste ou à mon fond de culotte. Et sur le ventre cette fois et non plus sur le dos. Le tout en des temps qui, en ce qui me concerne, ne sont peut-être pas parmi les meilleurs, mais qui sont néanmoins acceptables.

Quant à notre adresse au tir, nous devons à notre résistance physique, de ne plus trembler comme des feuilles devant la cible. Non seulement, nous parvenons à tirer sur elle, ce qui n'avait pas toujours été le cas ; du moins au début où il m'était déjà arrivé de tirer sur celle des autres - surtout à soixante quinze mètres. A présent, nous parvenons à tutoyer son centre. Ce qui fait taire les rieurs.

Aussi, notre Chef nous harcèle-t-il un peu moins. Mais, cela ne suffit pas pour nous le faire apprécier. Il y a toujours en lui, une morgue dont il se départit rarement et surtout cette colère, dirigée à présent en direction des petits nouveaux. Puisque trois nouvelles recrues viennent encore de se joindre à nous. Malgré tout, même si nous sommes soulagés de ne plus être ses victimes, sa conception toute aussi militaire de diriger un camp, devient de jour en jour plus indigeste à supporter.

Par contre, et comme nous avait prévenu Grommond, nous avons beaucoup appris avec lui.

Le tir à la mitraillette ou même à la mitrailleuse – nous avons effectivement la chance d'en posséder une au camp, ce qui n'était pas le cas des Maquis voisins, plus pauvres en armement et en matériel – le minage et le déminage en fonction de l'objectif – puisqu'on ne fait pas sauter des rails comme on détruirait un pont ou un bâtiment quelconque – et le balisage pour les parachutages de nuit ou la pose des avions Lyssanders de la Royale Air Force, n'ont plus de secret pour nous.

Nous avons même eu quelques notions de morse et de radio... et pour cette dernière, nous savions comment déjouer le repérage gonio des Boches, en évitant notamment d'émettre plus de douze minutes, temps nécessaire afin de ne pas se faire repérer, tout en prenant soin de disposer d'une chaîne de guetteurs, si, naturellement nous étions appelés à émettre ou à

recevoir en pleine ville. D'ailleurs, à ce sujet, l'ennemi, affecté par le fait que son véhicule gonio est trop facilement repérable, a fini par installer son dispositif sur un side-car et même sur un âne ! Ce qui ne change rien pour des partisans qui, la plupart, du temps, parvient les trois quarts du temps à déjouer les combines allemandes. Même les plus fantaisistes.

Bref, nous étions fin prêts pour partir en mission.

Par contre ce que nous ignorons, c'est comment nous allons nous comporter sur le terrain, face à un ennemi réel et non supposé, comme c'est actuellement le cas lors de nos différents exercices de simulation.

Mon frère s'éloigne de moi chaque jour davantage. Avant chaque exercice, pendant, entre et surtout après, il rejoint Hélène. Ou parfois, c'est elle qui vient le chercher. M'obligeant à m'éclipser – les deux femmes ayant un statut particulier puisqu'ayant la responsabilité de l'intendance, elles ne participent pas à tous les exercices – Par contre, quand Hélène nous accompagne, Jérôme et elle, ne se quittent jamais. Puis, c'est tard le soir, que mon frère rentre pour se glisser sans bruit sous notre tente. Mais je ne suis pas dupe.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de les voir, tous les deux, le matin avec des cernes sous les yeux.

Le Lieutenant les a pourtant bien mis en garde avec sa délicatesse habituelle: « Pas de ça ! leur a-t-il dit. Sinon, je vous renvoie... Vous vous croyez où ? Dans un lupanar...? Je ne veux aucune attache entre vous. Aucune. Vous ne devez avoir qu'un objectif et un seul : détruire du Boche. Tenez-vous le pour dit. N'est-ce pas Beaugrand ? »

Mais, ne lui en déplaise, ce n'est pas en changeant de nom que mon Jérôme de frère, dont les quatorze printemps lui en font paraître dix-huit ou dix-neuf, en a perdu pour autant son pouvoir de séduction auprès de la gens féminine plus âgée. Puisque la jeune Hélène Fuselier quant à elle - j'ai fini par connaître son nom –doit bien en compter une vingtaine.

Il est vrai qu'avant de venir ici, jamais mon frère n'avait eu l'occasion de tester l'effet qu'il pouvait produire sur les jeunes filles. Et encore bien moins aux Coulons où, Muguette mise à part, il ne passait pas l'ombre portée d'un jupon. Exception faite des moissons ou autres travaux des champs qui réclamaient du personnel. Mais nombre de « nos » saisonnières frisaient la trentaine, quand ce n'était pas la quarantaine bien tassée. Et la plupart avaient enfants et maris, ces derniers ayant été faits prisonniers ou étant réquisitionnés en Allemagne dans le cadre du STO.

Quoi qu'il en soit, étant données les rares occupations que nous avions à la ferme, nous n'avions guère le temps de songer au beau sexe.

Moi-même, à l'époque, je n'avais jamais pris conscience de l'influence que pouvait exercer mon frère sur les femmes. Et bien malgré lui. Il a fallu que je vienne ici pour m'en rendre compte. Même la grande blonde aux yeux d'acier lui souriait. Ce qui me semblait constituer une réelle performance. Tant elle était aussi enjouée qu'un pinson à qui on aurait coupé le sifflet.

Malgré tout, depuis cette première semonce que Prouvost leur avait adressée, les deux tourtereaux se tiennent cois. Jérôme – ou plutôt Victor, à présent – se couche beaucoup plus tôt. Et il a les yeux un peu moins tirés. Ce qui lui vaut d'être plus performant au cours des exercices proposés par notre Chef.

Néanmoins, il n'empêche que le silence de leurs regards à tous deux, en disent davantage que de longs discours... De toute évidence, ces deux-la s'aiment et cela n'échappe à personne... jusqu'au jour où un évènement vint mettre leur idylle en suspens.

Cela s'est passé un soir. Après un exercice. Mais avant le dîner toutefois....

Nous sommes en train de nettoyer nos armes, suite à un nième exercice de tir...

Lorsque nous avons été de retour – cette fois-là, Prouvost ne nous avait pas accompagnés – nous avons remarqué qu'une traction-avant était stationnée devant la maison en brique du Lieutenant. Tout d'abord, nous avons cru qu'il s'agissait de celle du camp. Mais non. Celle-ci était bien parquée à son endroit habituel.

« Tiens ! pensé-je. Le Maquis se serait doté d'un nouveau véhicule ? Je me demande comment fait Prouvost pour avoir autant de moyens à sa disposition. »

C'est vrai, nous possédons déjà une mitrailleuse. Sans oublier les armes qui sont toujours dans la cachette des Coulons. Et que personne n'est encore allé chercher... Quant aux véhicules, nous avons un camion bâché. Comme je l'ai déjà indiqué, il ne doit pas y avoir beaucoup de Maquis qui peuvent s'enorgueillir de posséder d'autant de moyens.

Hélène et sa camarade, occupée qu'elles étaient avec leurs fourneaux, l'ont à peine vu arriver. Elles ont néanmoins aperçu un manteau beige monter quatre à quatre les quelques marches qui mènent au bureau du Lieutenant. Et s'engouffrer précipitamment à l'intérieur. Puis c'est tout. C'est tout du moins ce qu'elles nous expliqueront.

A travers la petite fenêtre, à la lumière falote et quelque peu dansante de la lampe à pétrole, nous n'apercevons que des silhouettes. En outre, les vitres n'ayant pas été nettoyées depuis longtemps... nous avons du mal à nous faire une idée précise de notre visiteur. Lequel doit être quelqu'un d'important à en juger par sa tenue puis par la durée de l'entretien.

Un pourvoyeur d'armes ? Un chargé de mission ? Le Chef d'un Maquis voisin ? Ou - et pourquoi pas ? – le Commandant en Chef des Maquis régionaux ? Ce qui serait, pour nous, un grand honneur.

Je pencherais en effet pour quelqu'un du sérail. D'autant plus que l'inconnu connaît bien le chemin qui conduit au camp. Et qu'il a réussi à franchir tous les barrages... Ce qui n'avait pas été tout à fait notre cas lors de notre arrivée.

N'avions-nous pas été arrêtés par des sentinelles, qui, au grand dam d'un Grommond particulièrement remonté, nous avaient demandé le mot de passe ? Comme quoi n'entre pas qui veut !

Qui cela peut-il bien être ? Cela fait au moins une heure qu'ils sont là, tous les deux, à discuter. Un verre à la main semble-t-il... « Alors que nous, on boit de l'eau ! » proteste un camarade.

En tout cas, et c'est une évidence, il s'agit d'un civil et non d'un militaire.

Nous avons tous le regard en direction de la maisonnette de brique rouge. Chacun y allant de ses conjectures, de ses suppositions plus rocambolesques les unes que les autres.

Ah ! Enfin ! Voilà que s'ouvre la porte... Il s'agit bien d'un civil... un civil au manteau beige, comme les filles nous l'avaient sobrement dépeint... Petite moustache, cheveux gris, gants noirs, cigarette aux lèvres... !

CE N'EST PAS VRAI ! Mon frère et moi, on croit rêver ! GILBERT ! GILBERT FAUCONNIER ! Le Directeur de la scierie ! Celui-là même qui était aux Coulons. Caché derrière le mur de l'étable. La fameuse nuit du sac de la ferme !

Notre Chef, plein de déférence à son égard, le raccompagne. Ils se serrent une dernière fois la main, en haut des marches. Comme s'il s'agissait d'un hôte de marque... En tout cas, ces deux-la ont l'air de se bien connaître ! Et, ce qui m'apparaît comme le comble de la stupéfaction et de l'inconvenance... de s'apprécier !

On aura tout vu ! Le Résistant et le Collabo ! Ensemble ! Et s'adressant de fraternelles poignées de mains ! C'est à se demander où est le Bien ou est le Mal ? Où sont le vice et la vertu ? Où sont les traîtres et les fidèles serviteurs de la France ? Au travers de ces poignées de mains, en apparence anodines, c'est un pont entre honneur et bassesse qu'on vient de relier. Les deux se rejoignant. Sous nos yeux. Sans fausse honte. Aucune.

Je suis perplexe.

Mais je n'ai pas le temps d'approfondir davantage la question... Soudain, et sans que j'aie pu esquisser le moindre geste pour l'en empêcher, mon frère qui, pourtant à ce moment-là se trouvait à mes côtés, se dirige vers le couple. Juste avant que l'homme aux gants n'ait rejoint sa voiture. Et, à la grande stupeur de tous, le premier assène au second des coups si violents qu'il en tombe par terre. Dans la boue.

« Salaud ! Traître ! Ordure ! Voleur ! » entend-on. Alors que le visiteur, qui ne s'y attendait pas, hébété et déjà ensanglanté, tente de se protéger comme il peut sous la grêle de coups de poings et de coups de pieds qui pleuvent sur lui.

« Qu'est-ce qu'ils t'avaient fait, vermine ? Qu'est-ce qu'ils t'avaient fait Maurice et Muguette Martin ? Pour que tu viennes les emmerder en pleine nuit ? L'hiver dernier ? Avec ta bande de sales Boches ? »

Et plus il parle – lui, Jérôme le calme, Jérôme le taciturne, Jérôme qui d'habitude est si avare de paroles – plus il parle, plus monte sa colère. Et plus il serre le cou de son ennemi. A telle enseigne qu'un Prouvost ne suffit pas à desserrer l'étreinte. Pendant que ce dernier s'indigne : « Victor ! Qu'est-ce qu'il te prend ? Victor ! Veux-tu bien le lâcher ? C'est un ordre ! » Mais Victor, collé à sa proie, se moque bien des ordres. Aussi continue-t-il à serrer la gorge de son ennemi. Jusqu'à la tordre.

Le visage de l'homme aux gants est cramoisi. Celui-ci souffre le martyr. S'étrangle. S'affole. Dans sa quête d'un air qui commence à lui manquer.

De ses mains fébriles, il essaie bien de se défaire du terrible étai. Mais n'y parvient pas. Et tous les trois de rouler dans la fange !

« En plus, tu les as volés ! Fripouilles ! » a encore le temps de crier un Jérôme hors de lui.

Et il faut mon aide et celle de quelques camarades pour venir à bout de lui. Son regard noir lance des éclairs. Il fait très peur. Nul doute que si nous n'étions pas intervenus, il l'aurait tué. Bon débarras. C'est certain. Mais le pire c'est que, faute de le comprendre, chacun de le condamner. Et de plaindre le plus faible aux dépens du plus fort.

L'âme humaine étant ainsi faite que, par réflexe, elle accorde davantage de crédit à celui qu'elle voit souffrir, sans chercher à savoir si c'est mérité ou non. Et pourtant, l'agressé, même si à présent il fait pâle figure, après avoir été cramoisi, n'est pas si blanc que d'aucuns le croient. Mais il bénéficie de la clémence due aux vaincus. Et surtout à sa position sociale. Pensez ! Un Directeur d'entreprise ! Drapé dans la dignité de son élégant manteau ! Puis, s'attaquer à un ami de la Résistance ! Il faut être complètement fou !

C'est ce que doit également penser la petite Hélène qui, de loin, contemple le triste spectacle que lui a offert un soupirant, qu'elle ne savait pas si vindicatif.

Pour l'heure, les deux belligérants gisent à terre. Fatigués. Insuffisamment rassasiés pour l'un, tiré d'affaire pour l'autre. Mais enfin, séparés. Et pleins de boue de la tête aux pieds. C'est également le cas d'un Prouvost qui a eu la malheureuse initiative de s'interposer. Ses belles bottes sont bonnes pour un nouveau coup de brosse.

Le premier, Jérôme Couturier dit Victor Beaugrand, hoquète. Tremble de tous ses membres. Se plaint de ce qu'on ne l'a point laissé achever ce qu'il avait commencé... Il est seul. Assis par terre. Regardant fixement quelque chose devant lui. Quelque chose que l'on ne voit pas. Et qui s'appelle « la haine ».

Le second tremble aussi de tous ses membres. Mais pas pour la même raison. Il voudrait bien se plaindre de la terrible agression dont il vient d'être l'injuste victime. C'est du moins ce qu'il pense. Tant il est vrai que les ordures s'étonnent toujours des raisons qui poussent les martyrs, ou leurs ayants-droits, à se révolter contre elles-mêmes.

Mais pour l'instant, il ne peut pas s'exprimer. Vu que l'averse a été beaucoup trop violente. Il hoquète. Expectore... On lui demande s'il souffre. Il répond par des borborygmes.

Comme il est aussi assis par terre. Et comme on juge sa position, qui allie l'inconfort et le ridicule, on le relève. Comme il ne peut pas, on le soutient sous les aisselles. On l'aide à faire quelques pas. Il ne peut toujours pas. On lui apporte une chaise. On lui offre un verre d'eau. Le convalescent passe et repasse fébrilement ses deux mains autour de sa gorge. Pour voir si elle est encore là... L'air revient peu à peu. Il est rassuré. D'ailleurs un infirmier est arrivé. Qui lui prodigue les soins de première urgence. Après un rapide examen, ce dernier conclut enfin : « Plus de peur que de mal ! »

Tous de respirer. Ce qui est écœurant quand on pense au calvaire des époux Martin. Qui eux, n'ont pas été l'objet de tant d'attention.

Pendant ce temps, on a attaché les mains de mon Jérôme derrière le dos. Il est toujours assis sur le sol mouillé. Il voudrait bien parler. Lui aussi. Il a tant de choses à dire. Mais, contrairement à un Fauconnier, dont le gosier a été si comprimé qu'il ne peut plus s'exprimer, pour mon agresseur de frère, c'est ce trop plein de colère qui bout et qui lui noue la gorge. De toute façon, il essaierait de se justifier qu'on ne le comprendrait pas. C'est toujours le cas quand il s'agit de rapporter des événements qui dépassent l'entendement. Vous avez beau dire la vérité, on vous traite de menteur, de fou ou d'affabulateur. Finalement, c'est aussi bien qu'il ne puisse pas ; il vaut mieux se taire pour l'instant.

Aussi, est-ce avec beaucoup de ressentiment qu'il contemple une fripouille que l'on plaint, que l'on dorlote et que l'on élève au pinacle – d'aucuns donnant même des petites tapes sur son manteau beige, pour le débarrasser de l'herbe et de la boue qui le souillent. Malgré tout, ils auront beau faire, les taches restent. Quoi qu'il en soit, elles ne peuvent pas être pires que celles qui sont dans l'âme et dans le cœur de ce sinistre individu. Et quand bien même utiliserions-nous le plus puissant des détergents qu'elles ne disparaîtraient pas pour autant. Mais, et c'est bien dommage pour les victimes, celles-ci ne se voient pas.

Quant à Hélène, elle n'ose pas rejoindre son bon ami. Tant il lui fait honte. Aussi se cache-t-elle derrière le groupe de nos camarades. Le laissant seul avec sa peine. Cependant je me charge de dissiper le malentendu dès que possible, tant les deux tourtereaux me font pitié.

Cette fois, le malade a repris ses esprits. Il ouvre la portière de son véhicule. On lui propose un chauffeur. Il refuse. Soutient que cela va aller. On l'aide à s'asseoir sur son siège. Il actionne le starter pendant qu'un bon samaritain tourne la manivelle... La voiture hoquète comme lui tout à l'heure - Mais pas pour les mêmes raisons - Toussote. Crachote... La portière claque. Fauconnier abaisse la vitre. Regarde fixement mon frère. Le toise. Les yeux plein de haine. Et malgré le bruit du moteur, j'entends très distinctement : « Je t'aurai ! Petite gouape ! »

Et, pour une fois, je sais qu'il est sincère.

« Qu'est-ce qu'il t'a pris, bon sang de bonsoir ? » demandé-je à Jérôme peu après.

Il est là. Assis devant moi. Dans une geôle prévue pour mettre les prisonniers à l'écart. Il n'est plus dans la boue. Mais il n'a guère perdu au change. Il a toujours les mains derrière le dos. Enchaînées et cadénassées cette fois, à une barre métallique horizontale de trois à quatre mètres de long et fixée au sol par des pieds scellés dans le béton. Tel un vulgaire mutin jeté dans la cale d'un navire.

Pas de fenêtres à sa prison – une humble cabane en bois - mise à part une petite ouverture de rien du tout, avec des barreaux. Et qui laisse entrer la nuit.

Il fait froid. Il fait triste. Il fait humide... Et, comme il pleut, une rigole s'est insinuée jusqu'à lui, sur le sol de terre battue. Et une flaque d'eau s'est invitée au beau milieu de la carrée.

« Qu'est-ce qu'il t'a pris ? redemandé-je.

-Cela a été plus fort que moi. Quand j'ai vu ce salaud faire son important, sur les marches, je n'ai pas pu me retenir.
 -Tu as eu tort.
 -Toi aussi !? Tu es contre moi ?
 -Tu es trop coléreux. Tu n'arrives même plus à te dominer.
 -Si c'est pour me faire des reproches, ce n'était pas la peine de venir.
 -Tu vois. Tu es encore en colère. Cela ne t'a pas suffi. Maintenant, tout le monde est contre toi. Même Hélène.
 -Même Hélène ? »

La pensée qu'Hélène soit fâchée contre lui le trouble plus qu'autre chose. Aussi, m'empressé-je de le rassurer :

« Pour elle, ce n'est pas grave. Je lui expliquerai. J'espère qu'elle comprendra.

-Merci, finit-il par dire en soupirant. Mais je regrette que tu ne sois pas venu m'aider. Surtout après ce qu'il s'est passé. Finalement, tu es comme les autres. Tu as déjà oublié.

- Parce que tu crois que ces affaires-là se traitent à coups de pieds et à coups de poings ?

- En tout cas, il s'en est pris plein la tronche, M^ossieur Albert, comme ils l'appellent... Ah il est beau Monsieur Albert... ! Je ne regrette rien.

-Comme tu peux être naïf !! Tu ne pèses pas lourd devant lui. Et crois-moi, il est beaucoup plus difficile de courber l'échine que de jouer au va-t-en-guerre !

Pour faire tomber des gens comme lui, il faut se montrer patient. Et utiliser leurs propres armes : la dissimulation et l'hypocrisie. C'est pour cela que nous sommes ici ! Son heure viendra. Tu verras.

-Elle ne vient pas vite... Tu ne m'as pas l'air pressé. Je me demande même si tu aimes Muguette, Maurice et leurs enfants.

-Bougre d'animal ! C'est dur ce que tu dis. Très dur... Il faudrait tout de même que tu reconnaises que tu as mal agi en bastonnant Fauconnier. En plus, devant tout le monde !

-Enfin quoi ! On était bien tous les deux sur le toit de l'étable, cette nuit-là ? C'était bien lui qui était là ? Caché derrière un mur ? Un salaud qui n'a pas bougé le petit doigt quand on a déshabillé le patron et la patronne ? Ni quand l'homme-au-chapeau-vert a jeté un seau d'eau sur Muguette ? Ni quand il a tabassé Maurice à tel point qu'il l'a envoyé sur le tas de fumier ? Et tout cela devant les enfants en plus ? Puis, pendant ce temps-là, la crapule, elle avait le culot de nous voler !

Heureusement que nous étions deux à assister à la curée. Sinon, je vais finir par croire que j'ai rêvé... ! Et dire que Messenger a la bêtise de nous amener un carillon offert gracieusement par ce salaud ! Je dépouille. Je fais des cadeaux. Et je préviens les Boches que vous avez une pendule qui sonne comme le carillon de Westminster ! Un carillon gaulliste !

-Il ne s'est pas rendu compte.

- Tu parles ! Ensuite, il nous serine qu'il ne faut pas accuser sans preuve ! Non mais ! De qui se moque-t-on ? Un monstre qui fait assassiner parce qu'il n'a pas le courage d'assassiner lui-même ! Un criminel aux mains propres ! Un tueur par procuration ! Doublé d'un voleur !

-Un voleur qui nous a volés comme il a sans doute volé l'ancien Directeur de la scierie.

-Qu'est-ce que tu racontes ?

-L'ancien Directeur, un nommé Dielberman, Lionel Dielberman... C'était un Juif. Fauconnier a eu sa scierie pour une bouchée de pain.

- Comment le sais-tu ?

-C'est Nono qui me l'a appris.

-Tu plaisantes. Jamais Nono ne dira du mal du patron de la scierie. Il a trop de respect pour lui. Il va même à jusqu'à lui offrir du gibier !

-Il n'en a pas dit de mal. Il a simplement reconnu que Dielberman était Juif. Et que, suite aux lois antijuives, il avait été contraint de vendre son entreprise à Fauconnier. Ca a beau être légal, j'en déduis que lorsqu'un Juif est obligé de vendre son bien, il ne peut que le vendre au rabais. Mais, on n'en saura pas plus, car depuis la vente de la scierie, Dielberman a disparu. Avec sa famille entière. Personne ne les revus. Et personne ne sait où ils sont.

D'ailleurs, on entend de drôles de choses au sujet des Juifs. Il paraît qu'on les conduit vers l'Est. Dans des camps de travail. Mais une fois arrivés sur place, on les ferait disparaître.

-Avec les Boches, il faut s'attendre à tout. Quant à Fauconnier, c'est un parvenu. Qui mange à tous les râteliers. Je ne regrette pas de lui avoir cassé la gueule.

-Ce qui m'inquiète, c'est qu'il t'a menacé.

-Il m'a menacé ?

-« *Je t'aurai, petite frappe* » !

-Ce sont des mots. Il fallait bien qu'il trouve quelque chose pour ne pas perdre la face. Il a tellement été ridicule.

-Si ce n'étaient que des mots...

-Tu as peur de quoi ?

-Allons ! Réfléchis ! Tu lui as avoué que tu étais aux Coulons cette nuit-là et que tu l'as vu. Alors qu'il a tout fait pour se dissimuler. S'il y avait bien une chose à taire, c'était celle-ci. Tu penses bien qu'il ne veut pas de témoins.

-Tu crois qu'il va chercher... à se venger ?

-J'en ai bien peur... Tu te rappelles du conseil de Muguette ? « *Ne vous exposez pas inutilement !* » C'est raté.

-Cela m'est égal.

-Un résistant en moins, ce sont des Boches en plus. C'est cela que tu veux ? En tout cas, Fauconnier n'en restera pas là. Tu peux en être sûr. Tu t'es fait un ennemi redoutable.

-N'exagère pas, tu veux ?

-J'aimerais bien... ! »

Puis je le quitte en l'informant que, demain matin, j'allais essayer d'intercéder en sa faveur, auprès de Prouvost.

Au moment d'appeler la sentinelle qui surveille la porte, il murmure, la voix cassée : « Tu lui expliqueras, à Hélène ? »

« Ton frère, il commence par m'énerver. Il ne fait pas l'affaire. Demain, je le renvoie dans sa ferme ! »

C'est un Prouvost très remonté que j'ai en face de moi...

J'avais frappé. Il m'avait dit d'entrer. A peine m'avait-il vu, qu'il ne voulait pas même pas me recevoir. J'avais insisté. Et il avait fini par m'écouter...

Je lui ai expliqué que mon frère avait des circonstances atténuantes et que s'il avait été à sa place, il aurait peut-être fait pire.

Intrigué mais pas convaincu, il se tait. Tourne en rond dans son bureau. Comme s'il pesait le pour et le contre. S'arrête. Me regarde du coin de l'œil. Puis finit par lâcher. Comme à regret:

« Tu comprends Coste. Je veux des soldats aux nerfs solides. Pas des gars comme lui qui tirent sur tout ce qui bouge. Ensuite, il y a cette histoire de gamineries. Qu'est-ce qu'ils foutent tous les deux avec la Fuselier ? Veux-tu me le dire ? C'est un gosse qui ne nous attirera que des ennuis.»

Il a beau faire des reproches, le ton est plus calme. Je comprends que c'est gagné. Appâté par ce que je viens de lui dire, il va vouloir en savoir davantage.

« On a beau lui donner dix-huit ans, ce n'est qu'un gamin. Il ne faut pas l'oublier. Jamais je n'aurais dû le prendre avec nous. Mais on manque tellement de bras qu'on n'est pas regardant.

-Il a réussi parfaitement tous les exercices auxquels vous nous avez soumis.

-C'est vrai.

-Il est adroit au tir. Il est souple. Et âpre au combat.

-Sans son caractère, il aurait fait un excellent élément. J'en conviens. »

L'entendre vanter les mérites de Jérôme constitue déjà une performance. C'est bien la première fois que je l'entends encenser quelqu'un. Finalement, Grommond a raison. Prouvost n'est pas si mauvais que cela. C'est un militaire. C'est tout. Même si à mes yeux, cela ne suffit pas pour constituer des circonstances atténuantes.

« Malheureusement, je vais devoir me séparer de lui, fait-il encore, comme à regret.

-Vous ne pouvez pas faire cela. Surtout pour Maurice et Mugette Martin. Ce serait trop injuste. Eux qui se réjouissaient tant de nous voir rejoindre le Maquis ! »

Jamais, depuis notre arrivée au camp, il n'avait encore été fait allusion à nos parents nourriciers, qui, aux yeux de la Résistance, passent pour des héros. Certes, Hervé Marquaire n'est plus là pour témoigner du terrible calvaire qu'ils ont subi, mais le nouveau Chef ne peut pas ne pas en avoir entendu parler. Même s'il n'est pas « du coin ». Comme on dit ici.

Leurs actions en faveur des parachutistes anglais et des réfractaires au STO, ainsi que l'affaire de la cache d'armes – lesquelles n'ont toujours pas été récupérées – puis la ferme des Coulons détruite, les tortures infligées et leur héroïsme face à la barbarie allemande, avaient abondamment alimenté les conversations des Partisans régionaux et même au-delà.

De toute façon, Grommond l'avait certainement mis au courant. Non pas que l'on souhaite profiter d'un statut particulier et jouir d'un traitement de faveur eu égard aux actions

de nos bien aimés patrons. Les Martin ont écrit une belle page de l'histoire du Maquis. A nous d'écrire la nôtre. Or, pour l'instant, nous n'en sommes même pas à la préface.

« C'est bien beau, conclut-il. Mais je ne veux pas faire courir de risques à mes hommes, sous prétexte que vos tuteurs nous ont rendu de grands services... D'ailleurs, sais-tu bien qui est Monsieur Albert ?

-Un grand Résistant, dis-je, sans sourciller.

-Et bien plus encore ! Quand tu sauras pour quelle raison il est venu, peut-être comprendras-tu quel homme admirable et précieux il est. »

A ces mots, je ne peux pas m'empêcher de me dresser sur mes ergots. C'est alors que je dresse un portrait complet et peu flatteur de cet « *Homme admirable et précieux* ».

Cette fois encore, je n'élude rien. Tout est évoqué au crible. L'arrivée des Boches. Notre fuite sur les toits. L'exécution de nos chiens. Les atrocités perpétrées par l'Homme-au-chapeau-vert sur des parents nourriciers, qu'on avait déshabillés alors qu'il gelait à pierre fendre. Le seau d'eau. Le tas de fumier. Le vol des bijoux et des chandeliers. Jusqu'à l'arrestation de Maurice. Le tout sous les yeux horrifiés de leurs deux enfants. Et orchestré de main de maître par un Monsieur Albert loyal et courageux, caché derrière le mur d'une étable.

« Ce n'est pas vrai, s'écrie-t-il tout de go.

- Vous êtes comme le Maire de Balmont. Lui aussi était incrédule. Jusqu'au jour où notre patron a raconté le traitement qu'on lui a fait subir dans nos belles prisons françaises. Où il y a d'ailleurs autant de Français que d'Allemands. Sinon davantage. Qui surveillent ou qui torturent... Quelle honte !

Mais vous aurez beau nier l'évidence. Vous ne pourrez jamais nous empêcher de dire ce qu'il s'est passé réellement cette nuit-là. Vu qu'on on était sur le toit. Et qu'on a tout vu. TOUT ! »

Il est difficile de m'arrêter.

A présent je dépeins les conditions d'incarcération de Maurice à la Maison d'Arrêt de Balmont, telle qu'il nous les a racontées, puis à celle de Varèges, où, après l'Homme-au-chapeau-vert, il a rencontré le terrible Georges Vachellerie, le boucher de la rue Charpot. Toujours de bons Français !

Je décris les supplices infligés. Et notamment celui de la baignoire remplie d'urine et d'excréments, celui de la règle en fer qui brise les genoux, celui de la cigarette qui brûle la peau et celui des doigts écrasés dans la porte...

« Tais-toi, dit mollement Prouvost. Tais-toi. Personne ne peut survivre à un tel traitement. Ce n'est pas possible.

-Si vous ne me croyez pas, allez donc faire un tour aux Coulons et demandez Maurice Martin. Il vous fera un plaisir de vous montrer ses doigts écrasés. »

Puis, j'évoque les longs mois de convalescence. Ceux de Muguettes tout d'abord, qui était devenue folle. Puis le retour de son mari, qui, par on ne sait quel miracle, en a réchappé.

« Vous pouvez aussi voir le Docteur Bonin. Demandez-le lui...

-Tu mens. Ce n'est pas possible... Pas possible... », répète-t-il, de plus en plus mal à l'aise.

Je croyais notre Chef moins fragile, moins sensible. En un mot : moins humain. Et entre un Fauconnier horrible envers les humbles et tout sucre tout miel envers l'état-major des partisans, entre un Messenger qui porte secours à des sinistrés, mais qui s'étonne qu'on détruise le fameux « carillon de Westminster » offert gracieusement par un pourri et entre un Prouvost intraitable envers ses subordonnés et prêt à fondre à l'écoute d'une histoire rocambolesque, mais malheureusement vécue, on ne peut que s'étonner de l'ambivalence des Hommes.

Au risque de me répéter – mais j'insiste car c'est peut-être là que réside l'origine de toute barbarie : Plus la vérité est dure à avaler, moins elle est crédible. Même avec des preuves à l'appui. Alors, pourquoi les criminels, pourquoi les pervers s'en priveraient-ils ? D'autant plus que nous vivons sous le régime de l'impunité. Un régime où on assassine les justes. Et où on loue les assassins. En leur remettant en grande pompe les aiguillettes d'argent, récompenses chères aux Vichystes du Maréchal Pétain.

« C'est pour toutes ces raisons que nous sommes ici, insisté-je enfin. Et comment, après ce que je vous ai raconté, comment ne pouvez-vous pas pardonner à mon frère. D'autant plus que tous deux, nous avons fait le serment de ne pas laisser ses crimes impunis. Fauconnier a fait trop de mal. Il doit payer.

-Ce n'était pourtant pas le moment de lui rentrer dedans ! soupire-t-il, à présent convaincu.

-Je suis de votre avis. Mais, quand mon frère vous a vu lui donner une poignée de mains, il n'a pas pu résister. Vous comprenez ? »

S'ensuit un grand silence. Prouvost est plongé dans des abîmes de perplexité.

« C'est terrible ce que tu viens de m'apprendre. Et pourtant, si tu savais tous les services qu'il rend aux partisans !

-Sans compter ceux qu'il oublie de vous rendre. Pour ménager ses amis allemands. Sans doute sent-il que le vent est en train de tourner ? L'Allemagne, que ce soit en Afrique ou sur le front russe commence à subir pas mal de revers. »

Le lieutenant s'assoit à son bureau. Rectifie machinalement la position d'une pile de dossiers. Déplace une règle. Souffle sur des copeaux de gomme. Joint ses deux mains pour mieux prendre la mesure des choses. Doigts contre doigts. Les écartant et les rassemblant alternativement. Après avoir posé ses deux coudes sur son sous-main. Appuie son menton dans le creux laissés entre pouces et index. Il réfléchit. Pèse le pour et le contre...

Il voudrait bien parler. Mais, il hésite - Je ne suis que son subordonné. Pour finalement se décider – Son regard lointain passant à un bon mètre au-dessus de ma tête :

« Sais-tu ce qu'il vient de m'apprendre... ? Mais, après ce que tu viens de me signaler, je ne sais plus qui croire. Et je me demande ce qu'il faut faire.

-Tout ce qu'il dit doit être pris avec les pincettes. Malgré tout, il ne dit pas que des mensonges. Il faut bien ménager la chèvre et le chou. Mais celui qui est chèvre aujourd'hui, sera peut-être chou demain. Ou le contraire. Et pour l'heure, qui est chèvre et qui est chou ? Il

s'agit de ne pas se tromper. C'est un peu comme les jours avec ou sans alcool. Sommes-nous un jour « avec » ou « sans » ? Il faudrait pouvoir se renseigner.

- Il faudrait bien. Car, voilà ce qu'il m'a appris... Certains samedis. La nuit. Au château de Gervillon, les Boches se livrent à des orgies. Ils font venir des femmes. Et les invitent à boire et à danser... Fauconnier m'avait suggéré que c'était le moment idéal de faire leurs poches. On devrait y trouver des choses intéressantes. Seulement, après ce que tu viens de me dire, est-ce qu'il ne s'agit pas d'un piège... ?

-Le mieux c'est de s'en assurer.

-Tu accepterais ?

-Sans problème.

-Même si c'est pour te conduire au casse-pipe ?

-Même.

-Autant te l'avouer, j'avais projeté de t'y envoyer avec Hélène.

-Avec Hélène ?

-J'avais pensé que pour ce genre d'opération, qui réclame ruse et esprit d'initiative, il fallait une présence féminine. N'oublie pas qu'au château vous aurez affaire à des hommes et à des femmes. Or, il n'y a que les femmes pour comprendre les femmes.

-Cela me gêne.

-Qu'est-ce qu'il te gêne ?

-Mon frère.

- Parce qu'il s'est entiché de Fuselier ? On est en guerre que diable ! Il n'y a pas de place pour les sentiments ! En plus, il est beaucoup trop jeune. Et il a les nerfs fragiles. D'ailleurs je compte sur votre entière discrétion. Aucun ne doit être au courant de votre mission. Je ferai venir votre partenaire pour lui expliquer ce que j'attends d'elle...

Pour vous, c'est d'accord ?

-C'est d'accord.

-Bien. Voilà comment vous allez procéder : samedi, c'est dans deux jours. Vous irez en repérage. Je vous communiquerai les plans du château. Puis vous étudierez le meilleur moyen de rentrer dans le château. Ensuite, vous noterez les habitudes de chacun. Et huit jours après, vous pénétrerez à l'intérieur. Compris ?

-Compris.

-Pour l'instant, envoyez-moi immédiatement Fuselier ! Mais, je te préviens, si Fauconnier a menti, vous risquez gros.

-Il n'y a pas que nous qui risquons gros.

-Comment cela ?

-Fauconnier connaît notre camp comme sa poche. Il nous a tous vus. Un seul mot de lui auprès des Boches et nous serons rapidement rayés de la carte. »

A ces mots, Prouvost s'est levé. A regardé pensivement par la fenêtre. A soupiré. Puis a murmuré :

« Fais-moi venir Fuselier ! »